

Université de Montréal

Le Théâtre-forum :

Pour une délibération sous le signe de la
reconnaissance ?

Par Sonia Hamel

PhD.en Sciences humaines appliquées, Faculté des Études Supérieures et Postdoctorales

Thèse présentée à la Faculté des Études Supérieures et Postdoctorales (FESP) en vue de l'obtention du
grade de PhD. en Sciences humaines appliquées.

Décembre, 2012

©, Sonia Hamel, 2012

Résumé

Cette recherche explore le Théâtre-forum comme support méthodologie d'un espace délibératif pour discuter des tensions sociales liées à la coprésence au centre-ville de Montréal entre des personnes en situation de rue et leurs voisins domiciliés. L'argument au cœur de la problématique repose sur les taches aveugles de la délibération: dans les forums de quartier, les inégalités sociales se traduisent par des inégalités délibératives au désavantage des personnes sans adresse en défaut d'autorité épistémologique en raison de leur statut; ces inégalités délibératives reproduisent le déni de reconnaissance qui traverse l'expérience relationnelle de ces personnes.

Le Théâtre-forum est issu du Théâtre de l'opprimé : une pratique d'intervention théâtrale conçue par Augusto Boal durant la dictature au Brésil comme dispositif émancipateur pour les groupes opprimés. Le *Joker* incite les membres de l'auditoire à devenir *Spect-acteurs* par les remplacements du protagoniste, et ce, afin de surmonter son oppression. Ainsi, cette projection dans les chaussures du protagoniste-itinérant facilite-t-elle ce passage de l'indignité à la reconnaissance pour les personnes en situation de rue? L'échange théâtral peut-il ouvrir la voie vers la reconstruction d'un lien intersubjectif entre personnes sans adresse et domiciliés, intersubjectivité qui au cœur-même des vertus délibératives et des principes fondateurs défendus par les théoriciens de la reconnaissance comme Honneth et Renault?

Mots clés : Théâtre-forum, délibération, reconnaissance, coprésence, espace public, intersubjectivité, *Joker*, *Spect-acteur*, protagoniste.

Abstract

Inspired by the democratic virtues of public deliberation but preoccupied with its blind spots, this research explores Forum Theatre as a deliberative medium to initiate discussion about the social tensions which underscore copresence between the homeless and other dwellers of public space in downtown Montreal. Indeed, we argue that in neighborhood forums social inequalities lead to deliberative ones for the homeless who lack epistemological authority due to their status, thereby reproducing the denial of recognition they endure as pariahs of public space.

Forum Theatre stems from Theatre of the Oppressed which was initiated by Augusto Boal during the Brazil dictatorial regime as a revolutionary practice for the oppressed. It is premised on active audience engagement whose members are encouraged by the *Joker* to become *Spect-Actors* by replacing the protagonist in order to overcome his oppression. As such, can stepping inside the shoes of the homeless protagonist thru character replacement facilitate a passage from indignity to recognition for the latter? In other words, can a theatrical exchange create a space of intersubjectivity between the homeless and their domiciled neighbours? After all, the virtues of deliberation, not to mention the principles defended by recognition theorists like Honneth and Renault, both rest on intersubjectivity.

Key words: Forum Theatre, deliberation, recognition, copresence, public space, intersubjectivity, *Joker*, *Spect-actor*, protagonist.

Table des matières

Résumé	i
Abstract.....	iii
Liste des sigles et abréviations	viii
Remerciements.....	x
Introduction	1
L'origine du projet: les tensions sociales dans l'espace public du centre-ville de Montréal	1
Problématique : les taches aveugles de la délibération	7
Méthodologie	9
Le Théâtre-forum comme soutien au dialogue	10
Chapitre un	14
Problématique : les limites de la délibération.....	14
1.1 L'épreuve empirique de la théorie délibérative	25
Conclusion.....	31
Chapitre deux.....	35
Vers une délibération sous le signe de la reconnaissance	35
2.1- Les sources philosophiques de la théorie de la reconnaissance	36
2.2- Les déclinaisons politiques de la théorie de la reconnaissance	43
2.3- Entre reconnaissance et redistribution : une fausse dichotomie.....	53
Conclusion.....	68
Chapitre 3	71
Le Théâtre-forum comme outil méthodologique : pour une théâtralisation des injustices et... des possibles	71
3.1- Le Théâtre-forum.....	71
3.2-Le <i>Spect-acteur</i>	75
3.3- Le <i>Joker</i>	77
3.4-description du terrain.....	80
3.4.1-1ère étape: le terrain.....	81
3.4.2- 6 février 2008 : jour 'J'	93
3.4.3- Les entrevues.....	95
3.4.4- Corpus et traitement des données.....	97

Conclusion : Les limites méthodologiques	100
Chapitre 4	106
Les conditions d'émergence des voix de l'acteur faible ou de son empêchement.....	106
4.1-L'Acteur <i>faible</i> et la théorie de la reconnaissance.....	107
4.2-Profil des participants.....	110
4.3-Les ateliers: un processus centré sur l'exécution de consignes	112
4.3.1-Des méthodes réflexes et l'emphase sur les antagonistes	114
4.3.2-Les simulations au profit d'une pièce de théâtre	121
4.4- L'ATSA : un événement entre pairs	130
4.4.1-La présentation de la pièce	130
4.4.2-Discussions et remplacements de personnages : dans l'esprit du Théâtre de l'opprimé...	130
4.5-Le forum public du 6 février : les choses se corsent	135
4.5.1-La pièce : plus de retenu, moins de spontanéité.....	137
4.4.2-Les discussions et les théâtralisations : un dialogue entre le <i>Joker</i> et la salle au mépris de l'échange théâtral	138
Conclusion.....	146
Chapitre 5	150
Les inégalités délibératives perpétuées.....	150
5.1-Les Ateliers : dialogues ou monologues juxtaposés?	150
5.1.1-Serge et les autres face au pouvoir policiers et celui des élus : sauver son image	156
5.1.2-Les ressources communautaires : alliées ou adversaires?	168
5.3-L'ATSA : Un cadre d'acceptabilité de la voix capacitaire	174
5.3.1-Les discussions : entre re-qualification et dé-qualification du soi	175
5.3.2-La femme en rouge : le maintien de soi dans la relation	181
5.3.2-L'Innu du Lac Simon : une performance lyrique qui sort des sentiers battus	182
5.3.3-Remplacements de personnages : une solidarisation avec le protagoniste	184
5.3.4-La scène du commerçant : l'intervention de M.....	193
5.3.5-Des flics à la porte aux flics dans nos têtes	195
5.4-6 février: quand l'opresseur se transforme en opprimé	198
5.4.1-Le cri du cœur de Serge demeure lettre morte.....	199
5.4.2-La rafle policière : le jeu de la rectitude politique	204

5.4.3-L'itinérance comme enjeu de civisme : le Théâtre au service du réductionnisme	207
Conclusion.....	214
Chapitre 6	220
Les apories de la co-construction: un récit édifiant	220
6.1-Alliance entre la recherche et la pratique : de la traduction au désaveu	224
6.1.1-La problématisation.....	225
6.1.2-L'intéressement	233
6.1.3-L'enrôlement	236
6.1.4-La mobilisation	239
6.2-L'Observation-participante comme contrainte ou quand la tête se dissocie de l'intuition.....	240
Conclusion : désaveu et dissidence	247
Conclusion.....	252
Bibliographie	264
Annexe : Mains Tendues.....	ix

Liste des sigles et abréviations

AP : Applied Theatre

ATSA : Action Terroriste Socialement Acceptable

NYMBY: Not in my back yard

PLAISIIRS: Projet de lieu d'action et d'implication sociale pour injecteurs et inhaleurs responsables et solidaires

TF : Théâtre-forum

TO : Théâtre de l'opprimé

UDII : Utilisateurs de drogue injectables et inhalables

À mon père, feu Réginald Hamel

Remerciements

Nous remercions chaleureusement Céline Bellot et Pascale Dufour qui, comme directrices, ont su créer un heureux équilibre entre un encadrement plus ou moins serré selon notre cheminement et nos besoins, et surtout, qui ont su encaisser nos moments d'angoisse et de panique.

Ensuite, nous sommes reconnaissante envers notre partenaire praticien et nos participants en situation de rue qui nous éclairées sur nos propres taches aveugles et sans qui cette thèse n'eût été réalisable.

Finalement, un gros merci à notre famille et à nos amis qui ont patiemment écouté et partagé les vicissitudes de ce processus laborieux. Nous remercions particulièrement notre mère - lectrice méticuleuse- pour son soutien moral indéfectible.

Introduction

Le 6 février 2008 au Centre national d'archives du Québec, se tenait une expérience délibérative hors du commun. Inspirée par les vertus de la délibération mais interpellée par ses taches aveugles, nous avons sollicité le Théâtre-forum comme dispositif pour soutenir un espace de discussion sur les tensions sociales ponctuant la coprésence entre personnes sans adresse et d'autres acteurs dans l'espace public du centre-ville montréalais.

Notre projet de recherche en appelait donc à une collaboration étroite entre un praticien de Théâtre-forum, un petit groupe de personnes en situation de rue et nous-même, et dans une moindre mesure, une coalition de quartier. Ainsi, notre modèle de recherche partenariale s'inspirait d'une approche co-constructive de production des connaissances.

L'origine du projet: les tensions sociales dans l'espace public du centre-ville de Montréal

La question de l'itinérance renvoie au prendre-place, aux manières de se mettre en scène et de se rendre visible dans l'espace public. Plus spécifiquement, les pratiques d'occupation de l'espace public liées à l'itinérance sont révélatrices de tensions sociales. Elles permettent de saisir comment se construisent, en interaction, les territoires de reconnaissance et de mépris qui marquent le gouffre entre les marginalités et ceux qui composent les univers normalisés.

Des pratiques telles que la mendicité ou la construction d'abris de fortune sont sources de tensions sociales dans la mesure où elles sont visibles et où elles confrontent le citoyen dans son habitus, un habitus fondé sur une séparation entre le public et le privé. Ce faisant, la présence visible des personnes itinérantes sur le domaine public comme préoccupation sociale, se serait substituée à la notion abstraite de pauvreté (Mitchell, 2003 ; Wright, 1992). Comme le souligne d'ailleurs, Parazelli, suivant la réflexion de Castoriadis sur l'imaginaire social, les tensions dans l'espace public relèvent, entre autres, de ce que cet auteur qualifie de 'choc des imaginaires' entre les tactiques des personnes en situation de rue qui investissent les lieux publics en s'y posant, et ceux et celles qui ont le 'pouvoir de marquer l'espace des signes de leur système de valeurs [...] ' (Foret et Bavoux, 1990 : 53-54, *In* Parazelli, 2004 : 199). Ces tactiques, qui débouchent sur des pratiques spatiales largement déqualifiées, contribuent souvent à écarter les personnes itinérantes des processus valorisés d'interactions sociales (Roy, 2008).

L'espace géographique qui nous concerne est balisé à l'Ouest par la rue St-Urbain, à l'Est par la rue Amherst, au Nord par la rue Sherbrooke et au Sud par la rue Viger. C'est ce quadrilatère que l'on nomme le Faubourg Saint-Laurent. Le contexte du centre-ville montréalais comme d'autres centres urbains est le 'théâtre' de projets de revitalisation urbaine qui datent de la fin des années '50.

En effet, la volonté d'assainir le Faubourg Saint-Laurent -investi, via le *Red light*, par des populations marginalisées- par l'intermédiaire de projets de développement urbain entre autres,

remonte au milieu du XXe siècle. Jugé insalubre par le Maire Drapeau, le Faubourg est l'objet, vers la fin des années '50, d'interventions de lutte à la criminalité et de projets de 'modernisation urbaine' lesquels ne parviennent néanmoins pas à déplacer les populations 'nuisibles', pour qui les lieux vaguement illicites de jeux semblent chargés d'une symbolique identitaire exerçant une force d'attraction. Les jeunes de la rue en particulier seront attirés, durant les années '80, par la relative indétermination de ces lieux intimement liés à la marginalité, qui deviendront pour eux des espaces de rassemblement, d'identification, de réseautage et de survie.

Les tensions sociales provoquées par la revitalisation sont relatées dans un article sur Cybersolidaire intitulé *Quand revitalisation rime avec répression*:

«Depuis 2000, la Ville de Montréal a donné carte blanche à la police pour "nettoyer" les rues du Centre-ville et du Centre-sud des "indésirables". Les commerçant-es disent que les prostituées de rue ôtent de la valeur à leurs commerces, tandis que pour les résident-es qui emménagent dans leurs nouveaux condos, les prostituées, les drogué-es, les "squeegies" et les itinérant-es sont des irritants.» (Cybersolidaire, 21 février, 2005).

L'expansion de ce secteur de la ville, avec ses nouveaux commerces, la construction de condominiums de luxe et l'étalement immobilier de l'UQAM, engendre donc un taux d'achalandage qui va en augmentant. Parallèlement, la mendicité de plus en plus visible alimente les perceptions voulant que ce secteur soit le terreau des problèmes sociaux liés à la pauvreté. Dans un texte d'opinion publié dans La Presse du mercredi 23 juillet 2003, La

Société de développement du Quartier latin signait un texte intitulé 'L'art de condamner volontairement un quartier au misérabilisme'. Les auteurs déclarent :

«La rue St-Denis (à l'angle du boulevard de Maisonneuve) est devenue, au fil des ans, le seul et unique marché public à ciel ouvert de la drogue à Montréal. Le Quartier latin est devenu, au fil des ans, le lieu de rassemblement par excellence de la mendicité institutionnalisée. Le Quartier latin et sa périphérie sont devenus, au fil des ans, un carrefour des activités de prostitution. [...] le coeur du problème: le laxisme politique et policier.»

Notons que cette déclaration fait l'amalgame entre misérabilisme et pratiques liées à l'itinérance. En plus d'être conçu comme étant un frein majeur à la prospérité économique potentielle de ce secteur, ce misérabilisme renvoie à ce qui est perçu comme une occupation dérangeante de l'espace public. En effet, les tensions sociales qui ponctuent la coprésence entre personnes sans adresse et les citoyens domiciliés traduisent, chez les derniers, tantôt l'impuissance et la gêne, tantôt l'indignation et la répugnance, tantôt l'indifférence, devant ce qu'ils estiment être une occupation outrancière de l'espace public.

Pour autant, la réponse des pouvoirs publics municipaux s'inscrit souvent dans des mesures répressives de déplacement de ces populations sans adresse, ou encore dans des mesures de judiciarisation (Bellot, 2005), et ce, au nom de la qualité de vie dans ce secteur urbain. Selon bon nombre de décideurs, cette qualité de vie serait menacée par l'insécurité causée par les comportements dérangeants et imprévisibles des populations itinérantes:

«Partout au centre-ville [...] les résidents et commerçants multiplient les plaintes relatives au bruit, à l'occupation illégale des lieux et à la malpropreté. Et la police

durcit le ton. Le nombre de constats d'infraction aux règlements municipaux et à ceux de la Société de Transport de Montréal, délivrés aux sans-abri du centre-ville, a triplé de 1995 à 2003, passant de 1 422 à 4 202 par année.» (Lamarche: 2006 : 75)

Soulignons au passage que le fait d'insister sur ces comportements associés à l'absence de domicile occulte les mécanismes derrière la pauvreté en général. Tout se passe comme si les personnes itinérantes n'ont qu'à modifier leurs comportements 'incivils' en se soumettant aux normes en vigueur pour se sortir, comme par enchantement, de leur situation d'itinérance, et retrouver ainsi un statut qui leur est nié : celui de citoyen (Wright, 1992).

C'est dans ce contexte qu'est née une coalition de quartier regroupant acteurs communautaires, commerçants et riverains de ce secteur, tous interpellés par les apories du vivre-ensemble. Plus spécifiquement, cette Table de quartier voyait le jour dans le cadre d'un projet de relocalisation de l'organisme CACTUS Montréal. En effet, après avoir obtenu l'aval des pouvoirs publics quant à un site, situé rue Sainte-Catherine coin Sanguinet, pour loger les locaux de CACTUS, une levée de bouclier de la part de groupes de citoyens et commerçants pour bloquer ce projet a provoqué un revirement des pouvoirs publics, revirement qui s'est concrétisé par un règlement initié par les élus de l'arrondissement Ville-Marie

«[...] visant à encadrer tout projet de localisation [...] des organismes de soutien et de réinsertion destinés aux marginaux et aux toxicomanes [...] ce règlement amènerait ainsi un processus d'affichage public [...] sur tout projet de localisation et ferait office de haut-parleurs pour les opposants.» (Gaudreau: 2005 : 162).

Selon Gaudreau, il s'agit-là d'une tentative qui vise à institutionnaliser le 'Pas dans ma cour'. Ce dernier note également que ce qui distingue les manifestations actuelles de ce phénomène de celles d'il y a quelques années, est précisément le genre de réponses apportées par les élus. Ceux-ci appuyaient, jadis, les groupes communautaires dans leur projet d'implantation, tandis que maintenant, ils se plieraient à la volonté des opposants dont les logiques s'inscrivent largement dans le 'Pas dans ma cour'.

À l'aune d'une séparation tranchée entre le domaine privé et le domaine public, cette tendance du 'Pas dans ma cour', qui réifie les frontières sociales et politiques d'individus partageant une proximité géographique, mine une fonction pourtant essentielle de l'espace public comme lieu de construction symbolique intersubjective: 'One of the traditional purposes of public space was to provide a shared set of symbols, sites, and experiences that would counterbalance the centrifugal effects of private priorities. This goal becomes more elusive when the quality of public space is achieved by excluding the pariah peoples.' (Kohn, 2004 : 160).

La construction intersubjective de sens autour des enjeux de l'espace public, passe par la coprésence entre tous ses usagers. En ce sens, Thériault (1994) postule qu'un espace public 'où tous les individus, nonobstant leurs particularités (religieuse, sociale, linguistique, économique, sexuelle, et autre) ont un droit égal d'y apparaître et de s'y faire valoir.', est garant d'une pratique citoyenne effective dans la tradition démocratique occidentale (*In* Lamoureux, 2004 : 67). Berman abonde dans le même sens lorsqu'il affirme avec force que les droits démocratiques fondamentaux sont fonction du droit à l'espace public. Il déclare :

«Any society that takes the rights of man and citizen seriously has a responsibility to provide spaces where these rights can be expressed, tested, dramatized, played off against each other.» (Berman, 1986 : 477).

En outre, la régulation des ‘débordements’ liés à la visibilité de l’itinérance dans l’espace public se répercute, comme le souligne Mitchell (2003), sur les tenants et aboutissants du débat public :

«The regulation of public space necessarily regulates the nature of public debate: the sorts of actions that can be considered legitimate, the role of various groups as members of the legitimate public, and so forth. Regulating public space (and the people who live in it) «structures attention» toward some issues and away from others. Similarly, the perhaps inchoate interventions into public debate made by homeless people through their mere presence in public forces attention on the private bodies and lives of homeless people themselves.» (Mitchell, 2003: 182)

Problématique : les taches aveugles de la délibération

En 2006, nous avons assisté à l’un des forums publics tenus par la Table de concertation du Faubourg Saint-Laurent, coalition de quartier avec laquelle nous organiserons l’événement public du 6 février 2008. L’enjeu de la toxicomanie et de ses impacts suivant la relocalisation de CACTUS, qui allait avoir pignon sur rue sur la rue Sainte-Catherine, était le thème soumis à la discussion. Notre présence à ce forum faisait suite à un rapport de recherche produit par nous sur les cultures alternatives dans le Faubourg Saint-Laurent. Or, nous étions là à titre semi-formel, soit pour documenter les propos tenus lors de ce forum.

Le climat durant ce forum était pour le moins volatile. En effet, un noyau important de personnes desservies par CACTUS y était présent et, devant les objections émises par les participants domiciliés quant à cette implantation de CACTUS sur rue, sur la rue Sainte-Catherine, leurs interventions étaient marquées par une charge émotive considérable. Ce climat, défini comme étant potentiellement explosif par l'équipe dirigeante de cette coalition, avait profondément déplu à certains de ses membres puisque ce climat rompait avec le décorum habituel de leurs événements. D'ailleurs, c'est cette charge émotive que le Président de cette coalition cherchera à éviter coûte que coûte lors de notre forum du 6 février 2008.

Dans le même esprit, en 2007, nous assistions à un autre forum organisé par cette Table où l'on discutait des forces et des faiblesses de la qualité de vie dans le quartier. Au cours de cette rencontre, une agente sociocommunautaire nous annonçait qu'alors que le taux de criminalité était en baisse, les exemples d'incivilités, qu'elle associait à une forte présence d'autochtones avec et sans adresse dans l'une des place publiques du centre-ville, allaient en augmentant. La réaction d'un autochtone itinérant, qui se joindra d'ailleurs à notre démarche, ne se fera pas attendre : «Je sais pas c'est quoi qu'y est plus incivile, des personnes qui dorment dehors, ou 3, 4 policiers qui les réveillent à coups de pieds!». En plus de rester lettre morte lors de ce forum, cette réaction, qui remettait en cause l'amalgame entre incivilité et itinérance, ne figurera pas dans le procès verbal de cette rencontre citoyenne.

Ces deux expériences nous mettaient la puce à l'oreille. En effet, deux éléments ressortaient pour nous: la prégnance du vivre-ensemble dans l'espace public avec les tensions

sociales que ce vivre-ensemble suppose comme thème de prédilection dans le cadre de forums de quartier; et le malaise provoqué par les interventions amenées par des groupes ou personnes marginalisées dans ces forums. Ces deux éléments sont au cœur de notre problématique : dans la mesure où les populations marginalisées, les personnes sans adresse en l'occurrence, arrivent mal à porter publiquement leurs revendications ou à faire entendre leurs interprétations des aléas du vivre-ensemble dans des espaces où se discutent ces aléas, le déni de reconnaissance qu'elles vivent quotidiennement sera reproduit, voire renforcé, par ces mêmes espaces de dialogue entre citoyens.

Méthodologie

À la lumière de ce qui précède, comme chercheure engagée interpellée par la justice sociale, nous¹ avons initié, cette démarche de recherche partenariale qui s'appuie sur le Théâtre-forum comme soutien à un forum de quartier comme espace délibératif. Notre démarche s'inspire de la recherche-action en ce qu'elle regroupe plusieurs acteurs à s'investir à plus ou moins long terme et à des degrés divers dans le processus de recherche lui-même (terrain et analyse). Toutefois, elle se distingue de la recherche-action dans la mesure où l'initiative de cette démarche appartient à la chercheure et non au milieu dans lequel la recherche se déploie.

¹ Le 'nous' dans cette thèse désigne la chercheure dans le cadre d'une recherche partenariale.

Le Théâtre-forum comme soutien au dialogue

Les origines du Théâtre-forum remontent au Théâtre de l'opprimé de Boal au Brésil et à la Pédagogie de l'opprimé de Paulo Freire, qui elle, repose sur le dialogue comme espace transif d'apprentissage propice au changement social. Il s'agit d'une des pratiques les plus populaires du Théâtre de l'opprimé (TO).

Le TO quant à lui apparaît à l'époque de la dictature au Brésil. Il se présente donc comme un vecteur de résistance dans un climat social marqué par la violence, la répression et l'injustice, climat devant lequel les Brésiliens des classes pauvres se sentent impuissants. En outre, le but du TO est d'humaniser, par une forme '*d'empowerment*' les masses dépossédées du Brésil. Boal constate par ailleurs que le théâtre-forum est un véhicule réflexif à travers lequel les populations opprimées sont à même de nommer et de décoder les formes de leur oppression afin de les vaincre, et ce, par la mise en corps (*Embodiment*) procurée via la théâtralisation.

À l'opposé du Théâtre classique fondé dans la catharsis aristotélicienne, le Théâtre-forum encourage les spectateurs à interrompre l'action dramatique sur scène en remplaçant le protagoniste. En cela, le spectateur se transforme en *Spect-acteur* qui refuse de céder son pouvoir d'agir au héros incarné par l'acteur professionnel sur scène comme le préconise la modèle aristotélicien classique. Ainsi, pour Boal, la catharsis aristotélicienne s'avère un modèle répressif puisqu'étant fondé sur la séparation tranchée entre acteur et auditoire, il conforte ses membres dans le statut quo: «Let there be no doubt: Aristotle formulated a very

powerful purgative system, the objective of which is to eliminate all that is not commonly accepted, including the revolution...it is designed to bridle the individual, to adjust him to what pre-exists.» (Boal, 1979: 47)

En plus d'être axé sur les expériences des opprimés qui deviennent protagonistes et donc auteurs de leur récit, ce qui distingue le Théâtre de l'opprimé dont découle le Théâtre-forum, est la figure du *Joker*. S'appuyant sur un processus ludique de jeux, d'exercices et d'improvisations théâtrales, c'est le *Joker* qui assure le lien non seulement entre acteurs et Spec-acteurs, mais aussi, le lien entre les divers mondes habités par les participants avec qui le *Joker* est amené à travailler (Linds, 2006)), et ce, en les amenant à problématiser les liens entre ce qu'ils vivent au quotidien et les contextes sociaux plus larges dans lesquels leurs expériences se situent.

En théorie donc, le Théâtre-forum favorise un espace de dialogue capable de transcender momentanément les habitus des individus, en les incitant à sortir de leurs rôles et à marcher, le temps d'une théâtralisation, dans les chaussures de leurs interlocuteurs. Cette technique vise à théâtraliser les rapports de pouvoir sous jacents aux tensions relationnelles. Plus encore, cette pratique théâtrale s'appuie sur un processus organique d'appropriation par les groupes opprimés des enjeux qui les touchent, et ce, à chaque étape de cette approche théâtrale.

Le 6 février 2008, un mélange de nervosité, de solidarité et d'anticipation était palpable dans les loges, quelques minutes avant l'ouverture de ce forum. Malgré l'attention soutenue de la part des spectateurs, sans compter quelques réactions spontanées lors de la présentation de la pièce traduisant une certaine réceptivité, les premières interventions de l'auditoire laissaient d'entrée de jeu présager un clivage 'nous les bons payeurs de taxes', versus 'eux' ces individus sans adresse qui semblent refuser l'aide qui leur est généreusement destiné via les ressources communautaires, et qui *choisissent* de mal se comporter publiquement.

Nous pouvions nous attendre à ce que le dialogue entre personnes itinérantes et les membres de l'auditoire soit ardu. Mais comment s'expliquer que le Théâtre-forum, comme dispositif dialogique, ait été peu ou pas sollicité comme tel, tant dans les ateliers de création que dans l'événement final du 6 février? Lors de cet événement, nous étions plutôt en présence d'un dialogue entre l'auditoire et le Meneur de jeu (*Joker*). Quoi dire d'une expérience qui n'a que reproduit les mêmes taches aveugles des espaces délibératifs classiques: i.e. des personnes jouissant d'un statut social et d'une certaine scolarité ont eu le droit de citer alors que les personnes SDF ont été réduites au silence, réduites à l'état de figurants passifs après s'être généreusement et courageusement offerts en spectacle.

Dans ce qui suit, nous situons d'abord notre problématique qui repose sur les taches aveugles de la délibération que nous conjugons à notre ancrage théorique lequel s'inscrit dans la théorie de la reconnaissance. Ensuite, nous posons les jalons du Théâtre-forum qui constitue notre outil méthodologique. Finalement, nous décrivons et analysons l'expérience délibérative

menée dans le cadre de notre thèse doctorale. Cette analyse s'appuie sur deux concepts, soit celui de *l'acteur faible* développé par Payet et al. et celui de *traduction* développé par Callon.

Chapitre un

Problématique : les limites de la délibération

En principe, la délibération est une procédure qui vise à solutionner, via la discussion publique, des litiges et surtout des conflits moraux eu égard à des enjeux d'intérêt public renvoyant à des échelles soit locales et/ou nationales: l'aménagement urbain, l'avortement, la cohabitation urbaine, la sécurité publique, les prestations d'aide sociale en sont des exemples. L'espace délibératif vise également, selon ses tenants, à produire un citoyen plus informé capable de dépasser ses propres intérêts, en se prêtant à une procédure axée sur 'l'agir communicationnel'² tel que conçu par Habermas.

Notons qu'en dépit des vertus de la délibération et des principes louables qui les sous-tendent, ses défenseurs sous-estiment parfois certaines de ses limites. En effet, selon les théoriciens de la différence, un tel citoyen aussi 'délibératif' n'existe pas d'une part. D'autre part, le cadre normatif de la procédure délibérative fondée sur la rationalité des arguments exclut souvent toute parole ou prise de position s'écartant des codes de performances qui marquent cette procédure. Par conséquent, selon certains, la délibération semble privilégier les personnes qui maîtrisent d'ores et déjà les règles de la discussion, notamment les élites locales, comme le souligne d'ailleurs à ce propos Sanders:

² Brièvement, l'agir communicationnel, fondé sur la prétention à une validité universelle, conjugue, tant dans le cadre des interactions sociales que dans les discussions publiques, des propositions ancrées dans le domaine objectif impliquant des dimensions cognitives et instrumentales, dans le domaine social soit les normes implicites auxquelles adhèrent les membres d'une société, et dans le domaine subjectif qui renvoie aux personnalités et goûts de chacun. Ce sont ces trois domaines qui servent, selon Habermas, de fondement à toute communication. Sans quoi, la définition situationnelle doit être renégociée. Ainsi, l'agir communicationnel encadre les interactions sociales en coordonnant ses orientations autant que ses effets (www.sos.philosophie.free.fr/habermas.php, consulté le 27 novembre, 2008).

«[...] deliberation [...] paradoxically works undemocratically, discrediting on seemingly democratic grounds the views of those who are less likely to present their arguments in ways that we recognize as [...] deliberative. In our political culture, these citizens are [...] already underrepresented [...] and [...] systematically materially disadvantaged, namely women; racial minorities, especially blacks; and poorer people.» (Sanders, 1997 :349).

S'inspirant de la théorie critique, du féminisme et des '*cultural studies*', ces théoriciennes prônent l'élargissement du langage de l'État de droit et de la communication politique afin qu'il inclue des modes d'expression tels que le témoignage et le récit, plus propices à une compréhension située que le simple exposé d'arguments rationnels. Du reste, une conception étroite de la délibération limitée à la force de l'argument, semblent privilégier, de nous affirmer Young (1994) et Sanders (1997), une raison publique abstraite et formelle et par extension, un style discursif propre aux élites masculines en l'occurrence.

En outre, des auteurs comme Iris Young ou Lynn Sanders déplorent le fait que la délibération ne tienne pas suffisamment compte de la hiérarchisation des statuts structurant les échanges entre participants, et de la quête d'un intérêt commun qui corresponde trop souvent aux conceptions dominantes. Selon Dominique Leydet, ces auteurs

«[...] soulignent le fait que le type d'argumentation mis à l'honneur par la théorie délibérative n'est pas neutre, mais pourrait jouer en faveur des groupes majoritaires disposant déjà du pouvoir. Il en va de même de la condition voulant que les individus débattent en regard du bien commun et non pas en référence à leur seul intérêt particulier. Cette contrainte peut jouer en faveur des groupes majoritaires et favoriser ainsi le *statu quo* en interdisant aux groupes minoritaires la possibilité de formuler un intérêt qui n'est pas pris en compte par la société majoritaire.» (Leydet, 2002 : 186)

Qui plus est, en excluant les arguments fondés sur les expériences d'injustice ou de tort sous prétexte qu'il s'agit là d'intérêts jugés particuliers et par extension non applicables à la notion d'intérêt commun, l'on porte atteinte aux revendications de justice formulées par les personnes marginalisées. En outre, cette injonction de mise entre parenthèses, voire même de mise à l'écart des préoccupations singulières de ces groupes les enferme «[...] dans les structures même qu'ils tentent de changer.», renforçant souvent le *statut quo* (Phillips, 1995, *In Williams*, 2002 : 215).

Fraser (1992) abonde dans le même sens dans sa lecture critique de la théorie d'Habermas sur la sphère publique :

«The idea of 'the public sphere' in Habermas's sense...designates a theatre in modern societies in which political participation is enacted through the medium of talk. It is the space in which citizens deliberate about their common affairs, and hence an institutionalized arena of discursive interaction.» (Fraser, 1992:110)

Fraser note que la vision républicaine d'Habermas évite l'un des écueils d'une vision libérale en ce que la première reconnaît que les préférences, les intérêts et les identités des citoyens sont autant une résultante de la délibération qu'un antécédent qui l'oriente. Toutefois, s'appuyant sur Jane Mansbridge (1990), Fraser reproche à cette vision républicaine de confondre délibération et intérêt commun, ce qui mine l'un des objectifs premiers de la délibération : permettre aux participants de clarifier leurs intérêts publiquement, et ce, même si ces intérêts son en conflit avec l'interprétation du bien commun. Autrement dit:

«Ruling self-interest [and group interest] out of order makes it harder for any participant to sort out what is going on. In particular, the less powerful may not find ways to discover that the prevailing sense of 'we' does not adequately include them» (Mansbridge, 1990, *In* Fraser, 1992:131))

Qui plus est, selon Habermas, la sphère publique bourgeoise présuppose son accès pour tous, malgré les disparités de statut, comme fondement au principe de *publicité* défendu par ce dernier. C'est pourquoi, Habermas prône une mise en exergue des inégalités dans les moments délibératifs. Or, selon Fraser, en plus de relever d'une sorte de pensée magique et du mythe historique, cette suspension temporaire des inégalités nuit à toute possibilité de parité participative pour ceux et celles qui affichent un éthos culturel déqualifié par rapport à ce qui est conçu comme l'éthos culturel partagé. Autrement dit, dans des sociétés stratifiées

«[...]unequally empowered social groups tend to develop unequally valued cultural styles. The result is the development of powerful informal pressures that marginalize the contributions of members of subordinate groups both in everyday contexts and in official public spheres. If we take these considerations seriously, poursuit-elle plus loin,[...]We should question whether it is possible even in principle for interlocutors to deliberate as if they were social peers...' (Fraser, 1992:120)

Rappelons que la délibération était conçue par Aristote comme étant l'activité paradigmatique de la vertu politique et de l'auto gouvernance. Cependant, l'idéal délibératif aristotélicien présupposait une communauté politique homogène sur le plan des valeurs. Les démocraties modernes ont élargi ce processus pour y inclure une diversité de groupes. Ainsi, la délibération publique s'inscrit dans une longue trajectoire qui comprend les assemblées constitutionnelles en France et les '*town meetings*' en Nouvelle Angleterre aux USA. Par contre, la délibération demeure coincée dans un carcan constitutionnel ou encore procédural.

Ce cul-de-sac entre constitutionnalisme et procéduralisme oppose procédures et résultats. Comme l'affirment Gutman et Thompson, cette opposition enferme l'activité délibérative dans un dilemme selon lequel «[...] democratic procedures have priority over just outcomes (position des procéduraux) or just outcomes have priority over democratic procedure (position des constitutionnalistes).» (Gutman et Thompson, 1997 : 27)

Le modèle dialogique qui retient notre attention se propose donc de sortir de cette impasse. Bohman définit ce modèle de la manière suivante: «a dialogical process of exchanging reasons for the purpose of resolving problematic situations that cannot be settled without interpersonal coordination and cooperation.» (Bohman, 1996 : 27).

Selon l'auteur, le modèle constitutionnaliste qu'il qualifie de '*precommitment*' vise à éviter les enjeux trop litigieux en s'accordant sur une série irrévocable d'aprioris eu égard à l'intérêt commun. Il s'agit en quelque sorte d'une vision 'a-conflictuelle'. D'ailleurs, l'énoncé qui incarne cette tendance normative pour le moins idéaliste, et qui est la définition retenue par les théoriciens de la délibération se lit comme suit: «La justification de l'exercice du pouvoir politique collectif doit procéder sur la base d'un échange de raisons libre et public entre égaux.» (Cohen, 1996, 1989; Manin, 1987, *In* Williams, 2002 : 217).

Cette définition s'inspire de la 'Théorie de la justice comme équité' de Rawls fondée dans une conception plutôt abstraite, voire utopique de la société comme «système équitable de

coopération entre des citoyens traités comme des personnes libres et égales.» (Rawls, 1993 : 334). Du reste, trois fondements sous-tendent la rationalité de la délibération, soit la réciprocité, l'information rendue publique (notion de publicité chez Habermas), et la 'redevabilité' (ce que Gutman et Thompson nomme '*Accountability*'). Tout se passe comme si l'espace délibératif -les forums publics, les assemblées délibératives, les Jurys de citoyens etc.- pouvaient se soustraire, le temps d'une discussion publique, du contexte social, lui-même traversé par des rapports de pouvoir qui contreviennent à ces trois fondements.

En outre, cette voie semble peu réaliste devant le pluralisme moral et les inégalités sociales qui caractérisent nos démocraties libérales. C'est pourquoi la version procédurale évite d'avancer des postulats par trop substantifs (i.e. axés sur le contenu) concernant le degré d'accord entre citoyens, en insistant plutôt sur la procédure de la délibération aboutissant simplement à la loi de la majorité (Bohman, 1996).

Suivant la définition du modèle dialogique proposé par Bohman (1996), l'on constate que la délibération ne peut se réduire au poids de l'argumentation mais se doit de solliciter une raison publique issue d'une activité coopérative fondée sur le dialogue et la réciprocité. Cette dernière guide l'espace délibératif en précisant le sens d'un autre principe de la délibération: la publicité.

En effet, selon Gutman et Thompson (1997), la réciprocité pose des exigences délibératives selon lesquelles chaque participant se doit d'être mu par un désir de justifier ses positions *publiquement* afin d'en arriver à des résultats mutuellement recevables. En ce sens, ce principe de réciprocité se distingue de celui de la 'prudence' dont les exigences sont trop étroites. Ces exigences sont fondées dans l'intérêt individuel qui mène à des résultats mutuellement avantageux. Ce principe se distingue aussi de celui de l'impartialité, dont les exigences, inatteignables dans des sociétés pluralistes, sont ancrées dans des logiques altruistes engendrant des résultats universellement justifiables. Les auteurs situent le principe de réciprocité de la manière suivante: Reciprocity aims at deliberative agreement, whereby citizens are motivated to justify their claims to those with whom they must cooperate.» (Gutman et Thompson, 1997 : 54). La réciprocité est un principe censé établir un climat de coopération et de dialogue dans le cadre d'une délibération.

Contrairement aux approches procédurales qui ne tiennent pas suffisamment compte du pluralisme moral, une démocratie délibérative fondée sur le principe de réciprocité pose des exigences quant à la substance morale des principes guidant la politique. Par extension, les décisions collectives à teneur morale doivent être soumises à la délibération afin de se confronter publiquement à un vaste éventail de désaccords moraux somme toute légitimes, et ce, dans une optique capable de cultiver le respect mutuel, par lequel passe une sorte d'apprentissage citoyen. (Op.cit.).

Soulignons que l'emphase de Gutman et de Thompson sur les conflits moraux occulte le contexte socio-économique dans lequel ces conflits émergent. En effet, pour ces auteurs, seuls les conflits moraux méritent leur attention puisque les désaccords de classes sont traitables par le simple marchandage «[...] auquel ils n'imaginent d'autre limite que celle pour les parties d'accepter la réciprocité morale comme contrainte pour leurs raisons d'agir.» (Gutman et Thompson, 1997:71, *In* Leydet et Pourtois, 2005 : 81).

En effet, l'insistance sur les conflits moraux qui colore les réflexions des théoriciens de la délibération, serait tributaire du fait que nos démocraties auraient développé des mécanismes de redistribution permettant de gérer les luttes sociales fondées dans les conflits de classe, atténuant ainsi la polarisation qui en découle. Cependant, une telle conception réduit ces luttes sociales à de simples litiges d'allocation de ressources alors qu'elles impliquent bel et bien des dimensions morales liées notamment au déni de reconnaissance (Leydet et Pourtois, 2005). Autrement dit, l'aspect moral d'un conflit est indissociable de ses conditions matérielles et vice versa.

Pour autant, le fondement dialogique de Bohman permet d'établir en amont les bases épistémiques et morales d'une délibération qui tiennent compte des complexités sociales, en conjuguant conflits moraux et socio-économiques. Par contre, à l'instar du concept de 'parité participative' de Fraser, un tel espace délibératif dialogique et public dépend d'un redressement des 'inégalités délibératives' puisque celles-ci limitent les thèmes et enjeux soumis au processus public de délibération et provoquent l'exclusion de certains groupes de

l'espace délibératif et de la vie politique. En ce sens, ces inégalités contreviennent à l'une des conditions incontournables de la publicité habermassienne, soit: «citizens general expectation that they have the opportunity to contribute to public deliberation.» (Bohman, 1996: 111). Qui plus est, le déficit de légitimité politique de certaines populations, auquel déficit sont enchâssées ces 'inégalités délibératives', se présente comme un obstacle majeur dans le cadre de la délibération puisqu'elle mine la capacité des groupes ainsi déqualifiés «[...] to make effective use of opportunities to influence the deliberative process in favor of concerns of the group's members.» (Bohman, 1996: 110). Pour sortir de cette impasse, l'auteur identifie alors un bon indicateur pour limiter les inégalités délibératives, indicateur qui relève des modalités de participation et qui se mesure par la capacité pour des groupes exclus d'initier eux-mêmes des espaces délibératifs en fonction des enjeux qui les concernent plus particulièrement: «This ability to initiate acts of deliberation represents the basic threshold for political equality.» (Op.cit: 113). En outre, ne pas tenir compte de ces inégalités délibératives revient à une conception aristotélicienne de la théorie délibérative, conception partagée par quelques penseurs des Lumières:

«Aristotle restricted deliberation to those who were already virtuous, wise, and well off. Some Enlightenment thinkers held that only those who were capable of being impartial and detached could be entrusted with crucial decision-making powers, which required not having urgent needs or pressing interests.» (Bohman, 1996 : 111)

Il est clair que cette supposée 'impartialité' est l'apanage de ceux et celles qui ont le luxe de s'en réclamer, n'étant pas eux-mêmes opprimés par cette souffrance sociale qui marque le quotidien des catégories de populations exclues. La théorie délibérative se heurte, au

demeurant, à deux défis: l'un porte sur le critère du 'raisonnable', l'autre touche la contingence marquée par le statut inégal des participants:

«Là où les relations d'inégalité sociale et politique sont structurées depuis longtemps en suivant les lignes de l'identité de groupe, il n'y a pas de fondement adéquat à la confiance entre les citoyens [...] marginalisés et les représentants [...] membres de groupes privilégiés. Sans cette confiance, la communication, qui est une condition préalable à la représentation effective, a peu de chances d'exister. De plus, l'expérience qu'ont ces groupes de la marginalisation leur donne [pourtant] une compréhension des pratiques et des institutions sociales qui n'est pas immédiatement disponible aux individus n'ayant pas une telle expérience.» (Williams, 2002 : 215).

Or, les deux défis sont intimement liés en ce sens que la contingence inégalitaire risque d'occulter, voire de disqualifier, dans le cadre des échanges discursifs, les 'raisons' évoquées par les groupes marginalisés. On est loin, en effet, des vertus de neutralité et d'impartialité de l'État libéral, vertus sollicitées également par bon nombre de théoriciens de la délibération, en l'occurrence les défenseurs de sa déclinaison constitutionnaliste, dont l'une des figures de proue est John Rawls. Cette perspective constitutionnaliste, axée sur des résultats justifiables, et ce, en fonction de la sacrosainte 'protection des droits individuels', rappelle le flou interprétatif de ses propres standards. Pour illustrer cette tache aveugle citons Gutman et Thompson (1997) qui affirment à juste titre que:

«Few would deny that majorities should not violate the basic liberty of their fellow citizens. But abstraction purchases agreement on principles at the price of disagreement about their interpretation [...] For resolving moral conflict in politics, poursuivent-ils, the interpretation matters just as much as the principle.» (Gutman et Thompson, 1997 : 35)

Par exemple, Bohman décrit comment, en s'érigant en mouvement social, les abolitionnistes américains ont provoqué une remise en cause du cadre interprétatif de la justice qui prévaut à cette époque, introduisant ainsi, dans les débats publics, des intuitions morales servant de fondement à une réinterprétation des normes: «Such a hermeneutic process of retrieving aspects of America's political traditions and democratic culture eventually became even deeper as other excluded groups entered the public sphere and advanced their own interpretations of shared moral intuitions.» (Bohman, 1996 : 117).

Autrement dit, c'est par une reconnaissance réciproque de la pluralité des expériences, et particulièrement celles qui marquent le quotidien des populations marginalisées, que se définissent les bases d'un vivre-ensemble capable de redresser les iniquités, remettant du coup en question les conceptions de l'intérêt commun qui ne font que refléter l'hégémonie des élites. Tant et aussi longtemps que la parole et les styles discursifs des personnes exclues n'auront pas droit de citer, l'espace délibératif ne pourra atteindre ses propres conditions de réalisation. Soulignons toutefois qu'en ce qui a trait aux personnes sans domicile, à Montréal à tous le moins, le potentiel du 'mouvement social' semble peu probable, et ce, surtout devant les logiques gestionnaires de dispersion ainsi que celles de la santé publique, axées sur la prise en charge. En effet, ces logiques tendent à individualiser le phénomène de l'itinérance. Comme le suggère Wright : «Thinking of homelessness as primarily an individual problem solved by clinically based therapies, displaces the concern over structural social inequalities onto concerns over «proper» comportement and individual responsibility.» (Wright, 1997: 12).

Nous examinons dans la section qui suit, quelques travaux empiriques sur la délibération. Rappelons que nos préoccupations de recherche s'inscrivent dans les jeux de langage, ou les codes de performances si on veut (Payet et al, 2008), qui traversent ces espaces de discussion citoyenne. Par conséquent, le rapport hiérarchique entre citoyens et décideurs ou encore entre profanes et experts ne nous concerne pas dans le cadre de notre thèse. Notre intérêt se situe ailleurs : soit dans des espaces délibératifs tels les forums de quartier, où se définissent entre voisins les modalités du vivre-ensemble. Dans de tels contextes, qui a droit au chapitre, qui s'exprime, et avec quelle portée?

1.1 L'épreuve empirique de la théorie délibérative

Ce n'est que récemment que des travaux empiriques sur les espaces délibératifs se sont ajoutés à la documentation théorique exhaustive sur la délibération, notamment en philosophie politique. Toutefois, ces travaux se sont intéressés surtout au lien entre profanes et experts techniques lors de projets d'aménagement, ou encore entre citoyens et décideurs³, et, par extension, à la légitimité des décisions politiques issues de ces espaces démocratiques. Ce faisant, plusieurs expériences délibératives documentées touchent les consultations publiques, les assemblées d'information, les forums de discussion en ligne etc. Peu de travaux explorent les espaces délibératifs dont l'unique objectif est d'échanger face-à-face, et *publiquement* surtout, entre citoyens, sur des enjeux qui les concernent, sans que l'issue des discussions n'aboutisse à une décision.

³ Voir à ce sujet Blondiaux et Sintomer (2002) et Denoît (2003) en France ; Knauer et Melville (2003) aux États-Unis.

Pourtant, la valeur ajoutée démocratique du débat ne se réduit pas à la décision comme le suggère à juste titre Revel et al. (2007), mais renvoie également aux jeux de langage qui marquent ces espaces de discussion. D'autant plus que ces jeux de langage constituent une trame narrative traversée par des rapports de pouvoir comme le stipule Kahane (1999, 2002). Qui plus est, les travaux de Young, de Sanders et de Taylor, pour ne mentionner que ceux-là, se sont surtout penchés sur la représentation culturelle, ou encore sur la place des femmes dans le débat public, et ce, dans un contexte de pluralisme social. En outre, notre recension documentaire démontre qu'il n'y a que très peu de travaux sur la prise de parole des personnes itinérantes dans le cadre de discussions publiques dans le tiers secteur, secteur où ces personnes sont pourtant particulièrement présentes.

Pour autant, ces espaces de discussion sont d'une grande pertinence dans le cadre de notre thèse puisqu'ils correspondent à la configuration partenariale élaborée lors de notre démarche terrain. Quoiqu'il en soit, nous débutons notre exposé par un exemple qui correspond à la grande majorité des travaux, en ce sens qu'il met en scène citoyens et maîtres d'ouvrage dans le cadre d'un projet d'aménagement. Cet exemple nous est utile puisqu'il se table sur l'une des questions centrales pour notre propos à savoir 'qui parle' dans ces espaces.

Pierre Lefébure (2007), qui s'intéresse aux ambiguïtés du débat public dans le cadre de l'extension du tramway à Paris, remarque que ce sont les groupes de citoyens les plus

organisés qui ont droit au chapitre dans ces discussions : membres d'associations, membres d'un conseil de quartier etc. Il note, au demeurant, qu'une grande part de temps de parole est accordée aux acteurs institutionnels, ce qui ne manque pas de susciter des réactions d'impatience de la part de 'citoyens ordinaires'. En outre, les citoyens les plus actifs affirment s'être déjà informés des paramètres du projet par le biais de contacts avec le maître d'ouvrage. Ainsi, ces tribunes discursives leur fournissent, à toute fin pratique, des opportunités supplémentaires pour faire avancer leur point de vue, bonifiant ainsi leur capital symbolique : «Se constitue ainsi, par contraste avec le grand public plutôt passif et renouvelé à chaque réunion un sous-public restreint, fidèle et particulièrement actif, voire contestataire, qui compose le phénomène désormais bien identifié de «caravane du débat».» (Lefebure, 2007 :171).

L'auteur souligne également que devant la réticence du maître d'ouvrage à donner prise à la critique, ces espaces de discussion se rapprochent plus de sessions d'informations de que consultations populaires. En effet, en plus du temps de parole limité réservé au grand public, les questions soulevées par ses membres renvoient plus aux modalités de mise en œuvre du projet en termes d'impacts, qu'à sa remise en cause comme telle.

Pour sa part, Gilles Sénécal (2008) étudie les Tables de concertation comme lieux où se définit le quartier. Son analyse, fondée dans une approche transactionnelle, postule que les modes d'organisation de ces espaces facilitent «des ententes qui offrent, en tout ou en partie, un

horizon de règlement des tensions et des problèmes vécus localement.» (Sénécal et Herjean, 2008 : 193).

Son étude demeure néanmoins silencieuse sur les rapports de pouvoir qui sous tendent les jeux de langage qui traversent ces 'ententes'. Autrement dit, qui a droit au chapitre dans de tels espaces où se construit le sens du 'nous'? Qui fait partie de ce 'nous' local? Ces modalités mériteraient pourtant une attention particulière si l'on prend au sérieux l'importance d'une délibération équitable sensible à la 'parité participative' de Fraser, et, par extension, aux expériences plus difficiles à communiquer : «Ce défi à la communication par-delà la différence ressort d'autant, étant donné la prévalence de l'injustice et des phénomènes de marginalisation dans la société civile.» (Kahane, 2002 :286).

Delli Carpini et al. (2004), suivant un tour d'horizon des travaux empiriques sur la délibération, suggèrent pour leur part, que les espaces délibératifs initiés par les OSBL renforcent les solidarités sociales des citoyens qui y participent. Cependant, ce genre de bénéfices engendré par le milieu communautaire n'est pas une garantie *sine qua non* de solidarités. En effet, les travaux de Walsh (2003) révèlent le contraire: «informal political discussion can have less salutary effects by reinforcing group-based social boundaries and encouraging exclusionary and at times undemocratic understandings of the political world.» (Walsh, 2003, *In* Delli Carpini et al, 2004:330).

Autrement dit, les organismes du tiers secteur ne sont pas à l'abri des rapports de pouvoir qui marquent la discussion publique. Comme le démontre Le Texier dans son étude sur le *Project Area Commitee*, comité local de San Diego regroupant riverains, activistes communautaires, fonctionnaires municipaux et promoteurs immobiliers, dans le cadre de projets de revitalisation urbaine :

«[...] ces pratiques participatives dans la ville ne visent pas tant à coopter les leaders du quartier ou à se réapproprier une rhétorique participative qu'à restreindre la définition de l'espace public et de ceux qui forment ce public. Globalement, ces représentations conflictuelles de l'espace public, ajoute-t-elle plus loin, ne symbolisent pas uniquement une lutte pour sa définition, sinon la question de savoir qui compose ou qui est autorisé à faire partie de la sphère publique.» (Le Texier, 2006 :86-91).

Est posée ici la question essentielle qui touche le vivre-ensemble dans l'espace public tel qu'il se déploie et se définit surtout, dans le cadre d'espaces délibératifs initiés par la société civile, en l'occurrence les tables de concertation, les comités locaux, les coalitions de quartier etc. Bien que peu de travaux en fassent état, tous n'ont pas forcément un droit égal comme membre de la *politeia* (Le Texier, 2006), et ce, même dans des espaces qui regroupent des acteurs communautaires. Comme le suggère Lamoureux (2008), ces acteurs se font souvent les porte-paroles des groupes marginalisés qu'ils desservent. Cette tendance vient non seulement renforcer l'idée que la politique doit être réservée aux experts mais aussi, ce rôle de porte-parole, empreint d'une sorte de paternalisme (Parazelli, 2009) se substitue à une prise de parole des personnes opprimées elles-mêmes.

Qui plus est, il y a fort à parier qu'un forum public initié par une Table dont les logiques d'émergence s'inscrivent dans le 'Pas dans ma cour' (NYMBY) n'accordera pas une grande crédibilité aux interventions prononcées par des personnes jugées marginales. Au contraire, comme le suggère Marcant et Lamare au sujet de la co-construction de l'intérêt général dans les débats publics sur l'espace public, les riverains de type NYMBY «[...] vont chercher à se justifier par des enjeux environnementaux [...], territoriaux [...] et même sociétaux⁴ (mode de développement technico-économique).» (Marcant et Lamare, 2007 : 231). Soulignons cependant, que pour ces auteurs, cette montée en généralité contribuerait à un 'apprentissage de la citoyenneté', en facilitant le passage de riverain à citoyen participant. Ici encore, rien n'est dit sur ceux qui, n'ayant pas d'adresse fixe, ont du mal à s'affirmer comme voisins légitimes, et encore moins comme citoyens participants.

Par ce qui précède, force est de constater que le rapport à la délibération publique varie en fonction du statut social des participants qui s'y prêtent. Il ne suffit pas de décréter qu'un espace soit délibératif pour que chacun y ait le droit de citer. L'écart entre la portée normative de la délibération et ses épreuves empiriques en termes de modalités de participation est notable.

Les exemples ci haut remettent en cause «L'idée libérale d'un espace large, neutre, raisonné, dépassionné, dépersonnalisé, où les principes du carcan unitaire du bien commun ou de

⁴ Ces trois arguments étaient évoqués pour s'opposer à la localisation d'un centre de distribution de seringues dans le centre-ville de Montréal lors d'un forum public.

l'intérêt public priment [...]» (Lamoureux, 2004: 68). Du reste, la délibération fait l'impasse sur trois éléments, dont le premier renvoie à la reconnaissance des participants au débat, et ce, dans un contexte où les groupes dominés s'avèrent inaudibles dans l'élaboration de l'intérêt commun. Ce faisant, les arguments inhabituels doivent être mis en scène pour se donner à voir.

Finalement, l'impersonnalité du débat public passe à côté de «l'importance de la narration pour les dominés. Le fait de mettre en mot l'expérience permet à la fois d'en saisir le caractère socialement construit et d'en transmettre la signification.» (Lamoureux, 2008 :131). En fait la narration permet d'illustrer la souffrance sociale, ce qui est indispensable au développement d'une pensée élargie par laquelle passe le procédé d'interlocution.

Conclusion

Dans la mesure où les conflits socio-économiques sont structurés par une grammaire morale, leur résolution ne peut se limiter à un marchandage mais doit inclure des espaces délibératifs capables de dépasser le cul-de-sac entre constitutionnalisme et procéduralisme. Ces deux modèles nous semblent occulter les inégalités délibératives évoquées par Bohman. Ce dernier, rappelons-le, plaide en faveur de manières innovantes de délibérer. Ces inégalités

«posent la question difficile de savoir comment le modèle délibératif peut concilier le principe d'une égalité des partenaires dans le processus de délibération démocratique avec le fait de l'asymétrie de positions socio-économiques de certains d'entre eux, asymétrie qui est à l'origine du conflit que la délibération cherche à résoudre.» (Leydet et Pourtois, 2005 : 91).

Beau défi.

Tant et aussi longtemps que les personnes marginalisées ne seront pas conviées à participer à la définition de cet intérêt public, leur souffrance sera méconnue, mal comprise, voire étouffée, reproduisant le déni de reconnaissance qui marque leur quotidien et qui les réduit à l'inexistence sociale ou encore au statut de nuisance publique. Les savoirs situés que les groupes dominés amènent aux débats publics, et qui révèlent d'autres théâtralisations du politique, théâtralisations dans lesquelles ces groupes sont à même de se reconnaître, sont-ils capables de relativiser, et de déconstruire les discours hégémoniques sur la marginalité et sur les conditions favorisant la qualité de vie des secteurs urbains? Le fait d'initier eux-mêmes des espaces délibératifs permet-il de faciliter le passage de 'l'indignité à la reconnaissance' pour les groupes marginalisés (Payet et al, 2008)? D'autant plus que les luttes pour la reconnaissance revendiquent souvent la parité dans les processus de participation aux débats publics :

«Si les scènes de débat public alimentent parfois les controverses, elles ouvrent aussi la porte à l'expression d'une reconnaissance de l'identité et de l'autonomie personnelle des acteurs. Dans ce contexte, les demandes de reconnaissance sociale et l'approfondissement de la subjectivité des acteurs n'apparaissent plus incompatibles avec l'action collective.» (Hamel, 2008 : 148-149).

L'une des justifications retenues par les défenseurs de la démocratie délibérative concerne le fait qu'elle permettrait potentiellement de répondre aux attentes liées aux luttes pour la reconnaissance. D'avantage que tout autre conflit, les solutions eu égard aux conflits moraux

relevant de revendications de reconnaissance passent pas le débat public (Pourtois, 2002). Même si une démarche délibérative n'arrive pas à résoudre ces conflits, elle permet à tout le moins d'en élucider les paramètres et les répercussions en facilitant la mise en lumière des normes de reconnaissance en vigueur, à condition que les premiers concernés, ceux et celles qui en subissent le déni, puissent y faire entendre leurs voix. C'est là que le bas blesse. Comme cibles d'une désapprobation sociale, les personnes itinérantes n'arrivent pas, en dépit d'une expérience *in situ* de l'exclusion sociale qu'elles confrontent quotidiennement, à convaincre leurs interlocuteurs de leur autorité épistémologique. Cette impasse, qui s'inscrit dans les 'inégalités délibératives' soulevées par Bohman, mène inéluctablement à des interprétations erronées de leur capacité d'agir à titre d'agents moraux. La démonstration de cette autorité épistémologique se présente alors comme le prélude :

«[...] à un échange sur les raisons qui fondent les normes en vigueur et les normes alternatives mises en avant par tel ou tel groupe social [et] peut parfois conduire à la production de normes différenciées [...] Le débat public favorise la mise en question des normes de reconnaissance qui généraient l'humiliation et le mépris et la construction de nouvelles normes qui surmontent le déni ainsi vécu.» (Pourtois, 2002 : 295).

Ainsi, devant les limites de la délibération nous avons sollicité le Théâtre-forum afin de mettre en scène l'expérience urbaine des personnes en situation de rue dans un premier temps, et, dans un deuxième temps nous espérons créer, par voie de cette méthodologie, un espace discursif intersubjectif sur le vivre-ensemble dans le centre-ville montréalais. En effet, en théorie, le Théâtre-forum favorise un espace de dialogue capable de transcender momentanément les habitus des individus, en les incitant à sortir de leurs rôles et à marcher, le temps d'une théâtralisation, dans les chaussures de leurs interlocuteurs, dans ce cas-ci, un

petit groupe de personnes itinérantes. Cette technique permet la projection dans le rôle social de son vis-à-vis. En ce sens, Goodin (2003), qui plaide pour une démocratie réflexive par voie de ce qu'il qualifie de *democratic deliberation within*, défend du coup l'importance de cette projection dans les chaussures de son interlocuteur, facilitée notamment par l'espace artistique. Au même titre, Lamoureux (2008) suggère que l'inclusion des groupes exclus lors de débats publics passe par des dispositifs inspirés des pratiques d'éducation populaire et de la pédagogie de l'opprimé de Freire. Après tout, «Le problème n'est pas que les «dominés» soient incapables de développer un discours politique propre, il est que leur parole est strictement inaudible, qu'elle ne peut être entendue que comme du bruit, parce qu'ils sont définis socialement comme incapables de parler.» (Nordmann, 2006 : 13)

Chapitre deux

Vers une délibération sous le signe de la reconnaissance

«Marqué par son caractère interactif, par l'ambiguïté de ses régimes de distribution et d'interprétation, par des pluralités de registres en interaction, par la production de 'mondes dans le monde', l'ordre de la reconnaissance se décline au pluriel, à l'échelle des mœurs ordinaires et des apories réitérées du vivre ensemble, plaque sensible des paradoxes, des ressorts et des horizons démocratiques.» ((Payet et Batteguay, 2008 : 41).

Notre intérêt pour le débat public repose sur les grammaires morales et sociales qui lui sont inhérentes (Payet et Batteguay, 2008). En effet, ces grammaires implicites servent de toile de fonds dans le cadre de discussions publiques. Elles renvoient aux divergences et aux convergences qui s'opèrent dans les manières de prendre place, d'agir, et surtout de concevoir le vivre ensemble dans l'espace public, entre autres. Ces grammaires traduisent également le déni de reconnaissance qui marque la construction de l'Autre comme membre plus ou moins légitime de la communauté politique. En ce sens, loin d'être neutre, ces grammaires incarnent des relations de pouvoir comme l'affirme Daly :

«Language is political. It is revealing of how we look at social, economic and political issues; and the ways we use language serve to convey society's messages of power, influence and authority. Homeless individuals may be silenced by such power relationships and associated control mechanisms.» (Daly, 1998:125).

Ce deuxième chapitre vise donc à défendre la pertinence de la théorie de la reconnaissance comme ancrage permettant de mettre à l'épreuve les principes de la délibération publique axée sur l'argument rationnel. Nous arguons que tant et aussi longtemps que les personnes itinérantes ne pourront faire un usage public de leur raison comme le prévoient les principes de la délibération, le déni de reconnaissance qu'elles confrontent au quotidien sera reproduit, voire même renforcé, non seulement dans le cadre de ces espaces délibératifs mais dans l'espace public également.

Nous situons d'abord les origines philosophiques de la théorie de la reconnaissance afin d'en identifier ses contours épistémologiques. Ensuite, nous examinons ses déclinaisons politiques telles qu'analysées par Honneth, Renault, Ricoeur, et Pourtois. Finalement, nous posons un regard critique sur la théorie de la reconnaissance comme théorie politique en situant le débat qui oppose Honneth et d'autres théoriciens comme Fraser. Nous verrons par exemple que l'engouement pour la théorie de la reconnaissance dans ses déclinaisons purement identitaires diminue sa portée politique.

2.1- Les sources philosophiques de la théorie de la reconnaissance

Les origines de la Théorie de la reconnaissance, remontent à Hegel⁵ et à Fichte⁶. Son fondement se résume ainsi: les luttes identitaires et sociales (celles des femmes, des noirs, des

⁵ Dans 'La première philosophie de l'esprit', 1803.

⁶ Notamment dans 'Fondement du droit naturel selon les principes de la Doctrine de la Science' trad. Alain Renault, 1984.

minorités nationales ou sexuelles, aussi bien que celles des groupes que l'on qualifie de 'sans'⁷⁾ dévoilent des injustices mobilisant deux dimensions: l'une renvoie à la répartition des richesses et l'autre s'inscrit dans une logique de domination qui exclut ces populations, non seulement du secteur économique, mais également, selon cette logique, leur est refusé «[...] l'accès à ce que la reconnaissance seule procure, à savoir le "capital symbolique"⁸.» (Fischbach, 1999 : 5).

Ce déni de reconnaissance se manifeste, en quelque sorte, par une rupture des attentes normatives sous-jacentes à l'interaction selon lesquelles se conjuguent réciproquement le 'reconnaître' et 'l'être-reconnu'. Alors que chez Fichte il s'agit de déterminer à quelles conditions 'une conscience' peut en reconnaître une autre, chez Hegel ce problème est résolu : «Il ne s'agit plus de déterminer à quelles conditions je puis reconnaître l'autre, mais d'obtenir la certitude que cet autre me reconnaît moi-même comme autre, c'est-à-dire comme conscience.» (Op.Cit : 74). En prolongeant ainsi le raisonnement de Fichte pour s'intéresser à 'l'être-reconnu', Hegel, qui abandonne le cadre transcendantal de Fichte, donne lieu à une dialectique phénoménologique de la reconnaissance et conçoit sa dimension intersubjective non pas comme déductive comme le fait Fichte, mais plutôt comme étant inscrite dans la relation qui est au cœur de la reconnaissance. Qui plus est, alors que ses prédécesseurs traitent distinctement de la culture et de l'intersubjectivité, et ce, dans une perspective métaphysique, Hegel les met en lien. Pour lui, c'est par le biais de la culture que se satisfait le désir d'être reconnu. Hegel est le premier à formuler les conditions intersubjectives indispensables à la construction de l'identité des individus, traduisant ainsi la constitution d'une identité moderne.

⁷ Sans-logis; sans-papiers, sans-emploi etc.

⁸ Dans l'acception bourdieusienne, les vecteurs de cette notion sont l'estime, la reconnaissance, la croyance, la confiance des autres etc. (Bourdieu: 1997, In Fischbach: 1999, p. 5).

Ces conditions dépendent de la reconnaissance sociale des contributions de chacun à la société, notamment par le travail, et de la reconnaissance politique de l'individu doté de capacité morale, comme membre responsable de sa communauté.

Or, pour les groupes stigmatisés, ce sont ces deux exigences qui sont mises à mal dans nos sociétés contemporaines. En effet, avec la précarisation du travail, certains groupes, exclus des secteurs d'emplois valorisés, ont, par extension, de la difficulté à convaincre leurs concitoyens de leur statut de 'membres responsables' de leur communauté dotés de capacité morale. Mais plus encore, le concept de minorité, dans un contexte de domination, et suivant la conception kantienne, «[...] désigne en effet, la situation non de celui qui est minoritaire (sur le plan numérique⁹), mais de celui qui est tenu pour mineur, c'est-à-dire [...] pour "incapable de se servir de son entendement sans être dirigé par un autre.» (Kant, 1985, *In* Fischbach, 1999 : 6). Cette rupture des attentes morales empêche celui qui la subit de construire un rapport positif à soi. Ce rapport positif à soi revêt une dimension politique puisqu'il contraint considérablement l'individu, membre d'un groupe stigmatisé, dans ses dispositions et capacités délibératives, entre autres. En ce sens, le dominé, qui ne peut être reconnu comme un 'autre' digne de reconnaissance, est chosifié par celui qui domine. Bref, «l'un reçoit sans rien vouloir donner en retour, tandis que l'autre donne sans rien recevoir en retour.» (Op.Cit : 77).

⁹ Mon ajout.

Cet énoncé plutôt schématique incarne, en effet, l'échec *in extremis* de la reconnaissance qui se solde par l'anéantissement des deux 'consciences' ou encore par la subordination de l'une par rapport à l'autre. Les luttes pour la reconnaissance seraient donc à l'origine de cette subordination qui marque par exemple les luttes de classes. En effet, selon Kojève (1947), qui part de Marx pour remonter vers Hegel, l'humain est le seul animal qui ne se contente pas de désirer mais qui désire que son désir soit reconnu par un autre. Ainsi, sans cette quête de reconnaissance il n'y a pas d'histoire, et par extension, pas de luttes de classes (Kojève, 1947, *In* Fischback, 1999). Bloch, disciple de la lignée marxiste non orthodoxe, abonde dans le même sens lorsqu'il postule que l'intersubjectivité, selon laquelle l'intégrité des personnes passe par l'approbation des pairs, serait implicite dans le langage usuel du 'monde vécu' : «The language of everyday life is still invested with a knowledge –which we take for granted– that we implicitly owe our integrity to the receipt of approval or recognition from other persons.» (Bloch, 1976, *In* Honneth, 1995 : 248).

Dans une perspective politique plus contemporaine, la contribution de Kojève permet de comprendre les luttes pour la reconnaissance, non pas comme de simples revendications d'intégration dans un espace social unifié et pacifié, mais plutôt, comme des luttes qui seraient tributaires d'un ordre social traversé par des rapports de domination. Markell fait écho à ce constat lorsqu'il déclare que «[...] many of the relationships established and maintained through recognition are unjust, often severely so. If recognition makes the social world intelligible, it often does so by stratifying it, subordinating some people and elevating others to positions of privilege or dominance.» (Markell, 2003 : 1). Du reste, ces luttes incarnent la

nature même du lien social «[...] qui ne peut réunir qu'en opposant, qui ne peut unifier et identifier qu'en divisant et différenciant.» (Fischback, 1999 : 122). N'est-ce pas là ce que Mead suggère dans sa conception du 'self'. En effet, selon Mead, la conviction d'être autonome et unique qui caractérise le rapport à soi implique l'existence d'un autrui généralisé par lequel passe l'affirmation intersubjective de sa propre unicité (*In Honneth, 1995*).

Quoi qu'il en soit, ce qui précède nous amène au constat suivant : le passage de la voie active du concept de reconnaissance, i.e. le fait de reconnaître quelqu'un ou quelque chose, à la voie passive, c'est-à-dire être reconnu, passe par une reconnaissance mutuelle qui se concrétise par des dispositifs sociaux capables d'assurer que la reconnaissance soit enchâssée dans la culture politique (Ricoeur, 2004).

Inspirée par le parcours sémantique, dans le langage ordinaire, du concept de reconnaissance développé par Ricoeur, il nous paraît opportun ici d'en camper l'usage philosophique. Cependant, il ne s'agit pas de refaire l'exploration exhaustive de Ricoeur mais plutôt de cerner ce passage d'une sémantique lexicographique à une sémantique philosophique.

Ricoeur a en effet répertorié vingt-trois dérivations de ce terme dans le Littré selon un ordre croissant d'éloignement de celle qui est tenue pour la première : le fait de 'connaître', c'est-à-dire par le préfixe 're' de se 'remettre dans l'esprit l'idée de quelqu'un ou de quelque chose que l'on connaît.' (Ricoeur, 2004 : 18). Dans les plis de chacune des nombreuses définitions

de ce terme, se dissimule, selon Ricoeur, la dérivation de la suivante. Par exemple, la première définition demeure silencieuse sur la nature de ce qui est reconnu et sur les marques à quoi l'on reconnaît quelque chose ou quelqu'un. Ce deuxième silence, celui de la marque, est rompu dans la définition suivante, en faisant intervenir le signe permettant de reconnaître l'inconnu : «Connaître à quelque signe, à quelque marque, à quelque indication, une personne ou une chose qu'on a jamais vu.» (Ricoeur, 2004 : 19). À noter que le *quid* du reconnu ainsi que la fiabilité de la marque de reconnaissance demeurent non résolus dans la deuxième définition. Ce non-dit renvoie pourtant à l'idée de vérité qui sous tend la connaissance active selon laquelle «*On a reconnu son innocence. On reconnaît à ces indices la salubrité de l'eau. On reconnaît leur mauvaise foi.*¹⁰», etc. (Op.Cit.). C'est avec la pensée hégélienne sur la lutte pour la reconnaissance, reposant comme nous l'avons démontré, sur 'l'être-reconnu', que s'opère ce renversement de l'actif au passif, du reconnaître à l'être- reconnu, et que se comprend l'écart entre la sémantique lexicographique et la sémantique philosophique.

Ainsi, à partir de trois occurrences lexicographiques 'mères' : soit le fait de 'saisir' un objet par l'esprit (connaître), de le tenir pour vrai en fonction de marques (le *quid*), et le fait de témoigner par la gratitude l'idée d'être redevable envers quelque chose ou quelqu'un (3^e dérivation qui renvoie à la qualité du reconnu où la reconnaissance-gratitude fait son entrée), une philosophie de la reconnaissance donnera une place prépondérante aux deux dernières occurrences : «Mais on peut [...] assigner à ce «signe de reconnaissance» beaucoup plus qu'un

¹⁰ L'Italique est de l'auteur.

rôle de cas dérivé secondaire, mais celui de médiation implicite [...] jetée entre la première idée souche, saisir par la pensée, etc., et la seconde, accepter, tenir pour vrai.» (Op.Cit : 30).

Cette médiation entre le fait de ‘tenir pour vrai’ ou ‘d’admettre pour vrai’ implique une sorte d’aveu selon lequel serait nié préalablement le *quid* du reconnu. Comme nous l’avons mentionné plus haut, ce passage de la voie active à la voie passive pose la reconnaissance mutuelle comme impératif à ‘l’être-reconnu’. Ce parcours conduit à l’affranchissement progressif du concept de reconnaissance de sa souche première : l’acte de connaître : «Au stade ultime, la reconnaissance non seulement se détache de la connaissance mais lui ouvre la voie.» (Op.Cit : 38). Autrement dit, la révolution hégélienne postule que pour *connaître* il faut d’abord *reconnaître*. D’ailleurs, l’une des visées du projet de Honneth, qui s’inscrit dans un registre anthropologique, consiste à identifier un cadre prénormatif propre à une reconnaissance située en amont de la connaissance (Payet et Battegay, 2008). Ici encore, le déni de reconnaissance que subissent les personnes itinérantes, s’avère un obstacle considérable à une connaissance-compréhension de leur condition humaine autre que normative. Dans ce contexte, la part ‘d’agency’ mobilisée par ces personnes est souvent interprétée comme de la ‘désorganisation sociale’, du désordre mais rarement comme des gestes de résistances ou des stratégies de survie. En outre, c’est par la déconstruction des normes de reconnaissance en vigueur que la théorie de la reconnaissance acquière sa portée politique.

2.2- Les déclinaisons politiques de la théorie de la reconnaissance

Reconnaître s'inscrit dans un rapport dynamique entre une autoréflexion et une orientation vers l'autre. Cette dynamique réciproque entre rapport à soi et intersubjectivité, se présente comme la réplique de Hegel à la question posée par Hobbes à savoir si un ordre politique peut se fonder sur une exigence morale :

«[...] pour Hegel [...] c'est de l'État [...] que tout processus d'institutionnalisation reçoit sa légitimité. Cherchant [...] une raison proprement morale de s'arracher à la guerre de tous contre tout, Hegel discerne les premiers traits de l'être-reconnu au plan juridique [...] dans la forme contractuelle de l'échange.» (Ricoeur, 2004 : 287).

Mais cet échange s'articule entre des personnes libres et égales qui connaissent les normes en vigueur comme l'illustre ce passage tiré de l'Encyclopédie de Hegel :

«Dans l'État [...] l'homme est reconnu et traité comme un être rationnel, comme libre, comme personne, et l'individu singulier, de son côté, se rend digne de cette reconnaissance par ceci qu'il obéit [...] à un univers, à la volonté qui est en et pour soi, à la loi –qui se conduit ainsi à l'égard des autres d'une manière universellement valable–, qu'il les reconnait comme ce pour quoi il veut lui-même passer, comme libres, comme des personnes.» (Hegel, Encyclopédie, cité par Honneth, 2000 : 132-133, *In* Ricoeur, 2004 : 289).

Du reste, la dimension juridique de la reconnaissance se résume comme suit : l'individu ne peut se concevoir comme étant prestataire de droits sans connaissance des exigences normatives auxquelles il est tenu à l'endroit d'autrui. Fondé dans la philosophie idéaliste hégélienne, ce postulat suppose l'acquisition de compétences personnelles comme trame de fond à la répartition des droits civils, politiques et sociaux. Ces compétences assureraient le

passage de la reconnaissance potentielle à la reconnaissance actuelle, soit empiriquement observable dans le ‘monde vécu’. La rupture des attentes liées aux exigences normatives, l’écart entre l’attribution égale des droits dans une conjoncture de distribution inégale des biens, qui caractérisent le XXe siècle, provoque des formes spécifiques de mépris. S’en suivent l’humiliation «relative au déni de droits civils [...] la frustration relative à l’absence de participation à la formation de la volonté publique [...] le sentiment d’exclusion résultant du refus d’accès aux biens élémentaires.» (Op.Cit : 292). Pourtant, la capacité de répondre de soi-même à titre d’agent moral est indissociable de la capacité de participer à une discussion publique concernant justement l’attribution des droits.

À l’instar de l’émergence, en philosophie politique, de la démocratie délibérative, l’idée de politique de la reconnaissance est donc sollicitée pour «[...] désigner des exigences normatives adressées au pouvoir politique.» (Pourtois, 2002 : 287). Bien que certains de ses défenseurs comme Charles Taylor en appellent à cette politique de la reconnaissance pour rendre les décisions publiques plus sensibles aux revendications culturelles afin de soulever les défis du pluralisme, Honneth va plus loin en concevant les luttes pour la reconnaissance non pas en terme culturel et identitaire, mais en terme politique. Inspiré à la fois par l’agir communicationnel de Habermas¹¹ et par certains historiens anglais comme Edward Thompson, Honneth inscrit les luttes pour la reconnaissance dans des considérations morales comme l’honneur, le respect et la fierté, lesquelles considérations ont été violées par les pouvoirs publics, pervertissant progressivement les fonctions de l’État social. Honneth

¹¹ Dont la structure et les potentialités sont porteuses d’émancipation (Honneth: 2007).

redéfinit ainsi la dimension de redistribution à la lumière de cette trahison des attentes morales qui est au cœur de la théorie de la reconnaissance. En cela, Honneth rejoint Renault (que nous explorons plus loin), lorsqu'il prône un

«[...] langage politique, de sémantique capable de traduire des expériences (de mépris social) extrêmement individualisées dans un cadre plus large d'expériences collectives. Il faut se demander, poursuit-il, jusqu'à quel point le mépris social et l'humiliation sont visibles publiquement.» (Honneth, 2007 : 149).

Dans son chapitre 'Integrity and Disrespect : Principles of a conception of morality based on a theory of recognition', Honneth (1995) prend pour point de départ les intuitions de Bloch sur la loi naturelle et la dignité humaine. Le concept universel de dignité qui consacre l'identité moderne, s'est substitué à celui d'honneur, réservé aux élites. Pour Bloch, la loi naturelle vise à éliminer la dégradation humaine. Pour Honneth, cette approche par la négative mène à deux constats : d'abord, l'essence même de la dignité humaine s'appréhende indirectement en déterminant son envers, soit les formes de dégradations personnelles. Ensuite, c'est en tablant sur ces expériences de dégradation, se traduisant par l'irrespect et l'insulte, que les visées normatives sont à même d'assurer la dignité humaine comme moteur historique d'émancipation. C'est dans l'excroissance de ce raisonnement de Bloch que se situe le noyau de la pensée de Honneth en ce sens que sa théorie de la reconnaissance vient en quelque sorte combler ce qui est laissé en suspend par Bloch :

«If a concept of the dignity, the complete integrity of the person, is only to be approximated by determining what forms personal insult and disrespect take, then, conversely, it would hold that the constitution of human integrity is dependent on the experience of intersubjective recognition.» (Honneth, 1995 : 248).

Selon Honneth, le non-dit de Bloch permet d'identifier trois formes d'irrespect : l'une renvoie à l'intégrité physique et se manifeste dans le cas extrême de la torture et du viol, lesquels conjuguent douleur physique avec sentiment d'impuissance privant le sujet qui en est la cible de tout sens de la réalité; l'autre forme d'irrespect relève de l'exclusion de certaines catégories de personnes des droits sociaux propres à une société donnée ; et finalement, la dernière se manifeste par la déqualification sociale de certains individus ou groupes :

«The «honor», «dignity» or, to use the modern term «status» of a person can be understood to signify the degree of social acceptance forthcoming for a person's method of self-realization within the horizon of cultural traditions in a given society. If this hierarchy of societal values is structured so as to downgrade individual forms of life and convictions as being inferior or deficient, then it robs the subjects in question of every opportunity to accord social value to their abilities.» (Honneth, 1995 : 251).

Nous constatons, à la lumière de ce qui précède, que les deux dernières formes d'irrespect concernent tout particulièrement les personnes itinérantes. De plus, ces formes d'irrespect sont imbriquées dans les représentations sociales de l'itinérance inhérentes au triomphe du capitalisme où les principes du domaine privé font office d'hégémonie. Dès lors, le vagabondage et ses pendants sont perçus comme une menace à l'ordre des choses : «In such a setting, where private property is sacrosanct and boundaries are sanctified by law, those without shelter usually are spurned as non-entities, repudiated in a number of ways, rendered invisible and powerless.» (Daly, 1998 : 124).

Quoi qu'il en soit, les trois formes d'irrespects répertoriées par Honneth engendrent respectivement une 'mort psychologique' dans le cas du viol et de la torture, et une 'mort sociale' dans les deux autres cas. C'est précisément cette 'mort sociale' que subissent les personnes sans adresse. C'est ce qui fait conclure à Honneth que seule une garantie de relations intersubjectives de reconnaissance est à même d'assurer l'intégrité psychique des personnes. À partir de ces trois formes d'injures, Honneth établit les principes de reconnaissance mutuelle qui doivent composer, selon lui, l'infrastructure morale du monde vécu : l'amour, tel qu'il se déploie dans les relations primaires et intimes, et qui permet à l'individu de se construire sur le plan affectif et de développer une confiance en soi; le respect, qui permet, sur le plan cognitif, une reconnaissance réciproque du statut légal de chacun comme détenteur de droits et de responsabilités ; l'estime, qui, combinant solidarité et sympathie, permet à l'individu de développer une estime de soi contribuant ainsi à une construction identitaire positive dans son unicité.

Cette unicité, conçue ici comme une identité personnelle, combine ainsi des traits attribués et un parcours individuel d'actions. À l'instar de Goffman, «Honneth would say that normative self-understandings serve as the pegs on which identity hangs, or the basis for our identity.» (Miller, 2003 : 15). Selon Honneth, ces trois principes fondateurs, l'amour, le respect et l'estime, constituent des principes moraux universels. Nous verrons plus loin que cette prétention à l'universalité, est l'un des facteurs largement critiqué par certains penseurs issus, notamment, de la théorie critique. Aussi, comme le fait remarquer Markell (2003) dans son analyse sur les tensions entre reconnaissance potentielle et reconnaissance actuelle,

«As long as acts of recognition are conceived as transfer points at which potentiality –initially unavailable to those who bear it- as assessed and recognized by others, and thereby (and only then) made actual, even the most expansive, egalitarian grant of recognition will remain just that: *a grant*, performed by already-privileged agents whose authority is not in question [...]» (Markell, 2003: 106).

La Théorie de la reconnaissance, telle qu'articulée par Renault (2004) cette fois, défend une conception élargie du cadre normatif de la justice pour y inclure les notions proprement subjectives et invisibles de 'souffrance sociale/souffrance psychique'. Incontestablement socialement produites, ces notions sont relatives au mépris et au déni de reconnaissance que subit un nombre croissant d'individus qui forment ce que l'on qualifie *d'underclass*¹². En tant qu'indices de la précarité sociale, ces deux souffrances désignent des inégalités irréductibles aux mécanismes de redistribution, renvoyant indirectement aux difficultés de les exprimer publiquement comme étant liées à la question sociale. Cette théorie vise donc à fonder, par une sorte de déplacement ontologique, les paramètres d'une définition de la justice non pas dans ses présupposés normatifs 'rawlsiens' mais plutôt dans l'expérience d'injustice des populations opprimées. En ce sens, comme le souligne d'ailleurs Pourtois, elle nous semble aller au-delà de la simple représentation politique des particularités sous-jacentes aux postulats émis par Taylor notamment, puisqu'elle «[...] viserait à transformer les conditions sociales qui génèrent cette forme d'injustice qu'est la mésestime sociale [...]» (Pourtois, 2002 : 291).

¹² Selon Talmadge Wright (1992) ce terme est chargé idéologiquement. Il sert à désigner les populations du '*skid row*' qu'ont distingué des 'vrais' pauvres, ceux qui méritent les largesses de l'État. Selon l'auteur, ces fausses dichotomies servent à dissimuler les enjeux de pouvoir qui sous-tendent les principes de propriété.

Ainsi, le concept de souffrance sociale, de nous affirmer Renault, traverse l'expérience d'injustice des personnes exclues et en cela, ce concept revêt une dimension universelle qui n'est pas incompatible avec l'universalité d'une définition de la justice sociale. C'est à partir de cet argument négatif, soit l'expérience de l'injustice, que Renault préconise une réponse visant à faire de la souffrance sociale, non pas une conception qui relève de la 'vie bonne' à la Rawls, mais bel et bien une problématique de la justice. Surgit ici le lien entre le 'juste' et le 'bien'.

En effet, pour Renault, qui reconnaît que l'absence de souffrance soit une condition de la 'vie bonne' mais pas nécessairement de la 'vie juste', suggère du même souffle que les souffrances doivent néanmoins s'inscrire dans une réflexion sur la sollicitude. Celles-ci s'écartent des principes d'une justice libérale à la Rawls dans la mesure où ces souffrances sont souvent liées, comme le démontre Honneth, à l'insatisfaction de l'intégrité physique et affective, plutôt que de résulter du 'libre usage de ma liberté' ou des 'aléas de mon parcours personnel'. Ainsi, la souffrance, comme 'affecte exprimé par un autrui vulnérable et singulier', serait l'objet de la sollicitude alors que la souffrance sociale aurait, quant à elle, du mal à obtenir le droit de citer dans la sphère publique :

«[...] la souffrance comme objet de la sollicitude est la souffrance comme souffrance morale, et le type de normativité qui lui est relatif diffère de celui qui est relatif à la souffrance sociale. Pour justifier l'intégration de la souffrance sociale dans une définition de la justice sociale, il nous faut donc considérer à nouveaux frais ces deux objections qui portent sur la relativité de la souffrance et sur la distinction du juste et du bien.» (Renault, 2004 : 356).

Remarquons que Renault remet en cause le fait que la souffrance soit un phénomène purement individuel surtout à la lumière de la souffrance sociale inscrite dans des contextes sociaux marqués par une redistribution inégale des biens, sans compter une déqualification de certains modes de vie. Du reste, la souffrance sociale –celle qui est liée au travail déqualifié, aux sans-emploi, à la désocialisation etc.- est particulièrement utile à notre propos, puisqu'elle permettrait d'articuler un modèle critique qui en reflète les causes structurelles, et ce, surtout au moment où l'enjeu de l'itinérance se présente, selon certains, comme l'une des manifestations contemporaines de la question sociale et urbaine:

«[...] la spécificité des luttes des «sans» [...] tient [...] au fait que les inégalités dont ils pâtissent, pour des raisons structurelles, ne parviennent pas à accéder au statut d'objet d'une lutte sociale, de sorte que rien ne semble pouvoir forcer l'espace public politique à les prendre en considération.» (Renault, 2004 : 361).

Il est d'autant plus essentiel de trouver des mécanismes permettant d'exprimer publiquement des souffrances sociales souvent invisibles, que les espaces sociaux (espace publics urbains, institutions etc.) réduisent certains à des formes de socialisation largement dévalorisées (Roy, 2008; Renault, 2004), quand ils ne sont pas tout simplement chassés du domaine public. Faut-il alors se surprendre que chez certains groupes de jeunes en l'occurrence, se développent des systèmes de socialisation par la marge capables de fournir des espaces intermédiaires de reconnaissance par les pairs (Parazelli, 2004) ?

Ce genre de phénomène est illustré dans un texte sur un groupe de squatters punks en France. En effet, Renault et Zeneidi-Henry (2008) se penchent sur la composante revendicative des

pratiques sociales et culturelles de ce groupe comme tactiques de résistance face au déni de reconnaissance. Ces pratiques seraient destinées à lutter contre le mépris social, selon les auteurs. Bien plus qu'une simple inversion du stigmat, ces pratiques visent à le rendre «insupportable à ceux qui l'imposent [...] C'est bien la lutte de reconnaissance qui se développe ainsi dans l'interaction.» (Renault et Zeneidi-Henry, 2008 : 196). Il s'agit en quelque sorte d'une stratégie politique qui dépasse largement le cadre plus traditionnel de l'action collective ou de l'espace délibératif pour se situer au cœur de l'interaction sociale quotidienne, et ce, en réfutant radicalement les modes normatifs de présentation de soi. Plus encore, cette mise en scène de soi (épingles à nourrices, vêtements déchirés), ayant pour corollaire le jeune chômeur qui inspire du mépris, dénonce également l'inégalité sociale reproduite par les structures hégémoniques marquées par la domination et les rapports d'exploitation. Rejetant toute étiquette institutionnelle telle que 'SDF' ou 'sans-logis', ces squatteurs revendiquent une reconnaissance sur la base d'une identité auto attribuée :

«Qualifiés de jeunes en errance par les services sociaux qui ont une lecture négatives en termes de handicap de leur mobilité, les occupants du wagon valorisent leurs déplacements qui sont compris par leurs pairs comme une capacité à l'autonomie [...] La certitude de posséder des compétences utiles et précieuses participe de la valorisation de soi.» (Renault, et Zeneidi-Henry, 2008 : 199).

C'est cette même conviction qui sous tend les logiques de squat de plusieurs personnes sans adresse, et qui permet d'échapper momentanément à l'isotropie de l'espace social et des violences qui le traversent. Du reste, comme nous l'affirmons en introduction, l'espace public est le canevas contre lequel s'articule la confrontation entre les composantes normatives de l'interaction sociale et les pratiques interactionnelles qui s'en écartent. En ce sens, l'espace est

«[...] manifestement l'une de ces conditions matérielles dont il faut tenir compte si l'on veut conserver aux théories de la reconnaissance leur pouvoir heuristique.» (Op.Cit: 200).

Pour autant, l'on ne peut sous estimer la violence symbolique inhérente à l'exclusion sociale, à ce que Renault qualifie de 'franchissement des frontières de la cité', qui se manifeste, entre autres, par le profilage social des personnes marginalisées par les forces de l'ordre. Loin de favoriser l'insertion dans des réseaux sociaux plus larges et diversifiés, cette violence peut engendrer, chez ceux et celles qui en sont la cible, un rejet systématique de l'ordre social et/ou un retranchement dans des territoires que l'on s'approprie comme seuls espaces de reconnaissance. Dans le cas des interactions sociales entre personnes en situation de rue, entre ces personnes et le passant ou avec les institutions, force est de constater, que ces réseaux de socialités, souvent marqués par la rupture, l'absence de soutien et la désapprobation, peut mener à une sorte d'adaptation aliénante à une situation de souffrance, laquelle provoque une spirale d'auto exclusion, ou ce que Bellot (2001) qualifie d'enfermement, dans la mesure où les portes de sortie de la rue semblent de plus en plus improbables. Par conséquent, l'auto-exclusion, qui s'inscrit dans l'idée du *choix* d'être itinérant, est invoqué par certains pour justifier des mesures discriminatoires à l'endroit des personnes sans abris qui n'ont qu'à assumer leur choix.

2.3- Entre reconnaissance et redistribution : une fausse dichotomie

Si nous insistons sur le débat qui oppose les tenants de la théorie de la reconnaissance à ceux qui prônent la redistribution des ressources, c'est parce que l'itinérance nous semble conjuguer des formes d'injustices qui renvoient autant à des enjeux de distribution des biens par le biais, entre autres, de l'absence de domiciliation, que d'enjeux inscrits dans le déni de reconnaissance. En effet, ceux qui réduisent l'itinérance à de mauvais comportements et à un *choix* de vie, en plus d'occulter les besoins criants de logements abordables et salubres comme l'une des sources de l'itinérance, renforcent, à toute fin pratique, cette identité délinquante associée aux sans abris. En cela, en provoquant ce qui est perçu comme une surexposition des signes de détresse dans l'espace public, l'accès inégalitaire à une ressource primordiale comme l'habitat, mène inéluctablement à l'articulation des luttes pour le droit de citer dans l'espace public avec celles qui touchent l'accès au logement.

Aussi, cet engouement à l'égard des luttes pour la reconnaissance, intimement lié, selon certains, aux politiques identitaires, influence certaines pratiques. En l'occurrence celles qui s'inscrivent dans les mouvances 'psychologisantes' du Théâtre d'intervention centrées sur le travail sur soi au détriment d'une réflexion critique sur les conditions sociales inégales au sein desquelles se déploient l'intersubjectivité (Neelands, 2007).

Dans les sections précédentes, nous avons situé les sources philosophiques du concept de reconnaissance. Il nous apparaît opportun ici de camper le concept de redistribution afin de

saisir les objections respectives de chacun dans ce débat. Ce concept est le produit de la pensée libérale. Les théories de justice distributive, dont les figures de proue sont Dworkin et Rawls, visent à concilier libertés individuelles et égalitarisme propre à la sociale démocratie. En rupture avec les préceptes de l'individualisme libéral, la thèse hégélienne sur la reconnaissance, quant à elle, accorde la primauté aux relations sociales plutôt qu'à l'individu d'une part, et à l'intersubjectivité plutôt qu'à la subjectivité d'autre part (Fraser, 2003).

De plus, Honneth (2007) identifie lui-même certaines dérives idéologiques qui se manifestent par une sorte d'instrumentalisation de la reconnaissance. En effet, en se contentant simplement d'inclure certains groupes au sein des structures dominantes, l'on ne fait que réifier ces structures, réduisant la théorie de la reconnaissance à ses déclinaisons purement identitaires. C'est ce qui faisait déclarer à Althusser il y a plus de trente ans que les pratiques de reconnaissance publique se présentent ni plus ni moins comme instruments idéologiques, et ce, en transformant les individus en 'sujets' conformes «to the established system of behavioral expectations.» (Althusser, 2001, *In* Honneth, 2007 : 324). Aussi, pour dépasser ses dimensions symboliques, l'expression de la reconnaissance doit être accompagnée par des actions politiques appuyant ainsi les promesses qui découlent des discours, car, faute de transformations institutionnelles et sociopolitiques, l'acte de reconnaissance est incomplet. Autrement dit, «Something in the physical world –be it modes of conduct or institutional circumstances- must change if the addressee or addressees are to be convinced that they have been recognized in a new manner.» (Honneth, 2007 : 345). Ces dérives idéologiques sont décriées par les interlocuteurs théoriques de Honneth.

En effet, pour les détracteurs de la théorie de la reconnaissance les revendications liées à la reconnaissance de la différence seraient une sorte de ‘fausse conscience’ puisqu’elles mineraient celles qui concernent la quête de justice sociale. Pour eux, les différences entre groupes, loin d’être attribuables aux spécificités intrinsèques respectives, seraient plutôt le fruit de politiques économiques injustes lesquelles engendrent des construits sociaux identitaires asymétriques. En plus d’essentialiser l’identité, l’emphase devrait être l’abolition de ces ‘fausses différences’ et non leur réification. Pour d’autres, il s’agit d’une position qui sombre dans un fonctionnalisme ‘durkheimien’. À ce propos, Fabian, qui déplore l’emphase normative de Honneth, déclare :

«[...] this comes too close to a Durkheimian moralization of social theory, the functionalist elegance of which is regarded by many anthropologists too high a price to pay for the losses it entails on the side of cultural and historical differences and specificity. [...] their overwhelming concern with ethics, rights and laws may once again endanger the unfinished epistemological project of critical anthropology. «Substantive» ethics, poursuit-il plus loin, if it is not to become the worst kind of ethnocentric righteousness in the guise of supposedly universal principals, needs to be grounded in knowledge of the ways of life that often are other than those shared by the inventors of ethical systems.» (Fabian, 2001 : 173-174).

Un parallèle s’établit entre cette dimension identitaire et les revendications basées sur une théorie de la reconnaissance. En effet, selon la prémisse de cette théorie politique, le déni de reconnaissance de groupes dévalués par la culture dominante, engendre une distorsion collective et individuelle de l’identité groupale intériorisée par ses membres. Ce faisant, le redressement d’un tel déni passe par la contestation de la culture dominante d’une part, et par

une refonte de l'identité du groupe subordonné par les membres de ce groupe d'autre part. C'est ce passage de l'image opprimante intériorisée à une image émancipatrice fondée sur les forces collectives du groupe qui rapproche ce modèle identitaire des modèles théâtraux thérapeutiques de Boal avec son *Rainbow of Desire*¹³ dans le Théâtre de l'opprimé. Cela dit, il semble que l'apport psychologique et thérapeutique de politiques identitaires aurait influencé la pratique de Boal depuis les années 1980. En effet, ce dernier est profondément convaincu que le redressement de cette distorsion identitaire qui marque le déni de reconnaissance prime sur les mécanismes de redistribution. Selon Neelands cependant, malgré la sagacité sur les effets psychologiques découlant du déni de reconnaissance amenée par ce modèle identitaire, «the psychological approach to identity and misrecognition displaces the challenge to the social injustices and economic inequalities that are integral to misrecognition, so that misrecognition becomes a free-standing cultural harm uncoupled from the social-structural underpinnings of misrecognition.» (Neelands, 2007: 311). Au final, comme l'affirment Britzman et al. «...identities suggest more about social effects of political production than they do about essential selves.» (Britzman et al., 1993: 199, *In* Gallagher et Rivière, 2007:324).

Pour leur part, les tenants de la théorie de la reconnaissance évoquent le nivellement des différences qui marque le soit disant égalitarisme économique. Pour eux, le paradigme réducteur de la distribution équitable des biens se présente comme un modèle matérialiste dépassé, en ce sens qu'il n'arrive pas à s'attaquer à l'expérience subjective d'injustice des personnes et groupes minorisés, marginalisés et/ou exclus. En somme, pour les théoriciens

¹³ Cette technique vise à imaginer et à théâtraliser d'autres conceptions du groupe opprimé que celles qui traversent la culture hégémonique.

libéraux, la reconnaissance comporte une dérive communautarienne inhérente, alors que pour les théoriciens néo-hégéliens comme Taylor et Honneth, la théorie distributive pêche par ses logiques individualistes et consuméristes.

Ajoutons que ce débat interpelle également les penseurs issus de la tradition marxiste et post-structuraliste. Les premiers jugent que le paradigme distributif dans la philosophie libérale, qui passe sous silence les relations de productions propres aux systèmes d'exploitation et de domination, sous estime le poids de l'injustice engendrée par le capitalisme. Les post-structuralistes, quant à eux, estiment que la reconnaissance, trop axée selon eux sur la subjectivité, implique des présupposés qui empêchent une critique plus radicale (Fraser, 2003).

Nous exposons d'abord ici la pensée de Fraser dont l'analyse politique est axée sur le concept de *parité participative*. Pour elle, beaucoup plus qu'une question d'équité représentative numérique, la parité participative implique la notion de 'pair' (*peer*). En effet, cette notion évoque «[...] being on a *par* with others, of standing on equal footing. [...] the moral requirement is that members of society be ensured the *possibility* of parity.» (Fraser, 2003 : 101).

Fraser conçoit donc le déni de reconnaissance non pas comme étant un frein à l'auto-réalisation mais plutôt comme un déni de justice puisqu'il pose un obstacle considérable en terme de parité participative comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent. Ce

faisant, les groupes qui en sont la cible, affublés d'un statut de subordonnés, n'ont pas l'opportunité de contribuer, sur un pied d'égalité, aux constructions culturelles reproduisant leur statut. Autrement dit, son modèle de reconnaissance basé sur l'asymétrie des statuts (*Status model of recognition*) pose ainsi le déni de reconnaissance comme étant inscrit dans des relations institutionnelles de subordination et non pas comme étant une question liée à l'intégrité psychique des individus qui subissent ce déni. Par exemple, pour Fraser les pratiques de profilage social sollicitées par les policiers à l'égard de certains groupes (les personnes de couleur, les Punks, les personnes itinérantes etc.), traduisent des interactions sanctionnées par des modèles culturels institués. En effet, ces modèles construisent des catégories normatives d'acteurs sociaux d'un côté, et des catégories déficientes ou inférieures d'acteurs sociaux de l'autre. Elle prône donc une désinstitutionalisation de ces modèles qui briment la parité participative, remplacée par des modèles culturels qui la favorisent. En outre, la proposition de Fraser ne renvoie pas aux conceptions de réalisation de soi ou du 'bien', mais fait appel à des postulats de justice à même d'être épousés par des citoyens dont les conceptions du 'bien' divergent. En situant le déni de reconnaissance dans une problématique de subordination de statuts, sa proposition a le mérite d'inscrire l'injure propre au déni de reconnaissance au cœur de l'interaction sociale évitant ainsi de la 'psychologiser'.

Une nuance s'impose ici : Fraser reconnaît d'emblée, à l'instar de Taylor et de Honneth, les répercussions éthiques et psychologiques provoquées par le déni de reconnaissance. Cependant, le tort engendré par un tel déni ne dépend pas forcément des affectes

psychologiques causés. En décuplant la dimension normative des luttes pour la reconnaissance de ses affectes psychologiques, Fraser entend renforcer le poids normatif de ces luttes.

Qui plus est, son modèle, qui pose, rappelons-le, le déni de reconnaissance comme une violation de la justice et non comme un outrage à l'intégrité psychique des personnes, facilite la conciliation entre les luttes pour la reconnaissance et celles qui concernent la redistribution des ressources. En effet,

«[...] recognition is assigned to the universally binding domain of deontological morality, as is distributive justice. Treating both redistribution and recognition as matters of justice, it makes it possible to position both terms within a single normative framework. As a result, it holds out the prospect of accommodating claims of both types without succumbing to philosophical schizophrenia.» (Fraser, 2003 : 33).

Ainsi, son '*status model*' place la parité participative au cœur même d'un idiome sur la raison publique. En ce sens, elle constitue une sorte de grammaire morale guidant l'argumentation politique autour des enjeux de redistribution et/ou de reconnaissance, et ce, dans un contexte démocratique. Devant le biais conservateur de plusieurs discours sur la justice, centrés bien souvent sur l'accès aux biens, ce concept réflexif de parité implique, entre autres, une sorte de débat sur le débat, indispensable au développement d'une pensée critique. C'est en incitant chaque interlocuteur à réfléchir notamment sur les biais de pratiques sociales inscrites dans le *statu quo*, par exemple en questionnant ce qui constitue les 'biens', que cette parité participative réflexive prend tout son sens.

Fraser soulève donc la question suivante : la justice requiert-elle la reconnaissance des spécificités individuelles ou groupales au détriment d'une reconnaissance de l'humanité commune que partagent les êtres humains ? En rupture avec Honneth, Fraser affirme que cette question ne peut être résolue par l'apriori universel propre aux besoins humains défendu par ce dernier. D'autant plus que dans certains cas, en l'occurrence celui des personnes sans adresse, les demandes de justice exigent que la déconstruction de traits distinctifs attribués¹⁴, que la reconnaissance des spécificités¹⁵, que la mise en exergue des spécificités du groupe dominant (les domiciliés) se représentant comme incarnant la norme, ou encore un combiné de plusieurs de ces stratégies de luttes. En somme, bien que certaines formes d'injustices exigent un redressement passant par la reconnaissance des spécificités, c'est la parité participative qui est le baromètre pragmatique déterminant et non l'intégrité psychique des personnes, de nous affirmer Fraser.

Soulignons que Fraser rejoint Honneth sur l'impératif de la reconnaissance comme facteur permettant de situer la critique par rapport aux luttes sociales contemporaines ; de problématiser le rôle de la culture dans un contexte de capitalisme triomphant ; et de fournir le cadre normatif de justice capable de juger des revendications de reconnaissance légitimes. Bref, pour les deux penseurs, la reconnaissance serait centrale à la reconstruction d'une théorie critique adaptée aux conditions sociales contemporaines où, entre autres, le sans abri incarne désormais l'image du grand exclu.

¹⁴ Des traits souvent associées à la criminalité, à des pathologies (toxicomanie, santé mentale etc.).

¹⁵ Acquisition de compétences issues de la rue par exemple.

Ce qu'elle reproche à Honneth cependant, c'est son monisme. En effet, contrairement à Honneth, Fraser estime que la reconnaissance à elle seule ne suffit pas à l'élaboration d'une Théorie critique. Elle doit s'accompagner de considérations reliées aux injustices distributives ainsi qu'aux logiques économiques propres à l'économie de marché globalisée : «And far from single-handedly orchestrating all social subordination, the «recognition-order» of capitalist society is but one aspect of a larger complex that also includes market mechanism.» (Fraser, 2003 : 199). Dans une conjoncture marquée par de nombreuses revendications identitaires dont le bien-fondé normatif s'avère souvent ambigu, et devant l'absence de repères paradigmatiques sûrs qui caractérise la post-modernité avec l'échec du marxisme, les défis pour une Théorie critique sont considérables, c'est le moins que l'on puisse dire :

«Critical Theory cannot rely on any single, determinate set of ethical ideals. But neither can it embrace the cheerful anti-normativism [...] recently fashionable in poststructuralist circles. Under these conditions, what sort of normative standards can Critical Theory lay claim to, and on the basis of what sort of justification?» (Fraser, 2003 : 201).

Selon Fraser, le fait de sous estimer le poids des grammaires morales socialement et historiquement construites, posant ainsi la reconnaissance comme catégorie totalisante capable de redresser les injustices tous azimut, comme le voudrait Honneth, en réduit la portée critique. En effet, bien qu'Honneth reconnaisse pourtant le fait que l'expérience morale des individus soit forgée par ces facteurs socio-historiques, il transforme la reconnaissance – instrument précis mais limité de critique sociale- en catégorie fourre-tout incapable de trancher parmi les demandes de reconnaissance identitaire qui se multiplient notamment, et par

extension, incapable de rencontrer les défis de notre époque. Autrement dit, «[...] he fails to allow for the historical elaboration and institutionalization of moral vocabularies that are not centered on recognition.» (Fraser, 2003 : 234).

Par contre, les deux auteurs s'entendent sur la nécessité d'articuler une Théorie critique qui transcende les contextes sociaux reproduisant les injustices tout en étant bien ancrée dans le monde vécu. Selon Fraser, Honneth fonde sa Théorie critique dans une psychologie morale et une souffrance des sujets qui n'a pas encore été politisée (Pré politique), à partir de laquelle il construit un cadre normatif rendant compte des attentes morales inhérentes à tout mécontentement social. Suivant ce propos, et comme nous l'avons mentionné plus haut, la lutte pour la reconnaissance identitaire serait au cœur de toute expérience morale, et, par extension, en constituerait la grammaire normative.

Premièrement, pour Fraser, il est invraisemblable que la lutte pour la reconnaissance soit la seule motivation sous tendant le mécontentement social dans son ensemble. Elle suggère plutôt que des facteurs comme le ressentiment devant des privilèges non mérités, l'aversion face au pouvoir arbitraire, l'indignation devant les disparités salariales grossières ou le fait d'être exclu ou marginalisé etc., revêtent une importance tout aussi capitale pour expliquer ce mécontentement. En outre, ce qu'elle interprète comme étant une surenchère identitaire chez Honneth, mènerait à un glissement qui occulte les déterminants sociaux pour placer l'emphasis sur l'individu et son sentiment d'injure personnel. Ensuite, elle remet en cause le fait que les souffrances identifiées par Honneth soient bel et bien pré-politiques, les concevant plutôt

comme étant colorées par les vocabulaires publiquement ambiants marqués par le jugement normatif : «As a result, the quotidian experiences of injustice that Honneth casts as politically innocent are in fact mediated by idioms of public claims-making.» (Fraser, 2003 : 204).

Ce qu'elle propose ? Une conception bidimensionnelle de la justice conjuguant la distribution et la reconnaissance comme des perspectives distinctes mais inter-reliées et incluses dans un cadre plus large fondé sur la notion de parité participative. Cette approche permettrait, selon elle, de rendre compte autant des déterminants objectifs bien réels, que des facteurs intersubjectifs qui alimentent et reproduisent les injustices. Pour ce faire, deux conditions doivent être remplies : l'une renvoie à une distribution équitable des ressources afin d'assurer l'indépendance indispensable à la prise de parole de chacun, ce que l'auteure nomme 'les conditions objectives' de la parité participative. L'autre en appelle à une transformation des valeurs culturelles sous jacentes aux configurations institutionnelles, ou ce qu'elle qualifie de 'conditions intersubjectives' de la parité participative. Elle déclare :

«Thus, a two-dimensional conception of justice oriented to the norm of participatory parity encompasses both redistribution and recognition, without reducing either one to the other [...] By submitting both dimensions to the overarching norm of participatory parity, moreover, it brings both within the purview of a single integrated normative framework.» (Fraser, 2003 : 36-37).

Elle propose également de s'intéresser à ce qu'elle qualifie de *folk paradigms of social justice* qui composent les grammaires de contestations et de délibérations hégémoniques d'une société donnée. Dans la mesure où ces paradigmes se présentent comme des formations

discursives ‘transpersonnelles’ qui se posent en filigrane dans les conflits moraux et les protestations sociales, elles sont à mêmes de fournir un ancrage objectif pour l’élaboration d’une Théorie critique :

«Folk paradigms of justice do not express the perspective of any determinate set of social subjects. [...] they are transpersonal normative discourses that are widely diffused throughout democratic societies, permeating not only political public spheres, but also workplaces, households, and civil-society associations. Thus, they constitute a moral grammar that social actors can (and do) draw on in any sphere to evaluate social arrangements.» (Fraser, 2003 : 207-208).

Cette notion de *folk paradigms* nous semble se rapprocher de celle d’habitus de Bourdieu. En effet, «L’*habitus* conceptualisé par Bourdieu permet de concevoir la production sociale de l’individualité en regard de structures sociales [...] L’*habitus* tend à pérenniser la position objectivée de l’agent dans l’espace social.» (Couturier, 2002). L’habitus est le produit de perceptions collectives intégrées et reproduites via la famille, l’école, les médias etc. Il vient en quelque sorte baliser les possibles dans un champ social donné. Par exemple, les relations de couple dans la sphère familiale sont largement définies en fonction de rapports de pouvoir sous-jacents à une idéologie, comme système de valeur culturellement déterminé. Ces rapports assignent des rôles sociaux sexués, reproduits quotidiennement par les deux sexes. Comme le souligne Rössler, «[...] gender relations cannot be simply rewritten as social recognition relations without analyzing them as nearly naturalized structures.» (Rössler, 2007 : 146).

Du reste, le monisme de Honneth, ne rend pas compte, selon Fraser, du lien dialectique entre cet ordre de reconnaissance et d’autres facteurs propres à l’ordre social qui provoquent des

relations de subordination. Pourtant, cette dialectique entre économie de marché et culture donne souvent lieu à une instrumentalisation des distinctions de statuts préexistantes. Ce faisant, ces mécanismes de l'économie de marché engendrent des relations de classes qui sont loin d'être le simple reflet de la hiérarchisation des statuts en termes de reconnaissance.

En réponse à Fraser, Honneth (2003) reconnaît, au même titre qu'elle via son emphase sur les *Folks paradigms of justice*, l'impact des grammaires morales d'une société donnée, sur les sentiments d'injustices éprouvés par les acteurs sociaux. Honneth postule, contrairement à Fraser, que ces grammaires n'émergent pas de manière arbitraire mais sont liées à un répertoire normatif plus profond qui renvoie à 'l'ordre de reconnaissance'. À partir du concept d'intersubjectivité de Hegel, Honneth vise à illustrer les contraintes morales qui structurent la communication au sein du capitalisme moderne. Son projet ne comporte donc pas de visées explicatives comme le suggère Fraser.

À l'instar de Benhabib (1992), McCarthy (1991) et Cooke (2000), Honneth vise à remettre le concept 'd'agir communicationnel' de Habermas sur ses pieds. En ce sens, «Habermas's theory concerns the question of how a specific privileged instance can have normative force: the moral potential of communication is the engine of social progress [...] by determining more concretely the normative content of social interaction [...].» (*In Honneth, 2003 : 242*). C'est en se tablant sur une analyse morale et psychologique (*Moral-psychology*) plutôt que sur les *folks paradigms* qu'il cherche une justification transcendante à une critique touchant la structure de la réalité sociale.

Suivant Lockwood (1964, *In* Honneth, 2003)), Honneth établit une distinction entre 'intégration systémique' et 'intégration sociale'. La deuxième serait le fruit de relations de reconnaissance médiatisées par le langage, les gestuelles, les médias, mécanismes par lesquels les individus acquièrent de la visibilité. Or, l'intégration sociale serait balisée par des contraintes normatives qui trouvent écho dans 'l'ordre de reconnaissance' d'une société donnée. Honneth évoque le système légal comme dispositif moral garant de la reconnaissance sociale de la dignité et du statut des personnes. En ce sens, comme système à même d'assurer les droits subjectifs des individus, il se présenterait alors comme garant d'une intégration sociale plutôt que d'une intégration systémique. À partir du moment où l'on accepte que les droits subjectifs sont le reflet des manières de percevoir ses concitoyens comme membres autonomes d'une communauté légale démocratique, l'on doit admettre que le déni de ces droits subjectifs se répercute, pour ceux et celles qui en sont la cible, sur le sentiment subjectif de son propre statut dans l'échiquier social. Suivant ce raisonnement, Honneth insiste sur le lien entre droits égaux et reconnaissance sociale comme fondement normatif des sociétés modernes.

Ainsi, le dualisme de Fraser (reconnaissance et distribution) occulterait, selon Honneth, les tensions entre les principes d'égalité de droit et les iniquités vérifiables empiriquement comme source de conflits sociaux propres au caractère indépendant de la lutte pour la reconnaissance légale. Il ne faut donc pas sous estimer le poids des contraintes normatives issues des acquis sous tendant les garanties légales. D'autant plus que «the expectation individuals can

articulate are continually undermined by supposedly anonymous, norm-free market processes because their claims to social recognition are already somehow institutionalized in legal regulation or payment schemes.» (Honneth, 2003 : 252-253). Ce faisant, une analyse qui écarte ces considérations légales serait tributaire des fictions économes d'*homo oeconomicus*.

De plus, l'importance accordée par Fraser à la parité participative s'inscrit dans des conceptions procédurales puisqu'elle passe forcément par la délibération. Toutefois, en explicitant le contenu de la justice sociale (approche substantive), le modèle de Fraser s'avère, selon Honneth, incompatible avec le procéduralisme puisqu'il anticipe les résultats de la procédure délibérative.

Nonobstant ce qui précède, l'insistance sur les dimensions identitaires dont Fraser taxe son interlocuteur nous paraît exagéré à la lumière notamment des réflexions de Honneth sur le domaine du travail comme nous l'avons souligné plus haut. À ce propos, dans un texte plus récent, Honneth (2007) réfute avec force le fait de comprendre les luttes pour la reconnaissance comme de simples appels pour des 'politique identitaires', comme le voudrait d'ailleurs Taylor. En plus de se fonder sur des conceptions juridiques trop étroites qui ont pour effet d'homogénéiser la diversité intragroupe, la schématisation historique de Taylor, réduisant les luttes identitaires à des exigences morales propres à la période contemporaine, pose problème selon Honneth. Cette périodisation erronée entraîne une fausse dichotomie entre une période marquée par la défense du droit et de l'intérêt et une période dont les

politiques renvoient à l'identité. Ainsi, la reconnaissance est réduite à ses seules dimensions culturelles, occultant du coup ses autres dimensions.

En définitive, Honneth conçoit les luttes pour la reconnaissance non pas comme une question limitée à l'identité ou encore à l'intégrité psychique des individus, mais comme enjeu de justice au même titre que Fraser, et ce, devant une analyse qui inclut le système légal comme dispositif d'intégration sociale. Cependant, nous jugeons utile la notion de parité participative de Fraser puisqu'elle renvoie à l'importance de tabler, par le biais d'espaces délibératifs, sur l'autorité épistémologique des sujets qui y participent, et vise à déconstruire les normes culturelles en vigueur. Cela étant, cette notion nous semble rejoindre les analyses de Bohman, explorées précédemment, sur l'impératif, pour des groupes déqualifiés comme par exemple les personnes sans adresse, d'initier elles-mêmes des espaces délibératifs.

Conclusion

L'idée force de la théorie de la reconnaissance repose sur l'importance de l'intersubjectivité comme fondement aux relations de reconnaissance. En effet, l'intersubjectivité est au cœur autant des relations de reconnaissance que de son contraire : le déni de reconnaissance. En effet, le déni de reconnaissance traduit une rupture des attentes normatives de l'interaction sociale. En ce sens, l'intersubjectivité sert de médiation entre le fait de reconnaître, soit la voie active de l'ordre de la reconnaissance, et le fait d'être-reconnu, c'est-à-dire la voie passive de la reconnaissance.

Toutefois, force est de reconnaître que l'intersubjectivité ne se développe pas dans un cocotier. Elle se construit et se négocie dans une panoplie de situations sociales traversées par des inégalités socio-économiques comme c'est le cas notamment des espaces délibératifs tels les forums de quartiers. Cette trame de fond, s'inscrivant dans une logique de distribution inéquitable des ressources, engendre l'émergence de normes sociales reflétant des critères définis par les groupes dominants. Cet état de fait, met rudement à l'épreuve les principes d'intersubjectivité qui fondent les relations de reconnaissance.

Ainsi, la justice sociale pour les groupes stigmatisés passe par une déconstruction des normes en vigueur. Pour ce faire, la souffrance sociale de ces groupes, dont le quotidien est marqué par le déni de reconnaissance, doit pouvoir être exprimé publiquement comme le suggère Renault.

Par contre, ces mêmes groupes ont du mal à s'affirmer dans les forums de quartier où se discutent souvent les modalités du vivre-ensemble comme nous l'avons démontré dans le chapitre précédent. C'est pourquoi nous avons exploré le Théâtre-forum comme outil méthodologique permettant de rendre compte des réalités subjectives des personnes sans adresse, par le biais du *storytelling*, réalités qui n'arrivent pas à se faire entendre dans le cadre de ces forums puisqu'elles sont jugées trop particulières pour être incluses dans la notion d'intérêt commun.

Nous avons vu cependant que certaines approches théâtrales depuis les années '80 se sont de plus en plus intéressées au paradigme de la reconnaissance parfois même au mépris d'une approche plus critique visant justement à théâtraliser l'injustice inhérente à certaines normes en vigueur. En décuplant ainsi les luttes pour la reconnaissance des celles qui touchent la redistribution des ressources, les praticiens de ce genre de théâtre, pourtant politique à son origine comme nous le verrons dans le chapitre méthodologique, s'inscrivent progressivement dans les postures ambivalentes du *identity politics* et du communautarisme philosophique, ou pire, dans des postures 'psychologisantes' à tendance individualistes qui s'éloignent de toute possibilité de parité participative pour les groupes marginalisés (Kershaw, 1999, *In* Neelands, 2007). Pourtant, comme le souligne Neelands : «...the idea of the ensemble, rather than the individual, as the irreducible unit of human agency in theatre making corresponds to the idea of social, dialogical and equal engagement in a processual public sphere.» (315)

Chapitre 3

Le Théâtre-forum comme outil méthodologique : pour une théâtralisation des injustices et... des possibles

Par le Théâtre-forum, nous visions à créer un espace délibératif dont la dramaturgie serait, d'entrée de jeu, établie par un groupe de personnes sans adresse. Notre méthodologie visait donc à bouleverser l'ordre habituel des choses dans ces espaces en favorisant une relation entre les interlocuteurs en présence fondée sur ce droit à la légitimité politique pour des groupes qui ont du mal à s'y faire entendre. Pour ce faire, inspirée par cette 'parité participative' de Fraser qui dépend d'un accès à la parole et à la reconnaissance, nous avons sollicité l'outil Théâtre-forum.

Dans ce chapitre nous situons d'abord cette pratique théâtrale dans le contexte qui l'a vu naître en faisant ressortir sa dimension politique ; ensuite, nous exposons quelques paramètres incontournables qui définissent cette pratique ; et finalement, nous décrivons les étapes de notre démarche, en terminant par une mise en lumière de ses limites.

3.1- Le Théâtre-forum

Les origines du Théâtre-forum remontent au Théâtre de l'opprimé de Boal au Brésil et à la Pédagogie de l'opprimé de Paulo Freire. La prémisse de Freire (1972) se résume ainsi: le changement culturel passe par l'action ancrée dans l'expérience *in situ*, le dialogue et l'implication des collectivités. Freire préconise un processus qui vise à élever les consciences de sorte que l'apprenant s'approprie le savoir lié à son expérience. Il s'agit, somme toute, d'une

approche dont les assises reposent sur un processus et non sur des résultats quantifiables. Son modèle engage enseignant et élève dans un dialogue permettant non pas forcément de résoudre des problèmes mais de les concevoir différemment. Freire en appelle donc à un processus centré au premier chef sur une problématisation des enjeux qui passe par un travail de décodage, plutôt qu'à un processus de résolution de problèmes (Dwyer, 2004, Filewood, 1987): «Learning takes place through dialog rather than through what Freire calls the "banking method of education" whereby mindless students are filled with information from "experts".» (Cohen-Cruz, 1994: 112-113). D'ailleurs, la technique du Théâtre-forum est de plus en plus sollicitée dans le domaine de l'éducation¹⁶.

Augusto Boal, inspiré par Freire avec qui il collabore dans le cadre des fameux Centres Culturels Populaires au Brésil dans les années 1960, s'inscrit en critique face aux traditions théâtrales européennes qu'il juge trop axées sur la 'performance'; il crée, en hommage à Freire, le Théâtre de l'opprimé (1978) conçu comme un théâtre politique issu des communautés locales. (Dundjerovic et Bateman, 2006). S'appuyant sur la praxis marxienne:

«The Theatre of the Oppressed (TO) proposes to analyze relationships of power between oppressed and oppressors in order to fight oppression. Furthermore, the TO states it will not be content with being confined to a mere stage. It wants to inscribe its reflections in reality, its goals being to bring forth the possibility of emancipation through genuine struggle and fights. For this reason it presents itself as a "repetition" of change.» (Bensalah, 2006).

¹⁶ La Revue *Research in Drama Education* en fait foi.

Le TO apparaît à l'époque de la dictature au Brésil. Il se présente donc comme un vecteur de résistance dans un climat social marqué par la violence, la répression et l'injustice, climat devant lequel les Brésiliens des classes pauvres se sentent impuissants. En outre, le but du TO est d'humaniser, par une forme '*d'empowerment*' les masses dépossédées du Brésil.

Boal constate par ailleurs que le théâtre-forum est un véhicule réflexif à travers lequel les populations opprimées sont à même de nommer et de décoder, par la théâtralisation, les formes de leur oppression afin de les vaincre. La projection par le jeu des remplacements de personnages permet une distanciation favorisant la prise en compte de sa propre réalité: «Bringing to life the personal in the political enhances the possibility that sides will understand each other sufficiently to create enough trust to spawn an agreement that could be carried out.» (Reinelt et Hewitt, 2003 : 46). N'est-ce pas là, en principe, l'une des visées de la délibération?

En effet, l'espace délibératif implique un échange de points-de-vue souvent divergents, échange censé dépasser le simple marchandage d'intérêts particuliers en passant par un effort de compréhension des positions et arguments respectifs, et ce, afin d'éviter l'enfermement dans des logiques purement polémiques et polarisées, pour trouver des terrains d'ententes opératoires. En outre, l'espace délibératif vise, en principe, cette même réflexivité facilitée par le Théâtre-forum. C'est en fonction de ces dimensions dialogiques et subjectives, et de la force potentielle du témoignage (*Storytelling*) que s'articule le lien entre cette pratique théâtrale dite d'intervention et la théorie délibérative.

Au Québec comme en Europe cette pratique théâtrale a subi plusieurs mutations. Dans les années 1960 et 1970 il s'agit d'un théâtre dogmatique au service de partis politiques et de mouvements de gauche. Elle s'inscrivait donc dans une perspective d'éducation par le haut afin de renverser les pouvoirs économiques et politiques. Ensuite, nous assisterons à un essoufflement et un désenchantement devant la chose politique, et une sorte d'effritement idéologique qui mène vers la disparition de plusieurs troupes, et ce, à l'instar des coupures draconiennes du financement public durant les années 1980. Finalement, cette pratique se tourne vers les publics durant les années 1990, le faisant passer d'un «théâtre d'explication fait *pour* des publics [...] à un vrai théâtre d'intervention fait *avec* les publics. De l'enseignement politique, le théâtre passe à des démarches d'éducation populaire.» (Beauchamp, *In* Martineau et Lepage, 2006 : 2).

Au Québec comme ailleurs, le Théâtre-forum, qui fait partie de cette grande famille du théâtre d'intervention qu'on appelle désormais le Théâtre appliqué, se circonscrit autour de trois paramètres: complicité entre théâtre et enjeux sociaux en questionnant les 'structures et systèmes qui gouvernent nos vie'; démarche collective qui transgresse le clivage entre spectateur et acteur par le biais du *Spect-acteur*, entre autres; lieu alternatif de diffusion dans une perspective de démocratisation culturelle passant par un ciblage d'une population non rejointe (Martineau et Lepage, 2006 : 1).

Force est de reconnaître que cette approche théâtrale participative s'inscrit sans ambages dans un processus de dialogue et de rencontre orienté vers le changement. Pour finir, le principe d'intersubjectivité qui fonde la pensée hegelienne concernant la construction identitaire, rejoint «...the idea of 'ensemble' and the processes of 'characterisation', alterity and the social and artistic experimentation with 'identities' in the highly contextualised and processual forms of theatre making associated with AT¹⁷ practice.» (Neelands, 2007: 307)

3.2-Le *Spect-acteur*

Le Théâtre-forum est une pratique théâtrale rompant avec le modèle traditionnel marqué par la séparation entre acteur et spectateur. Son fondement et sa force reposent sur une approche dialogique entre acteur et spectateur, approche émancipatrice visant une prise de parole via la théâtralisation des témoignages ancrés dans les expériences vécues et souvent invisibles des groupes opprimés. Plus encore, le spectateur devient *Spect-acteur* en prenant part au jeu : il remplace un personnage dans le but de modifier le dénouement de la scène. Boal établit d'ailleurs un parallèle entre ce concept et une terminologie marxiste dans la mesure où celui-ci s'approprie les moyens de production théâtrale (Boal, 1979). Plus encore, par le lien dialogique théâtralisé, l'on vise à transformer le regard posé sur un interlocuteur souvent *objectifié* afin que celui-ci devienne *sujet* (Gallagher et Rivière, 2007). Ce faisant, l'acte théâtral vise des actions concrètes, et ce, en passant de la performance à un acte politique et d'éducation interactive selon laquelle une collectivité «[...] takes an active involvement in re-writing and re-ordering their social narrative.» (Dundjerovic et Bateman, 2006 : 461).

¹⁷ Applied theatre

Dans une entrevue avec Taussig et Schechner (1994) Boal établit l'étape initiale de sa technique de théâtre-forum. Il raconte qu'en 1973, lors d'un atelier d'écriture théâtrale simultanée basée sur les expériences vécues des personnes présentes, une femme suggère des pistes d'actions au protagoniste. Elle demeure toutefois insatisfaite, voire frustrée, devant les multiples tentatives des comédiens. Boal l'invite alors à jouer elle-même ce qu'elle conçoit intérieurement. Il constate alors l'abîme qui existe souvent entre l'interprétation des comédiens et ce que les acteurs sociaux traversent dans leurs actions quotidiennes (Taussig et Schechner, 1994). C'est ainsi qu'émerge la figure du *Spect-acteur* comme élément incontournable de cette pratique.

À l'origine, le Théâtre-forum tel que développé par Boal au Brésil durant la dictature, est centré sur le protagoniste. Dans ce contexte, l'idée force de cette approche est de créer des situations conflictuelles dans lesquelles le protagoniste se confronte à une série d'obstacles, symbolisés par le ou les antagonistes, qui l'empêchent d'arriver à ses fins. Cette structure dramatique est ponctuée par des points culminants de tensions non résolues porteurs de possibilités, -la fameuse 'crise chinoise' de Boal- pour laisser place aux interventions des membres de l'auditoire qui remplacent le protagoniste (Boal, 2002). Ce modèle semble, somme toute, adapté à un climat social marqué par des polarités tranchées entre l'opprimé et son corollaire le protagoniste, et l'opresseur incarné par l'antagoniste. Par contre, dans les pays de l'Ouest l'oppression revêt d'autres formes plus subtiles et diffuses.

En effet, Boal constate au fur et à mesure de ses expériences en Europe, aux USA et au Canada que les mécanismes d'oppression, plus diffus et moins directes, sont intériorisés par les acteurs sociaux, et ce, quelle que soit la couche sociale dont ils sont issus. C'est alors qu'il développe la technique du '*Cop-in-the-Head*' afin d'extérioriser et de rendre ces mécanismes visible: «The notion of oppression thus expanded to include societal values -moral dictates pronounced by parents, peers, teachers, politicians, media, etc.- that obstruct our wills and foster passivity.» (Schutzman et Cohen-Cruz, 1994 : 4). Ces mécanismes, comme autant de voix intérieures débilantes, se présentent alors comme les véritables antagonistes. Qui plus est, cette technique dévoile des enjeux de solitude, de vide et d'aliénation sociale, provoquant ainsi un glissement vers un Théâtre de l'opprimé dont la dimension psychologique prend de plus en plus d'ampleur.

3.3- Le Joker

L'implication active du *Spect-acteur* est facilitée par la fonction du *Joker* (Meneur de jeu). En ce sens, le *Joker* se présente comme l'intermédiaire entre les acteurs et les membres de l'auditoire. Pendant que les productions de bon nombre de compagnies théâtrales brésiliennes sont le reflet du Théâtre traditionnel européen durant les années 1950, Boal et ses collaborateurs, animés par un désir de fonder un théâtre illustrant les réalités locales, inventent le *Joker System*. Ce modèle, en rupture avec le réalisme brésilien de l'époque, est caractérisé par les éléments suivant: une confusion délibérée entre réalité et fiction; l'usage symbolique et ritualisé des masques incarnant les habitus sociaux; le transfert de rôles de sorte que tous les comédiens jouent tous les personnages; et l'introduction du *Joker* qui, plus tard, se

transformera en metteur en scène et directeur d'une des pratiques boaliennes les plus populaires, soit le Théâtre-forum (Schutzman et Cohen-Cruz, 1994).

En effet, le *Joker* rappelle vaguement le *Trickster* dans les cultures autochtones ou encore le fou du roi à qui il est permis de se moquer des dirigeants en abordant avec humour les malaises sociaux (Diamond, 1994; 2007). Il avait pour fonction, dans les premiers balbutiements du *Joker System*, de déstabiliser le spectateur en rompant avec le 'fini bourgeois' qui marque le théâtre traditionnel: «This "wild-card" figure shifted roles constantly, stepping in to play the "protagonic" (empathic) function of individual characters and then returning to his or her polyvalent function -what Boal calls the "dianoethic" function.» (Schutzman, 1994 : 147). En outre, comme le souligne Capra dans sa préface de l'ouvrage de Diamond: «The joker, fool or jester embodies creative power and was often pictured as a juggler, skillfully manipulating multiple elements.» (Capra, 2007: 17).

À l'instar de la théorie des systèmes, les systèmes vivants ne s'activent que s'ils sont confrontés à un déséquilibre. Ainsi, le *Joker* n'a pas pour fonction d'orienter un système vivant mais plutôt de le déstabiliser afin d'y activer ses mécanismes auto organisationnels: le *Joker* se présente alors, dans la conception boalienne, comme un 'difficultateur' au lieu d'un 'facilitateur' comme le voudrait les approches plus 'thérapisantes' (Diamond, 2007 : 172).

Linds (2006), qui articule trois perspectives théoriques pour appréhender le rôle du *Joker*, soit la biologie de la cognition, la Théorie des Systèmes et la phénoménologie de la perception, conçoit la fonction du *Joker* de la manière suivante :

The Joker in TO mediates between the worlds of performers and audience, the worlds of performance space and beyond it, and the workshop world and the external world. S/he is the wild card: sometimes director, sometimes referee, sometimes facilitator, sometimes leader. The Joker is not neutral, merely passing messages from one side to the other. The Joker enables metaxis to occur by constantly stretching the space to engage in a discourse of embodied critique and possibility.(Linds, 2006:122-123)

Cela dit, sa fonction ne se limite pas à celle d'un animateur de forum qui gère les tours de paroles, mais elle comprend l'activation des *Spect-acteurs*, ainsi que tout le travail d'exploration de personnages dans le cadre des ateliers, où le *Joker* incite chaque acteur à fouiller dans les tréfonds et complexités émotives et structurelles des rôles qu'il est amené à jouer en les articulant avec les structures sociales environnantes. C'est en problématisant les sentiments empathiques envers le protagoniste, que le *Joker* exerce une fonction de théoricien capable de proposer une vue d'ensemble qui conjugue, par l'intermédiaire d'une généralisation, les expériences singulières et multiples. Autrement dit, cette problématisation incite chaque participant à décoder le sens de son oppression. L'idée force est d'obscurcir les solutions trop faciles, de questionner ce qui passe pour vrai, de décourager une tendance d'héroïsme ayant pour effet de mythifier le réel, et, pour finir, de rendre la soumission insoutenable. La juxtaposition du singulier et du pluriel est la prémisse fondamentale du *Joker System* (Schutzman: 1994). Or, le *Joker System* passe par la conjugaison entre savoirs théoriques et savoirs pratiques.

Dans ses mutations au fil du temps, le *Joker* assume de plus en plus la fonction d'encadrement de la prise de parole. Alors que sa fonction consiste à assurer la théâtralisation des volontés des *Spect-acteurs*, chaque *Joker* impose inéluctablement des limites interprétatives aux membres de l'auditoire, et ce, par le biais de son statut social (race, classe, sexe etc.), de son style et de sa personnalité. Bref, comme l'affirme Linds (2006), au même titre que tous les acteurs sociaux, le *Joker* n'est pas un agent neutre loin s'en faut.

Dans la suite de ce chapitre, nous exposons notre démarche qui se divise en quatre étapes : la mobilisation des partenaires, les ateliers de création, l'événement de validation et le forum public.

3.4-description du terrain

Notre recherche s'inspirait largement de la recherche-action : «Il s'agit de recherches dans lesquelles il y a une action délibérée de transformation de la réalité ; recherches ayant un double objectif : transformer la réalité et produire des connaissances sur ces transformations.» (Petiau et Pourteau : 2011, 4). Toutefois, notre modèle, contrairement à plusieurs recherche-action, était initié par la chercheuse à partir de besoins sociaux identifiés par elle suivant des observations terrains effectuées préalablement. En ce sens, notre recherche ne reflétait pas forcément les préoccupations du milieu dans lequel elle s'insérait. Elle visait un changement dans la réalité sociale qui caractérise la place des personnes itinérantes dans les forums de

quartier. Outre l'élaboration du protocole de recherche, les modalités précises de partage de l'activité de recherche entre les divers partenaires, comprenaient des échanges informels entre le participant pivot, le praticien en Théâtre-forum, et nous-même comme chercheure ; un échange de notes terrains via courriel ; et plusieurs rencontres suivant le dernier événement. Aussi, un brouillon de la thèse sera soumise au praticien-*Joker* afin d'intégrer ses commentaires, et ce, en tenant compte des limites d'une recherche collaborative effectuée dans le cadre d'une thèse doctorale où la doctorante est seule à soutenir sa thèse devant un jury.

Notre méthodologie s'inscrivait dans une démarche exploratoire qualitative basée sur de l'observation-participante, de l'observation directe ainsi que des entrevues semi-dirigées. Elle se divisait en trois grands moments:

- ⇒ le terrain orienté vers la mise sur pied de l'événement délibératif que nous avons effectué dans le centre-ville Est de Montréal, et qui incluait un événement entre pairs sans adresse;
- ⇒ l'expérience délibérative théâtralisée;
- ⇒ les entrevues semi-dirigées avec des membres de l'auditoire ; une rencontre avec notre praticien pour réfléchir ensemble sur cette expérience ; deux rencontres de validation de nos analyses regroupant notre participant pivot et notre praticien

3.4.1-1ère étape: le terrain

Notre terrain, qui se divise en trois temps, s'échelonnait sur une période de six mois:

- ⇒ La négociation d'ententes avec nos partenaires incluant la soumission du protocole et la mobilisation de notre groupe de personnes en situation de rue;

- ⇒ les ateliers de production d'un événement théâtral et sa validation/bonification devant un public élargi de personnes en situation de rue¹⁸;
- ⇒ la tenue d'un Théâtre-forum impliquant un éventail encore plus large de citoyens.

3.4.1.1-Nos partenaires

N'étant pas praticienne de Théâtre-forum et à l'instar de la recherche-action, nous avons conçu notre projet de recherche en fonction d'un paradigme de co-construction des connaissances. Notre connaissance purement théorique de l'outil méthodologique qui soutenait cette démarche, nous plaçait dans une position de complémentarité certes, mais aussi de dépendance vis-à-vis de notre partenaire principal. Dans le respect de ce paradigme, nous nous devions de soumettre notre protocole à nos partenaires afin qu'ils puissent alimenter son contenu. Il s'agissait également de négocier notre intervention dans ce quartier, intervention qui n'était pas initiée par les gens du milieu, comme c'est souvent le cas de la recherche-action rappelons-le, mais bel et bien par la chercheure. Pour autant, cette intervention ne pouvait se faire sans l'accord de chaque partenaire puisqu'elle les impliquait directement à des étapes différentes de la démarche et à des degrés divers. Soulignons que notre projet de recherche suscitait, fort heureusement d'ailleurs, un certain enthousiasme. Nous procédons ici dans l'ordre en commençant par les praticiens.

¹⁸ Cette expression correspond le mieux à la situation des participants dont certains oscillent entre la rue et des domiciles précaires (maison de chambre, mission, amis etc.). Un seul vit dans un appartement stable depuis quelques années mais son réseau gravite largement autour de la rue.

Une équipe de théâtre participatif du centre-ville de Montréal était notre partenaire principal dans le cadre de cette thèse. En plus d'avoir publié des guides d'assemblée délibératives ('assemblées délirantes'), les membres de cet organisme sans but lucratif ont donné des formations de Théâtre-forum au Salvador et à Minsk, et plus tard en Alsace entre autres. Ils ont également tenu plusieurs événements de Théâtre-forum au centre-ville de Montréal notamment dans les Habitations Jeanne-Mance. Ce forum portait sur la cohabitation dans ce HLM¹⁹.

Leur collaboration devait être située dans le temps à l'aide d'un échéancier de travail. Pour cette raison, nous leur avons soumis plusieurs versions de notre protocole afin d'en valider la faisabilité. Il est convenu alors que leur rôle sera d'encadrer les ateliers de production et d'animer l'événement de validation/bonification ainsi que l'événement de Théâtre-forum devant un public élargi. L'animation des événements se ferait par l'un des deux membres attirés à ce projet qui assumerait à lui seul le rôle de *Joker*.

Notre second partenaire était une coalition de quartier regroupant une panoplie d'acteurs sociaux: des citoyens, des acteurs communautaires, des universitaires, des commerçants, des acteurs municipaux (fonctionnaires, policiers) etc. Elle tient régulièrement des forums publics sur des enjeux tels que la sécurité publique, le réseau routier, le CHUM, la cohabitation entre citoyens et organismes communautaires etc. Ces forums publics ciblent, en plus des membres,

¹⁹ Nous ne révélons pas plus de détails sur le parcours de ce partenaire afin de préserver son anonymat.

les populations de ce secteur et attire généralement une cinquantaine de participants résidant et/ou travaillant dans ce secteur.

Au même titre que notre partenaire praticien, nous avons soumis les différentes versions écrites de notre protocole au Président de cette coalition, protocole qu'il estimait fort ambitieux. Il s'engageait, au moment d'une première rencontre, à soumettre notre proposition aux membres de son Conseil d'Administration, et ce, conjointement avec notre praticien qui était, à ce moment-là, en fin de mandat comme coordonnateur de cette table de concertation. Plus tard, dans le cadre d'un forum public tenu par la TCFSL pour établir le calendrier et les priorités annuelles devant leurs membres, nous soumettrons une fois de plus notre proposition de Théâtre-forum.

De plus, nous avons proposé une intervention théâtrale dans le cadre de l'État d'urgence, événement annuel initié par l'Action Terroriste Socialement Acceptable (ATSA). L'État d'urgence se veut une sorte de camp de réfugiés destiné aux personnes itinérantes. En conjuguant l'art engagé et l'action sociale, cet événement 'manifestif' vise à sensibiliser la population montréalaise aux enjeux qui touchent l'itinérance et à créer des ponts entre les itinérants et les riverains domiciliés. Ainsi, comme notre protocole prévoyait d'effectuer une première intervention théâtrale auprès de pairs sans adresse principalement, le fait de nous inscrire dans la programmation de l'État d'urgence nous semblait opportun et pertinent.

3.4.1.2- Les participants en situation de rue

Chaque partenaire ayant confirmé son intention de contribuer à notre projet, il nous restait à mobiliser trois ou quatre personnes en situation de rue que nous comptions dédommager financièrement à chaque rencontre (ateliers et interventions théâtrales). Les seuls critères d'admissibilité retenus étaient le fait d'être en situation de rue ou d'y avoir été récemment et pendant une période d'au moins deux ans. En effet, il nous semblait important que les expériences respectives liées à l'itinérance soient encore proches de l'épiderme des participants afin de faciliter, pour notre groupe, l'émergence d'un fil conducteur rassembleur lors des ateliers, une sorte de voix commune, et ce, dans le respect de l'outil Théâtre-forum.

Pour ce faire, nous avons eu recours à un répondant vivant dans la rue depuis onze ans, pour mobiliser des participants potentiels. Nous avons établi un lien étroit avec ce répondant avec qui nous discussions souvent informellement des paramètres de notre protocole et avec qui nous nous sommes liée d'amitié. Cette personne, en plus d'être impliquée dans certains organismes sans but lucratif de ce quartier, avait une connaissance *in situ* exhaustive du milieu de l'itinérance, et jouissait d'une crédibilité relative auprès de ses pairs. Ceci facilitait nos contacts lors du recrutement des participants.

L'un des défis qui se posait à nous était le risque d'attrition des participants se répercutant sur la stabilité du groupe, et, par extension, sur la qualité de l'exploration théâtrale de leurs

expériences. En effet, qu'il s'agisse de période de détention, de cure de désintoxication, de problèmes de consommation ou de problèmes personnels, nous devions demeurer flexible devant la fluidité potentielle du groupe. Autrement dit, nous étions consciente que les joueurs initiaux changeraient en cours de route. Comme de fait, notre groupe a subi quelques mutations.

3.4.1.3- les ateliers

Nous avons effectué vingt deux ateliers ponctués par un événement auprès des pairs sans adresse en vue de l'événement de délibération publique devant un public élargi. Les six premiers ateliers se sont déroulés dans l'espace fourni par un centre de jour que fréquentaient deux de nos participants, mais devant les lacunes de cet espace en terme acoustique (trop d'écho), nous avons collectivement choisi de déplacer les ateliers dans l'une des grandes salles de répétition de l'équipe de théâtre participatif. Nous ne décrivons pas ici chaque atelier mais exposons plutôt leur déroulement général et aussi les rôles respectifs lors de ces ateliers.

Les ateliers comportaient deux objectifs : explorer les expériences dans l'espace public du groupe de participants en situation de rue et monter, à la lumière de ces expériences, une présentation théâtrale²⁰ soumise à l'outil Théâtre-forum dans le cadre d'un forum public de la coalition de quartier portant sur les tensions sociales entre les personnes itinérantes et d'autres acteurs sociaux du centre-ville.

²⁰ Au moment où nous établissions le *modus opérande* avec notre praticien, celui-ci nous apprenait qu'il privilégiait une pièce de théâtre écrite afin de sécuriser à la fois les participants et l'équipe (Praticiens et chercheur). Nous étions d'accord. Nous constaterons plus tard que la formule retenue s'avérera un piège.

Au moment du premier atelier nous ne pouvions savoir avec certitude qui allait se présenter, et encore moins quelles allaient être leurs dispositions générales à faire du théâtre. En effet, Carl, le participant pivot, nous avait d'emblée exprimé une certaine réticence à jouer un ou des rôles comme tel : 'Là Sonia euh...j'vas participer mais de là à 'acter' chu pas sûr.', nous avait-il dit. Par conséquent, devant le défi qui nous attendait nous envisagions trois scénarios possibles:

- ⇒ une pièce montée et jouée entièrement par notre groupe de non acteurs, encadrée évidemment par l'équipe de théâtre participatif;
- ⇒ une pièce montée et jouée conjointement avec ces personnes et les comédiens de cette équipe;
- ⇒ une pièce montée par les comédiens de cette équipe mais étroitement alimentée, voire guidée par notre noyau de personnes en situation de rue.

Chacun des ateliers, d'une durée de deux heures à raison d'une fois par semaine avec une pause 'cigarette' de dix minutes, suivait un goûter préparé par la chercheuse. Les séances débutaient par des exercices de réchauffement et des jeux conçus principalement pour créer une cohésion de groupe et briser certains schèmes corporels qui peuvent bloquer la création. Ces jeux servaient également à stimuler l'imagination des participants comme par exemple 'Ceci n'est pas une chaise', qui consiste à prendre une chaise et à mimer un usage autre que la fonction de chaise (i.e. un volant d'automobile, une télé, une fenêtre etc.). Ensuite, nous procédions à des activités permettant d'illustrer les dynamiques sociales de la rue, soit par des techniques de Théâtre image ou progressivement par l'improvisation théâtrale et la simulation de situations rencontrées par nos participants.

3.4.1.4- le rôle de la chercheure

Étant axé sur la participation active des personnes présentes, le Théâtre-forum se prête assez mal à de l'observation non participante. D'ailleurs, à l'occasion d'un atelier sur le travail de *Joker*, tenu dans les locaux de cette équipe de théâtre participatif par un praticien montréalais anglophone que nous comptions observer, l'une des participantes s'y est fermement opposée en nous invitant plutôt à y participer au même titre que les autres. Bref, il va sans dire que cette technique théâtrale n'est pas un 'sport de spectateurs'. Cela étant, nous avons opté pour le rôle d'observatrice-participante lors des ateliers.

L'opérationnalisation de ce rôle se faisait de la manière suivante : nous participions aux exercices de réchauffement et aux jeux en début d'atelier, pour ensuite rester un peu plus à l'écart afin de documenter les propos découlant des activités et improvisations théâtrales. Toutefois, il nous est arrivé à quelques reprises de prendre part aux improvisations théâtrales ou encore de clarifier, à titre de chercheure, les propos des participants.

3.4.1.5- Le rôle des praticiens

Nous avons mentionné plus haut que les deux praticiens-comédiens se partageaient le leadership des ateliers. Allons plus loin cependant. Ces derniers se rencontraient peu de

temps avant chaque atelier²¹ afin de préparer un plan, distribué à chacun de nos participants en début d'atelier, au début du processus du moins, et faire un bref retour sur l'atelier précédent, et ce, en examinant les ajustements nécessaires. Nous pouvions participer à ces rencontres si nous en éprouvions le besoin, ce que nous avons fait par ailleurs afin de faire le point alors que nous nous rapprochions du premier événement.

Les exercices et jeux étaient animés par le *Joker*. Il expliquait d'abord les consignes et se joignait au groupe quand celui-ci les avait comprises et intégrées. Durant les improvisations théâtrales le comédien et le *Joker* se partageaient la tâche en oscillant entre participation et prises de note.

Au fur et à mesure du processus, la mise sur pied d'une pièce de théâtre se substituait aux séances exploratoires d'improvisations théâtrales. Cette pièce écrite par le comédien, découle de l'amalgame des notes de chacun, échangés via courriel entre chaque atelier. Comme pour une répétition traditionnelle, une lecture collective était effectuée à la suite de la distribution provisoire des rôles de chacun. Après quoi, nous consultions le groupe afin de nous assurer que le contenu de la pièce reflétait ses expériences.

Nous apprendrons lors de cette première lecture, que l'un des participants, prétextant des problèmes de vue, ne savait pas lire tandis qu'un autre avait des difficultés considérables de

²¹ Ces rencontres seront de moins en moins systématiques toutefois, chacun étant sollicité par d'autres projets et/ou contrats.

lecture, n'ayant pas ses lunettes. Devant cette contrainte, le comédien décidera de compenser en assumant la charge de quelques personnages, alors que la personne qui ne sait pas lire serait dirigée vers le non verbal et l'improvisation encadrée. Ainsi, notre deuxième scénario (pièce jouée conjointement par nos participants et un comédien) s'avérerait le mieux adapté à la situation.

Nous participions activement à la mise en scène de la pièce, nous plaçant à cette étape, dans une position de co-animatrice. Comme nous avions, quelques années auparavant, co-animé des interventions avec le *Joker* dans le cadre d'un des projets de cette compagnie théâtrale, cette position nous était tout à fait naturelle. Toutefois, elle ne sera pas sans poser problème plus tard dans le processus comme nous le verrons dans l'analyse.

3.4.1.6- Événement de validation entre pairs

Denis²², l'un de nos joueurs, pris dans un tourbillon de consommation, nous avait faussé compagnie à quelques ateliers de l'événement entre pairs en situation de rue. Le phénomène d'attrition des joueurs nous guettait à chaque instant. Cependant, les liens que nous maintenions régulièrement avec un groupe de jeunes et leurs chiens qui occupaient un coin de rue du centre-ville, nous servirent dans ce cas-ci. En effet, Marie (l'une des jeunes de ce groupe) arrivera à l'atelier du 15 novembre accompagnée d'une jeune Inuit avec qui elle répétait ses répliques, facilitant ainsi l'intégration de cette nouvelle recrue à la démarche.

²² Tous les noms sont fictifs.

Cette jeune, que nous appellerons Jessica, pouvait jouer l'un des personnages puisqu'elle connaissait déjà ses répliques. Il nous restait à combler deux autres rôles jadis assumés par Denis. Le *Joker* suggère de faire appel à un autre comédien professionnel, qui travaillait parfois dans les projets de cette équipe de théâtre participatif, pour jouer le rôle qui comportait plus de répliques. Nous avons également invité Dominique, un Innu que nous rencontrions sporadiquement dans le centre-ville, à se joindre à nous pour assumer deux petits rôles. Notre groupe était complet mais il avait changé.

Pour pallier à ces changements de participants peu de temps avant la présentation devant des pairs, nous optons d'alléger la pression ressentie par le groupe dans son ensemble (incluant la chercheure), en concevant cette intervention comme une sorte d'atelier élargi nous permettant de peaufiner la pièce pour la suite de cette démarche. Cette façon de concevoir cette première intervention, en plus de démystifier le fait de jouer publiquement la pièce, avait l'avantage de respecter les objectifs de recherche.

En effet, par cette présentation, nous souhaitons élargir notre échantillon de personnes en situation de rue présentes au forum public tenu subséquemment par la table de concertation du quartier. Cet exercice permettait aussi la construction épistémique de l'itinérance, construction fondée sur l'expérience d'injustice telle que formulée par les personnes qui la vivent. Il s'agissait d'une étape importante puisqu'elle permettait, par le biais d'une induction analogique, d'établir le fil conducteur de cette expérience d'injustice. Cette étape visait donc à conjuguer le singulier d'une vignette à la pluralité des récits qui se dégageraient des interventions des

pairs *Spect-acteurs* dans l'auditoire partageant une réalité commune, soit l'absence d'adresse fixe. Autrement dit, l'oppression de l'un devenait l'oppression de l'autre. Comme le suggère Boal:

«[...] à partir d'une [...] scène génératrice, on procède par analogie et on crée d'autres scènes produites par les autres participants [...] et si, à partir de ces images et par induction, on arrive à construire un modèle dégagé des circonstances singulières de chaque cas spécifique, ce modèle contiendra les mécanismes [...] à travers lesquels l'oppression se produit, et ça nous permettra [...] de briser cette oppression.» (Boal, 1983: 171)

Qui plus est, le contenu de la pièce pourrait se resserrer autour du fil conducteur découlant des interventions des pairs, le cas échéant. En plus de peaufiner le contenu de la pièce dans son ensemble, cette première expérience permettait d'ajuster la structure des scènes afin qu'elles se prêtent le plus possible à un forum théâtral.

Au cours de cette intervention filmée, que nous analyserons dans un chapitre subséquent, nous faisons de l'observation directe en prenant des notes. Le groupe, composé à ce moment de six personnes en situation de rue et deux comédiens professionnels ainsi que le *Joker*, jouait la pièce devant un public largement intoxiqué et peu attentif.

Lors du retour sur l'expérience de l'ATSA tenu avec le groupe à l'atelier suivant, nous convenons de quelques changements dans la pièce. Par exemple, quelques scènes seront modifiées pour mieux se prêter au forum, alors que certains rôles seront nuancés afin de les

rendre plus crédibles. Pour ce faire, nous décidions de former deux équipes de deux afin d'effectuer des rencontres avec des commerçants dans un cas et des intervenants communautaires dans l'autre cas. Ces entrevues n'étaient pas prévues dans notre protocole de recherche. Toutefois, en plus de répondre à un besoin éprouvé par certains des participants²³ de mieux saisir les perspectives de leurs interlocuteurs (commerçants et intervenants communautaires en l'occurrence), ces entrevues permettraient de nuancer le propos, et ce, suivant les réactions du président de la coalition de quartier, présent lors de cette première expérience où il avait exprimé certaines réticences face au contenu de la pièce.

3.4.2- 6 février 2008 : jour 'J'

Nous ne nous attardons pas ici sur le contenu des interventions faites au cours de cet événement, contenu qui sera exposé et analysé plus loin. Le succès de l'événement dépendait d'une mobilisation adéquate afin d'assurer la présence des acteurs sociaux significatifs pour le groupe. Par conséquent, les acteurs ciblés dans le cadre de cette expérience étaient: les acteurs communautaires, certains fonctionnaires de la ville et de la santé publique, des policiers (agents sociocommunautaires généralement), des résidents avec et sans adresse (propriétaires et locataires), des commerçants, des chercheurs etc. Pour ce faire, nous comptions sur le réseau des participants sans adresse (dans la rue et/ou dans les organismes communautaires) et sur la table de quartier. Alors que nous envisagions de lancer une invitation à tous les membres de cette table, le praticien-*Joker*, suivant le désir exprimé par la direction de cette

²³Cette décision de rencontrer quelques uns des antagonistes nommés par le groupe ne fera pas l'unanimité. Au même titre, le fait de nuancer les rôles de policiers ne se méritera pas l'accord de tous. Deux des participants (Carl et Dominique) suggèrent que l'antagonisme entre policiers et personnes sans domicile fixe est encore plus prononcé que ne le reflète la pièce.

coalition, nous proposait une autre stratégie plus ciblée en termes de mobilisation. Après notre présentation à l'État d'urgence de l'ATSA, notre praticien avait rencontré certains membres de cette table, dont son président. Ce dernier avait été ébranlé par la charge émotive de la pièce et par les réactions émotives qu'elle suscitait auprès des pairs. Ce faisant, il exprimait certaines craintes devant la possibilité que l'auditoire soit noyauté par une masse trop importante de personnes en situation de rue. Il craignait des dérapages provoqués par un auditoire trop clivé entre les non domiciliés et les domiciliés. Nous acceptons alors de rencontrer une fois de plus les membres de la direction de cette coalition afin de participer à l'élaboration d'une liste d'invités issus de divers secteurs de la société civile triée sur le volet, respectant ainsi les objectifs de recherche.

Peu de temps avant l'événement du 6 février, des étudiants en journalisme à l'Université de Montréal, ayant entendu parler de notre démarche, nous demandaient la permission de filmer l'expérience dans le cadre de leur projet de session. Après avoir obtenu l'aval du groupe, nous acquiescions à leur demande, et ce, en échange des épreuves²⁴. Cependant, leur présence moins que discrète dans la salle, avec leur micro sur 'boom', aura un impact inhibiteur, particulièrement pour une policière présente ce soir-là, prise de court par l'aspect public de cet événement, aspect exacerbé par les caméras nous disait-elle lors d'une entrevue subséquente.

²⁴ Matériel filmé avant d'être édité. Nous n'obtiendrons pas ce matériel mais seulement le reportage final à notre grande déception. Heureusement, une employée de l'équipe de théâtre participatif filmait cette soirée.

La pièce²⁵, présentée devant un auditoire de plus de soixante dix personnes, décrit le quotidien des personnes sans adresse : leur déplacement par des policiers via des ordonnances municipales; la mendicité comme source de malaise et/ou d'irritant; les pistes potentielles d'ententes entre personnes itinérantes et commerçants mises à l'épreuve via les pressions des associations de commerçants; les stratégies d'occupation de l'espace public propres au squat; la fragilité des liens sociaux chez les personnes en situation de rue; le trafic de stupéfiants dans lequel baignent ces personnes et auquel elles sont intimement associées; et, finalement, le besoin de liens sociaux avec les riverains éprouvé par les personnes sans adresse.

Nous avons rencontré le groupe la semaine suivante afin d'évaluer collectivement cette expérience. Nous avons également tenu une rencontre avec la coordonnatrice de la table et le praticien-*Joker* une semaine plus tard afin de faire le point sur l'expérience et d'examiner les suites possibles. Il y a eu quelques interventions théâtrales avec le groupe de participants en situation de rue au cours des mois qui suivirent, interventions que nous suivions de loin comme observatrice.

3.4.3- Les entrevues

Deux mois plus tard, nous avons effectué dix entrevues avec les membres de l'auditoire ayant rempli le formulaire de consentement, comme le prévoyait notre protocole. Le délai de deux mois permettait d'évaluer, avec un certain recul, les impacts de l'événement, en s'assurant

²⁵ En annexe.

toutefois qu'il soit encore présent à l'esprit de nos interlocuteurs. Ces entrevues ont donc été menées au mois de mai 2008, soit avant la période des vacances d'été.

Ces entrevues semi-dirigées touchaient quatre questions ouvertes : ce qui était retenu par le répondant; ce qui l'avait frappé lors de cette expérience, soit au niveau de la pièce et/ou de la discussion qui avait suivi; ce qu'il aurait fait différemment en termes de participations à cette soirée, le cas échéant; et, finalement, serait-il monté sur scène afin de remplacer un personnage, lequel et pourquoi. L'objectif visé par ces questions était de voir si notre expérience avait introduit des éléments nouveaux²⁶ dans les perceptions des personnes présentes quant aux enjeux de cohabitation liés à l'itinérance au centre-ville, et aussi, tout simplement, d'obtenir leurs commentaires quant au déroulement général de cette soirée. Les entrevues, d'une durée qui variait entre 45 minutes et 90 minutes, étaient enregistrées et transcrites verbatim par la suite.

La composition de l'échantillon de répondants se présente comme suit : une policière; un commandant d'un des postes de quartier du centre-ville; un élu municipal; une commerçante; un résident; une comédienne professionnelle d'un quartier limitrophe en transit au centre-ville; et quatre intervenantes communautaires, dont une qui venait tout juste de quitter son emploi au centre-ville. Cet échantillon correspondait, somme toute, au profil des personnes présentes à l'exception d'un représentant du domaine de la santé et de la recherche.

²⁶ I.e. les personnes itinérantes comme victimes ou comme nuisance, bref, des jugements marqués par un certain paternalisme à l'égard de ces personnes; des pistes de cohabitation plus harmonieuses et inclusives de ces personnes etc.

Plus d'un an plus tard, nous avons enregistré une discussion ouverte avec le praticien-*Joker* et l'un des participants, ainsi qu'une discussion à deux entre nous et le praticien, afin de faire un retour sur l'expérience dans son ensemble, ce qui n'était pas prévu dans le protocole de recherche. Nous avons également tenue une rencontre de validation de nos analyses auprès du praticien et du participant pivot. Ces rencontres, en plus de fournir une sorte de triangulation du regard posé sur la démarche dans le cas de la première, visait à mieux saisir les nombreuses contraintes sous jacentes à la conciliation recherche-pratique, lesquelles, *a posteriori*, ont traversé toute la démarche, comme nous le verrons dans le chapitre final.

3.4.4- Corpus et traitement des données

Notre corpus de données est composé d'un journal de bord documentant chaque étape de notre démarche incluant les quelques échanges de notes et de courriels entre la chercheure et les praticiens. Il inclut aussi la transcription verbatim des impressions répertoriées sur le vif par les étudiants en journalisme auprès de certains membres de l'auditoire²⁷ et des dix entrevues menées avec des membres de l'auditoire deux mois plus tard, la transcription verbatim du métrage vidéo de l'événement de validation de l'ATSA et du forum public du 6 février filmé par l'équipe de théâtre participatif, et la transcription verbatim d'échanges entre la chercheure,

²⁷ IL s'agissait d'un projet indépendant du nôtre qui comportait son propre cadre éthique et dont la diffusion se limite au cours universitaire dans lequel il a été produit. Nous avons consulté nos participants sans adresse avant d'accorder l'accès de ces étudiants à notre projet. Soulignons que les invitations destinées aux membres de l'auditoire lors de l'événement du 6 février incluaient un explicatif du contexte dans lequel se tenait ce forum public théâtral en précisant que tous ce qui s'y déroulerait pouvait possiblement servir de données analysées dans le cadre de notre recherche doctorale.

le praticien et l'un des participants en situation de rue (deux) et d'un échange entre la chercheuse et le praticien.

Les logiques qui guident la collecte des données inscrites dans notre journal de bord, s'inspirent des techniques propres à l'induction analytique en ce qu'elles s'appuient largement sur les apriori de notre problématique et de notre ancrage théorique, tout en demeurant attentives aux incidents et échanges qui s'en écartent. Ainsi, notre journal de bord contient des extraits presque verbatim de dialogues entre les participants lors des échanges informels ou lors des jeux de rôles et improvisations, des notes descriptives surtout, c'est-à-dire des observations concernant le climat général et les dynamiques de groupes par exemple, et des notes analytiques très embryonnaires en fonction de l'éclairage théorique, de l'outil Théâtre-forum et de la problématique de recherche.

Rappelons que l'objectif de notre recherche est d'explorer un outil, le Théâtre-forum, comme dispositif de délibération publique et non de produire une connaissance sur l'itinérance comme telle. Cela étant, le traitement des données s'est effectué largement en fonction de ce que cet outil apporte au dialogue.

L'événement délibératif du 6 février visait à répondre à deux questions de recherche quant à l'usage de notre outil méthodologique, le Théâtre-forum (TF) comme dispositif de délibération publique. La première question, qui s'inscrit dans l'outil TF et dans la théorie de la

délibération, soulevait l'enjeu de la prise de parole des acteurs en situation de rue en fonction de deux paramètres, c'est-à-dire le fait que le ton des discussions soit établi par eux et le fait que chacun, en dépit de son statut social, soit supposément sur un même pied d'égalité devant l'outil théâtre. La deuxième conjugait autant l'outil TF, la théorie délibérative, que la théorie de la reconnaissance. En effet, en basant les débats sur les récits exposés sur scène par nos participants sans adresse, comme le prévoit le TF, nous visions à évaluer s'il était possible de construire un espace dialogique dépassant l'argument rationnel, généralement l'un des attributs de la délibération, afin de créer un espace capable de redresser, bien que momentanément, le déni de reconnaissance qui traverse l'expérience quotidienne des personnes sans adresse, et ce, en s'appuyant sur le *Storytelling* propre au Théâtre de l'opprimé. Ainsi, c'est en regard de ce questionnement que nous avons codifié, de manière inductive, les données.

Les ateliers qui mènent à l'événement délibératif du 6 février impliquaient une autre approche plus exploratoire celle-là. Bien que les ateliers se soient conçus à la lumière de notre point d'entrée dans cette recherche, soit les tensions sociales dans l'espace public du centre-ville montréalais, leur but était d'explorer les expériences interactionnelles tous azimuts des participants en situation de rue, et ce, afin de les amener à nommer les apories du vivre-ensemble comme sujets actifs dans ce tissu social. Ceci nous permettait également de ne pas réduire leurs expériences aux tensions sociales et de répertorier aussi des situations de civilités et d'ententes plus harmonieuses, afin de dresser théâtralement un portrait plus nuancé des dynamiques interactionnelles. Dans le même esprit, les quelques échanges de notes entre la

chercheure et les deux praticiens, permettaient une sorte de triangulation du regard allant au-delà des apriori théoriques. Nous verrons cependant dans la dernière section de ce chapitre, que autant l'enlignement thématique des tensions sociales dans l'espace public que l'ancrage théorique se sont glissés insidieusement au mépris d'une logique de découverte, pourtant indispensable lors des ateliers, et ce, particulièrement en regard de certains principes fondamentaux du Théâtre de l'opprimé.

L'analyse des données s'est faite à l'aide de deux concepts. Le premier est celui de *l'Acteur faible* développé par Payet et al, que nous explicitons au chapitre 5, permet de s'intéresser aux conditions d'émergence de la voix des acteurs faible en tablant sur les éléments capacitaires de cette émergence ainsi que sur les éléments qui l'empêchent. Le deuxième concept, que nous situons dans le dernier chapitre, est celui de *Traduction* développé par Callon. Il permet d'expliquer les aléas d'une recherche partenariale dont le cœur se loge dans un espace interstitiel entre la recherche et la pratique.

Conclusion : Les limites méthodologiques

Pour conclure, nous exposons succinctement ce que notre approche méthodologique permet ou ne permet pas d'avancer concernant l'utilisation du Théâtre-forum comme dispositif de délibération publique.

D'abord, notre échantillon de participants en situation de rue ne nous permet évidemment pas d'établir de généralisations quant aux expériences de l'espace public d'autres personnes dans la même situation. Notons toutefois que les interventions de leurs pairs au cours de l'événement de validation font largement écho aux expériences décrites par les participants.

Aussi, le groupe de participants s'est formé grâce à un répondant principal qui s'est chargé de la mobilisation, bien que conjointement avec la chercheuse. Ainsi, les motivations, directement proportionnelles à l'investissement respectif des participants, varient grandement d'un participant à l'autre. Autrement dit, en regard d'une autre limite, soit le fait que certains d'entre eux ne soient plus à la rue, le désir de partager et de faire connaître leurs réalités n'était pas présent avec la même urgence et ardeur chez chacun. Ceci constituait un défi de taille pour le praticien-*Joker* en ce sens qu'il devait composer avec une tendance au désengagement chez certains. De plus, cette tendance minait l'une des visées de l'outil : l'élaboration d'un fil conducteur autour duquel se resserrerait la pièce.

Le fait que la mobilisation se soit faite autour d'un répondant principal, introduisait également certains biais, étant donné qu'il s'agissait d'individus que ce répondant côtoyait quotidiennement. L'on pourrait imaginer que cette personne exerçait une influence sur le groupe. Malgré ses dispositions à ne pas imposer ses idées au reste du groupe, nous constatons que la prépondérance de certains enjeux, le lien avec les policiers et avec le milieu communautaire en l'occurrence, correspond à ses expériences. Ajoutons que ce participant est en situation de rue depuis plusieurs années alors que d'autres oscillent entre la rue et un

logis, ou encore vivent en logement depuis les deux dernières années comme c'est le cas de Denis par exemple. Par conséquent, l'expérience prolongée de la vie à la rue de ce participant attribuait une certaine autorité à ses interventions au sein du groupe.

La composition de l'auditoire au moment de l'événement délibératif du 6 février 2008 se répercute sur les données. En effet, les personnes qui ont accepté notre invitation à ce forum théâtralisé sont d'entrée de jeu disposées à dialoguer avec leurs voisins sans adresse, ce qui introduit, sans conteste, un biais dont nous devons prendre acte dans l'analyse des résultats. D'ailleurs, les commerçants les plus réfractaires face au phénomène de l'itinérance ont catégoriquement refusé de participer à ce forum. Au même titre, ceux et celles qui ont accepté de nous rencontrer subséquemment pour une entrevue, sauf exception, affichaient une tolérance relative avant même de se prêter à cet exercice délibératif. Ceci nous force à la plus grande prudence dans l'interprétation des résultats.

En outre, l'absence de pairs sans adresse dans la salle diminue la portée de notre expérience puisqu'elle se répercute directement sur l'utilisation de notre outil dont le cœur repose minimalement sur le partage d'expériences communes comme l'affirme Grosjean (2007). En effet, notre compréhension de l'outil, s'appuyant sur le Théâtre de l'opprimé, nécessite un écho minimal chez les spectateurs, histoire de construire un contre-discours entre autres. Sans la présence de quelques personnes partageant une situation commune avec les joueurs en situation de rue sur scène, nous nous trouvons devant un espace relativement clivé où l'expérience des joueurs risquait d'être invalidée, d'autant plus qu'elle ne reflétait pas ou peu

l'image de tolérance dont se réclamaient une bonne proportion des membres de l'auditoire face à l'itinérance. Bref, cette présence est une condition *sine qua non* du Théâtre de l'opprimé. Nous verrons que cette absence de pairs dans la salle s'est répercutée sur le travail du *Joker* lors de l'événement final.

Le paradigme de co-construction privilégié lors de cette démarche soulève certains enjeux concernant l'établissement de rapports égaux entre praticien, chercheuse et participants, que nous aurons l'occasion d'analyser plus en détails dans le dernier chapitre. Le statut de chercheuse est toujours présent à l'esprit des partenaires de recherche. Ce statut, soulignons-le, attribue une forme d'autorité aux interventions de l'observatrice-participante que nous étions. Bref, cette autorité s'écarte de l'idéal d'égalité entre chercheur et participants, et ce, en dépit de la volonté de la chercheuse d'éviter ce rapport hiérarchique. Rappelons aussi que la co-construction comme composante incontournable de la recherche partenariale se heurte au cadre particulier d'une démarche doctorale qui comme processus académique s'appuie sur la lecture et l'évaluation d'une démarche et d'une analyse portée dont seule l'étudiante est répondante.

Dans le cadre d'une démarche d'exploration qui repose sur le théâtre, l'ambiguïté du rôle d'observatrice-participante se posait de manière plus criante en ce sens que nos interventions n'étaient pas systématiquement questionnées par le *Joker*. Les discussions sur la place que nous occupions comme chercheuse au cours des ateliers se faisaient en catimini, ce qui nous semble un indice probant du fait que ce dernier ne nous considérait pas comme participante au

même titre que les autres, mais bel et bien comme chercheure avec la part d'autorité que ce statut charrie. Aussi, comme chercheure-participante, nous n'avons pas non plus contesté cette tendance, histoire de remettre au groupe le soin de nous questionner. Pourtant, l'idée force de notre démarche co-constructive reposait sur l'importance de l'égalité des rapports, laquelle dépend à son tour de la nécessité de questionner les interventions des participants en situation de rue, des praticiens et de la chercheure qui arrive avec son bagage d'*apriori*. Plus encore, comme nous l'examinerons plus loin, au-delà de l'observation-participante, nous étions, comme chercheure, parfois dans une position de co-animation ce qui s'ajoutait au flou des rôles respectifs. En somme, nous étions face à une addition de rôles mettant trois groupes d'acteurs en présence -les praticiens, les personnes en situation de rue et la chercheure- plutôt qu'un collectif dont chaque composante est en relation réflexive par rapport aux autres.

Par la séparation des compétences respectives entre la chercheure et le praticien-*Joker*, nous cédions *de facto* une part importante du contrôle de cette démarche à ce dernier. Ainsi, en plus de nous priver implicitement plus qu'explicitement d'un droit de regard sur les méthodes de ce dernier, nous nous placions en position de dépendance face à lui.

Finalement, le fait d'initier une démarche comme la nôtre sans prendre le temps d'explorer plus en profondeur les besoins du milieu en matière de cohabitation, et au premier chef ceux des personnes itinérantes elles-mêmes, menait à l'imposition, à toute fin pratique, de *nos* préoccupations de recherche dans ce secteur de la ville. Autrement dit, notre approche par le haut établissait d'entrée de jeu un risque important de colonisation de cette démarche par celle

qui l'initiait. Cette colonisation était d'autant plus contraignante pour le praticien-*Joker* qu'elle rompait avec l'un des aspects important du Théâtre-forum, soit sa dimension organique comme nous le verrons plus loin. Autrement dit, l'échéancier du terrain, qui s'échelonnait sur six mois, était plutôt contraignant compte-tenu des objectifs de recherche puisqu'il ne permettait pas d'inclure une exploration préalable dans le milieu 'naturel' (ressources communautaire, missions, parcs etc.) de personnes itinérantes.

Chapitre 4

Les conditions d'émergence des voix de l'acteur faible ou de son empêchement

Nous entamions cette démarche dans la foulée des comités d'usagers, des projets 'par et pour', des initiatives centrées sur les 1^{er} concernés, qui inondent le 'marché' de l'intervention sociale. Notre projet, fondé sur le théâtre, se perdait dans cet océan²⁸ de projets où les personnes marginalisées sont sollicitées, invitées à 'prendre leur place' comme citoyens. L'originalité de notre projet reposait sur l'aspect théâtral mais encore là, il ne s'agissait pas de la première tentative inspirée par le potentiel créatif qui sommeille en chacun de nous²⁹.

Ce faisant, une pratique comme le Théâtre-forum implique un travail d'intervention auprès de groupes dans des milieux de vie. Dans notre démarche par exemple, ce travail se présentait sous forme d'ateliers de création suivi de deux présentations devant public. Ce travail d'intervention reposait en grande partie sur l'agir professionnel d'un animateur, celui que l'on surnomme, dans la pratique du Théâtre-forum, le Meneur de jeu ou le *Joker*.

Dans ce chapitre, nous analysons la forme qu'a prise notre démarche dans ses grandes lignes. Nous débutons donc en décrivant les activités qui ont meublé le processus de création dans son ensemble, pour ensuite décrire le climat et le déroulement des deux présentations. À chaque étape, nous tablons sur les principales contraintes et les rares potentialités produites par

²⁸ PLAISIIRS (Projet de lieu d'action et d'implication sociale des injecteurs et inhaleurs responsables et solidaires), TAPAGE, UDII (Usagers de drogues injectables et inhalables) etc.

²⁹ Télé sans frontières, Cinéma Paradiso.

cette forme d'intervention en termes de mise en mots et en corps de nos acteurs faibles : nos participants en situation de rue.

L'idée force est donc de mettre en lumière comment, par les exercices, les discussions et les improvisations, se constituent cette mise en mots et en corps des expériences de nos acteurs faibles. En effet, le concept d'*acteur faible* permet d'examiner les conditions qui facilitent ou qui inhibent la mise en mots de ces expériences à la lumière de certains réflexes de notre praticien et de son acolyte comédien.

Mais avant de procéder nous devons d'abord situer la pertinence du concept d'acteur faible à la lumière de notre problématique et de nos aprioris théoriques, ainsi que le profil de chacun des participants sans adresse.

4.1-L'Acteur faible et la théorie de la reconnaissance

Le concept d'acteur faible peut sembler paradoxal en ce qu'il conjugue domination et *agency*. Cependant, son intérêt se loge au cœur de ce paradoxe dans la mesure où il renvoie aux «processus de dé- et re-qualification, des individus, voire des groupes, dont les rôles et les identités se déploient dans deux types de configurations.» (Payet et al. 2008 : 9), celle d'*acteurs* mais d'*acteurs affaiblis* par leur statut social. En ce sens, il permet de cerner l'autonomie de groupes subordonnés dont les voix sont souvent inaudibles dans les espaces délibératifs comme les forums de quartiers. Une analyse de l'autonomie des acteurs faibles peut révéler que leurs expériences ne sont pas strictement le fruit d'une subordination à une présumée culture dominante (Petiau et Pourtau, 2011 : 6). Dans le cas qui nous intéresse, cette

autonomie renvoie à sa capacité d'épouser sans contraintes les codes de performance qui caractérisent les cadres d'acceptabilité de la voix d'une part, mais également, et surtout, d'inventer d'autres codes à même de modifier ces cadres d'autre part (Payet et al. 2008).

En effet, le concept d'acteur faible permet d'aller au-delà de la capacité à porter publiquement une revendication et donc à faire entendre sa voix au sens de *voice* comme le définit Hirschman (1970, *In* Payet et al. 2008) : «[...] la voix doit donc être comprise tant dans son sens le plus littéral, lié au mécanisme physique de production de sons, que dans son sens le plus abstrait [...] en tant que la parole (comme emblème, comme corps) qui rend présente dans le monde sensible, une pensée.» (Merleau-Ponty, 1945, *In* Payet et al. 2008 : 18). Ainsi, une attention particulière sur les conditions favorisant l'émergence des voix de ces personnes qui ne maîtrisent pas les codes de performance relatifs à la participation délibérative, permet de s'intéresser, à l'instar de Berger, Sanchez-Mazas, Giuliani et Breviglieri, au «processus de constitution de la voix ou de son empêchement» (Payet et al. 2008 :18).

En outre, notre intérêt pour ce concept repose sur son lien avec la théorie de la reconnaissance en ce qu'il vise à restituer «[...] une présence sensible, incarnée, qui réintroduit la dimension physique, corporelle –et donc émotive, affective- des échanges liés à l'action de se faire entendre [...]» (Op.Cit.).

C'est bien cette présence sensible que l'on nie aux personnes sans adresse dans l'espace public dans les efforts acharnés de les rendre invisibles, invisibilité qui est au fondement même du déni de reconnaissance qui marque leur quotidien, et qui est reproduit dans les espaces

délibératifs. C'est bien cette présence sensible, cette dimension affective que l'on vise à restituer par le Théâtre-forum, comme dispositif méthodologique pour soutenir notre expérience délibérative. D'ailleurs, comme le fait valoir Loser sur les approches d'intervention reposant sur la création, celles-ci permettent aux individus qui y participent «[...] de mieux se repérer dans ce qu'ils vivent à leur propre niveau et dans la relation aux autres et à l'environnement.» Suivant Michel Henry (2006, *In* Loser 2010), en plus d'échapper momentanément à sa souffrance sociale, en principe du moins, pour les personnes marginalisées, «[...] la participation à un atelier de création [...] favorise une mise en mouvement qui autorise à la fois une centration sur soi et une décentration de ses préoccupations.» (Loser, 2010: 225).

Alors que les voix des marginalités sont souvent inaudibles dans des contextes comme les rencontres citoyennes, le concept d'acteur faible permet d'identifier les conditions favorisant ou minant le dépassement du cadre normatif d'acceptabilité de la voix qui contraint, dans le cas qui nous intéresse, celles des personnes sans adresse.

Cela dit, l'utilisation du Théâtre-forum ailleurs qu'au Brésil implique forcément une diversification de cette pratique et de ses méthodes, et ce, dans une variété de sphères sociales allant de l'intervention sociale jusqu'à l'éducation, en passant par la thérapie. Pour cette raison, nous incluons dans notre analyse les méthodes privilégiés par le praticien-*Joker* comme autant de composantes de ce cadre d'acceptabilité de la voix des acteurs faibles.

4.2-Profil des participants

Carl 47 ans et onze ans dans la rue, milite en faveur de la défense de droits des personnes en situation de rue et des personnes consommatrices de drogues. Squatteur aguerri, il se dit lui-même ‘tuteur de résilience’ et agit comme personne ressource dans la rue, communément appelé ‘poteau’. Il possède une connaissance exhaustive des ressources communautaires et caritatives. À ce titre, il a développé une pensée critique face aux logiques d’aide qui sous-tendent l’intervention destinée aux personnes marginalisées. Il consomme du crack occasionnellement au moment de notre démarche mais cessera définitivement au moment où nous rédigeons ce texte;

Denis dans la cinquantaine, vit en appartement avec son amant après quelques années à la rue. Il fréquente certaines ressources communautaires mais sa présence dans ces espaces est généralement discrète. Sauf exception, Denis ne fait pas de vagues bien qu’il soit porté à alimenter les ragots, ce qui lui vaut la réputation de ‘mauvaise langue’. Il est un consommateur assidu de crack et son lieu de vie se rapproche de ces ‘*drugs den*’ qui jaillissent dans certains quartiers urbains. Il nous a faussé compagnie peu de temps avant l’événement de l’ATSA et nous est revenu peu de temps avant l’événement du 6 février;

Olivier dans la cinquantaine, vivait dans une maison de chambre au moment de notre enquête mais est retourné à la rue n’en pouvant plus du climat qui règne dans son immeuble. Gros consommateur d’alcool, son histoire est marquée par le rejet de sa mère. Il fréquente certaines

ressources, principalement celles qui offrent des repas et refuge pour la nuit. Il est un fervent admirateur de Clint Eastwood et de Ozzy Osbourne, et voue une loyauté indéfectible à Carl;

Marie, dans la vingtaine, est une fugueuse qui oscille entre la rue, les cures de désintoxication, et les appartements précaires. Elle campait la nuit dans une devanture de commerce avec un groupe de jeunes dont le leader possède une meute de chiens. Jadis consommatrice de drogues injectables, elle a vécu l'un de ses sevrages en compagnie de Carl dans l'un des squats de ce dernier. Elle a suivi avec succès une formation comme sauveteur. Son lien avec les ressources est plutôt ambigu : alors qu'elle prétend ne pas les fréquenter, elle se dit soucieuse de protéger son image auprès de ces ressources. Elle nous a quittés en claquant la porte à trois ateliers de l'événement du 6 février;

Serge dans la vingtaine vit avec sa mère, sa conjointe et sa fille. Son statut est ambigu. Il prétend avoir vécu dans la rue pendant un certain nombre d'années : parfois deux ans parfois plus selon les circonstances et les interlocuteurs à qui il s'adresse. Sa vie se résume à trois choses: fumer du pot d'où son sobriquet auto-attribué de '*potman*', faire la manche, et faire du bénévolat dans un organisme communautaire. Son réseau social s'articule principalement autour de la rue et en ce sens, l'ambivalence de son profil le classerait plutôt parmi ceux que l'on qualifie de 'crevettes'³⁰;

Jessica est une jeune Inuit dont la mère vit des problèmes de consommation. Après avoir campé dehors avec les jeunes qui gravitent autour du leader et ses chiens mentionné plus haut,

³⁰ Personnes qui gravitent autour de la rue en se prêtant aux pratiques qui s'y rattachent tout en étant domiciliées souvent chez leurs parents.

elle était en appartement avec son copain avec qui elle a une relation stable depuis plusieurs années. Nous avons perdu sa trace depuis la fin de notre démarche. Elle s'est jointe à notre démarche peu de temps avant l'événement de l'ATSA et nous a suivis jusqu'au bout.

Dominique est un Innu dans la cinquantaine. Il figure parmi les dernières générations ayant vécu les fameux pensionnats. En plus de cette expérience, le fait d'avoir perdu un collègue de travail, mort dans ses bras alors qu'il était pompier dans son ancienne vie, marque son imaginaire. Il s'implique dans un organisme qui dessert des personnes autochtones. Après des années de consommation de drogues injectables et inhalables, il demeure aux prises avec un problème considérable d'alcool. Il a participé très brièvement à notre démarche : il s'est joint à nous peu de temps avant l'événement de l'ATSA et nous a quittés peu de temps avant celui du 6 février.

4.3-Les ateliers: un processus centré sur l'exécution de consignes

Le premier atelier débute par l'explication des objectifs de recherche et des consignes liées au Théâtre-forum. Ensuite, la parole est aux participants. Ils nous font part de leurs motivations à prendre part au projet. En plus d'exprimer le désir de se prêter à cette démarche si ce n'est que pour rompre avec la routine de la rue, leurs propos, dont nous traiterons dans le prochain chapitre, ouvrent spontanément la voie à certains commentaires sur la rue.

Par la suite, en guise d'entrée en matière, le comédien nous propose une activité qui se situe en amont de la thématique -l'exploration des expériences relationnelles de notre groupe- en lançant des images de toutes sorte pèle mèle au milieu du plancher. Il demande alors à chaque

joueur de choisir une ou deux images évocatrices en nous expliquant en quoi elles sont significatives pour eux. Cette proposition ouverte (Loser, 2010) débouche spontanément sur les enjeux relatifs à la coprésence. Nous verrons dans le prochain chapitre que le sentiment d’être méprisé par leurs interlocuteurs domiciliés s’avère un *leitmotiv* pour eux. Notons toutefois que nos explications des objectifs de recherche, dont l’enlignement thématique s’inscrivait dans leurs expériences relationnelles dans le paysage urbain montréalais, ont sans doute inspiré leurs propos dans ce premier exercice.

La dernière activité, intitulée *L’album photo*, s’inscrit dans le Théâtre image. Il s’agit, dans ce cas-ci, de modeler, en gardant le silence, le corps de son interlocuteur afin de créer une sculpture vivante évocatrice de ce qui nous interpelle, par exemple ce qui nous a amené à la rue, ou encore un contexte où l’on se sent bien ou mal. Ici encore la question posée aux participants ne touche pas directement leurs dynamiques interactionnelles en se situant en amont de ces dynamiques.

À l’exception d’Olivier, qui semblait plus à l’aise dans le langage non verbal, les autres participants auront du mal avec cet exercice. Par exemple, Serge nous expliquera qu’il ne peut condenser en une seule ‘sculpture humaine’ ce qu’il souhaiterait exprimer. Le praticien nous avouera à la suite de ce premier atelier, qu’un tel exercice était sans doute hors de la portée des participants. Surtout qu’il n’y avait pas, à cette étape, de cohésion de groupe, ni non plus de confiance réciproque entre les joueurs.

Nous terminons cette première séance par une discussion sur les paradoxes de la rue : entre la solidarité et le chacun pour soi.

4.3.1-Des méthodes réflexes et l'emphase sur les antagonistes

Les six premiers ateliers débutaient par quelques exercices de réchauffement, suivis par des jeux dans un premier temps, et, dans un deuxième temps, l'on oscillait entre des échanges verbaux sur la rue et des activités se rapportant aux expériences du groupe.

Dans un exercice comme celui de la *Main-miroir*, sollicité presque systématiquement par bon nombre de praticiens³¹, chaque participant a l'opportunité d'expérimenter physiquement la domination *sur* et la soumission *à* son partenaire. L'exercice consiste à mener le mouvement corporel de son partenaire par la main, comme si celle-ci était rattachée à un fil invisible qui lui, est connecté au corps de l'autre.

Dans un exercice comme le *Tour de l'horloge*, le praticien faisait le tour de l'horloge en débutant à 18h00 un soir typique de semaine pendant que le groupe agissait en mimant ce que chacun fait à chaque heure. Les actions qui reviennent sont la mendicité, la consommation, la bouffe via les '*line up*', le sommeil, promener le chien etc.

Les jeux, ainsi que plusieurs exercices, nous laissaient plutôt perplexe n'étant peu ou pas discutés par la suite. En ce qui concernait les exercices, les vases communicants potentiels

³¹ Alors que nous participions à un colloque international sur le Théâtre de l'opprimé à Minneapolis regroupant des praticiens de partout au monde, chaque atelier, sans exception faisait appel à ce jeu tel une sorte de réflexe.

entre ces derniers et les simulations théâtrales qui suivront étaient difficilement perceptibles, voire quasi absents. Pourtant, selon les principes fondamentaux du Théâtre de l'opprimé, les jeux, les exercices, bref, tout ce qui concerne le processus créatif dans son ensemble, repose généralement sur une analyse des structures sociales dans lesquelles baignent les participants, de sorte que la dimension politique n'échappe pas à leur conscience. Ce faisant, les ateliers de création s'apparentent, dans la pensée Boalienne du moins, à une délibération transposable aux événements devant public élargi:

It should be understood that rehearsals are already a cultural-political meeting in themselves. Theatre will be the medium of the encounter, theatre will be enacted, but it is very important to be aware that it is the citizens who will be making the theatre, around their own problems, trying their own solutions. In this context, every exercise, every game, every technique is both art and politics. If the rehearsals are already a form of political activity in themselves, poursuit-il plus loin, (the citizens talk to one another and try to pinpoint their oppressions, to understand them by means of aesthetics), the shows are the moment of social communion, in which the other members of the community are invited to participate in the debates, still using the same theatrical language. (Boal, 1998 : 48-86)

Alors que les jeux, quant à eux, visaient, entre autres, à créer une cohésion de groupe, à favoriser «l'entraînement des sens, la libération du corps de ses patterns, de ses mécanisations pour être notamment mieux en mesure de déceler ceux de l'Autre, être en mesure de jouer celles de l'Autre» (praticien), nous verrons que ces visées n'ont pas été concrétisées, loin s'en faut selon nous puisque le processus dans son ensemble était centré sur l'exécution de consigne.

Nonobstant ce qui précède, notre perplexité devant les jeux traduisait sans doute notre propre méconnaissance de leur importance pour notre praticien, dont la pratique s'écarte, notons-le, de la dimension politique Boalienne. En ce sens, le caractère ludique des jeux se passe de buts précis. En effet, s'appuyant sur Gadamer (1992), Loser affirme que «[...] le jeu propre à l'humain renvoie à une rationalité libre de toute finalité [...] le but se rapporte au mouvement qui se vise lui-même.» (Loser, 2010 : 51). Les jeux, procurant du plaisir pour le groupe qui agissait «librement, en dehors du sujet» (Praticien lors d'une discussion subséquente à deux), revêtaient une particularité égalitaire contrairement aux autres activités menées au cours des ateliers, lesquelles sollicitaient des habiletés physiques et imaginatives distribuées inégalement chez nos participants. C'est bien ce que remarquait le praticien en se référant au jeu du ballon imaginaire lors d'un retour sur la démarche quelques mois après l'événement du 6 février, où il qualifiait ce jeu de moment fort :

Ça c'a été euh...un beau moment où ça nous avait fait passé par...une espèce d'état d'égalité, d'enfance où là j'avais trouvé dans les jeux de ballons y avait vraiment une espèce de grande liberté.

Dans l'activité de *L'échiquier*, nous abordions de front les rapports de pouvoir qui traversent le quotidien relationnel de nos participants. Le comédien étendait un échiquier géant sur le plancher et demandait alors au groupe de nommer et de placer des personnes qui ont une influence sur le cours de la vie quotidienne du protagoniste: la personne dans la rue représentée par un sac-à-dos, et d'expliquer quelle sorte de pouvoir ces acteurs exercent sur le protagoniste. L'usage de certains artefacts comme celui du sac-à dos dans l'activité de *L'échiquier* avait un but capacitaire de l'expression des participants dans la mesure où il pouvait se projeter dans cet objet en le plaçant à différents endroits sur l'échiquier. Par contre, le fait que ce choix du sac-à-dos comme artefact ait été fait par des praticiens, s'écarterait d'une

approche organique qui maximise l'engagement actif chez des participants. En effet, comme le suggère Taylor:

By constructing the artifacts, the participants are sharing in the narrative [...] When participants in applied theatre believe their own work, they invest more of themselves in it. The tasks that participants are given become a critical means for building belief and commitment in the applied theatre. (Taylor, 2003:19).

Autrement dit, cette activité, tout comme celles qui précèdent et qui suivront, reposait sur des consignes assez précises déterminées d'avance par les praticiens alors que les participants se contentaient *grosso modo* de les exécuter. Boal est sans équivoque à ce sujet : «The latter [participants] should always be encouraged to invent other games and not to be passive recipients of an entertainment that comes from the outside. (Boal, 1979 : 131) En choisissant pour eux, nous leur enlevons l'opportunité de s'investir pleinement et de prendre l'habitude, et le risque surtout, de recourir à leur imagination, et ce, en début de processus. Surtout que ce recours n'allait pas de soi pour certains comme l'indique l'exemple de *L'album photo*.

Quoi qu'il en soit, par la projection dans le sac-à-dos, *L'échiquier* visait à cerner comment les participants conçoivent les rapports de pouvoir qui marquent leurs liens avec ceux qui composent leur paysage social sans que la notion de pouvoir soit problématisée par les joueurs. *L'échiquier* dévoilait, au demeurant, un portrait caractérisé par un clivage tranché entre les personnes itinérantes et les autres. Toutefois, outre l'absence de problématisation, en centrant cette activité sur l'influence et le pouvoir exercés par divers acteurs sur les joueurs, nous déplaçons la réflexion vers tous ceux qui les entourent plutôt que de centrer le regard sur

eux-mêmes comme protagonistes actifs au cœur-même de l'échiquier. Ainsi, par cette activité, qui reposait principalement sur le langage verbal et non théâtral, nous passions à côté de l'opportunité d'amener les participants à prendre le risque de l'improvisation en créant eux-mêmes des protagonistes qui agissent *avec* d'autres acteurs, non pas simplement des protagonistes qui subissent passivement les attitudes méprisantes ou l'indifférence de leurs interlocuteurs.

Autrement dit, alors que l'enjeu de coprésence convoque son propre rapport aux autres, nous nous sommes limités aux rapports des autres (domiciliés, policiers, touristes etc.) avec les personnes en situation de rue, les privant ainsi d'une projection dans son propre rôle comme protagoniste, projection qui requiert un positionnement et une distanciation facilitant l'émergence d'une voix réflexive.

En revanche, lorsque ces liens seront explorés théâtralement via une activité intitulée *La Chaise chaude* qui consiste, telle qu'utilisée par les praticiens du moins, à poser des questions à un participant dans le rôle d'un personnage, des nuances émergeront. Mais encore là, ces nuances se rapporteront aux personnages antagonistes et non aux dynamiques relationnelles entre protagoniste et antagoniste.

Par exemple, lors de cette activité, chacun questionnait les rôles de parent, de commerçant, de travailleur de rue, de résident domicilié, bref de tous ces acteurs nommés par les participants dans le cadre de *L'échiquier*. Les questions allaient des plus anodines comme son film préféré à des questions sur les rapports humains qui animent les différents personnages soumis à la

chaise. Étrangement, tous ces personnages, à l'exception du protagoniste, soit la personne en situation de rue, seront soumis à *La Chaise chaude*. Bref, le regard était encore une fois tourné vers les autres plutôt que sur soi comme acteur qui négocie, avec plus ou moins de marge de manœuvre, ses relations de coprésence en fonction de son interlocuteur.

Dans une activité intitulée *Pour le meilleur et pour le pire* chaque participant était invité à décrire un bon et un mauvais moment. C'est lors de cette activité, qui s'inscrit dans le *storytelling*, que certains participants nous dévoileront des pans marquants de leur vie sans pour autant que leurs récits ne soient mis en scène par les joueurs eux-mêmes, et ce, pour des raisons de pudeur éprouvée par le praticien comme en témoigne ce passage :

J'ai senti que les histoires passées, tout ce qui touchait à l'enfance tout ce qui touchait au...passé lointain ou au cheminement des personnes, c'était ...très c'était assez fragile. Tsé là on touche pas à ça, viens pas toucher à ça. Oui c'était comme si j'étais pas sûr qu'on avait la permission. (Discussion subséquente à deux)

Par exemple, c'est lors de cette activité qu'Olivier nous révélera l'enfer de sa maison de chambre qui se présentait, somme toute, comme une situation oppressive pour lui. Il nous révélait également son lien avec sa mère qui elle, l'avait toujours rejeté. Mais, au lieu de l'amener à mettre en scène ce climat de vie, l'expérience d'Olivier, notamment dans sa maison de chambre, se retrouvera dans la pièce sous forme de monologue écrit par le comédien. Devant les limites de lecture d'Olivier, Carl l'encourageait alors à utiliser ses propres mots en se risquant à l'improvisation, ce qu'il fit avec brio alors qu'il était sous l'effet de l'alcool. Le résultat n'était pas banal: il nous livrait un délire sans retenu dans lequel il imitait les voix de

ses voisins et les bruits qu'ils émettent, et où il décrivait les trous de balles d'arme à feu dans sa porte de chambre suivit d'un 'ça c'est vrai!!!'. Hélas, durant les répétitions subséquentes, sans l'effet de l'alcool, il ne pourra reproduire cette théâtralité débridée. Pourtant, il s'agissait là d'une perche où Olivier nous livrait, dans une candeur spectaculaire, un pan de son vécu qui aurait pu être exploré plus en profondeur par la théâtralisation.

Par conséquent, lors de la représentation finale, cette scène sera plutôt mimée par Olivier pendant que les autres acteurs menaient un train d'enfer en filigrane pour illustrer sa gestuelle. Cette scène débutait et se terminait par le comédien, guitare à la main, qui présentait l'histoire d'Olivier vivant dans son 'bloc d'enfer' : 'C'est l'histoire d'un gars qui s'est trouvé une belle p'tite place...', avec un brin d'ironie.

Dès le cinquième atelier, le praticien nous présentera la structure dramatique envisagée par lui. Celle-ci est centrée sur trois protagonistes dont la trajectoire est traversée par des obstacles posés par des acteurs antagonistes. Il nous faisait un schéma au tableau des sphères qui ponctuent ces trajectoires: les motivations personnelles incluant les histoires de vie, les souffrances et les peurs, la santé et les services sociaux et une autre zone qui demeure vide. Il questionnait alors le groupe afin que celui-ci comble ce vide. Marie mentionnera les policiers. Carl quant à lui, évoquera une autre sphère qui avait échappé au praticien et qui est intimement lié aux rapports que ce dernier entretenait avec les policiers : celle de la réussite que Carl associe à l'éradication de son dossier criminel, sans contredit un frein considérable à la négociation d'une réussite quelconque pour lui. Cette sphère, qui renvoie pourtant à la

judiciarisation des personnes marginalisées, sera très peu explorée au cours de ce processus et ne figurera pas dans la pièce de théâtre présentée à l'ATSA et au forum public.

4.3.2-Les simulations au profit d'une pièce de théâtre

À partir du sixième atelier, des simulations théâtrales mettront en scène tour à tour un travailleur de rue et un itinérant, un commerçant et son représentant d'association, deux policiers qui se préparent pour leur quart de travail et lors d'un débriefing suivant une rafle policière musclée, un conseil d'arrondissement, une salle d'attente dans un CLSC et à un bureau de la sécurité du revenu, les sons, bruits et odeurs tantôt dans une maison de chambre supervisée, tantôt dans une maison de chambre non supervisée, ainsi que dans une mission lors d'un repas.

Ces simulations, qui découlaient d'une cartographie construite en partie seulement par les participants, nous étaient proposées principalement par le praticien au lieu de s'inscrire dans un processus où les participants mettraient eux-mêmes en scène leurs histoires d'oppression. Il ne s'agissait donc pas d'une exploration permettant de mieux saisir les contours des expériences des protagonistes dans ces diverses sphères mais de simulations pour nourrir un texte écrit par le comédien. Ainsi, à l'opposé de l'esthétique de l'opprimé ou de ce que Boal qualifie de *'Poetics of the Oppressed'* les participants n'étaient pas en contrôle des moyens de productions : «I believe that all the truly revolutionary theatrical groups should transfer to the people the means of production in the theater so that the people themselves may utilize them. » (Boal, 1979: 122)

En plus de l'absence de liens entre les simulations et une activité comme *L'échiquier* ou *Pour le meilleur et pour le pire* ou encore celle de *La Chaise chaude*, les dernières simulations traduisaient une sorte de chaos infernal qui laissait l'impression que nos joueurs en donnaient plus 'que le client en demande' comme en témoignent deux extraits de notre journal de bord qui font état du climat lors de ces simulations:

CLSC : Carl fait son show: belligérant face à une réceptionniste impassible et patiente jouée par Marie. P... joue le citoyen bien pensant qui s'insurge contre l'insistance abusive de Carl. Même genre d'exercice mais au Bien-être social: Denis joue le préposé et Carl refait son show: même gestuelle grosso modo. Incompréhension, frustration, arrogance de part et d'autre. Un peu brouillon tout ça...selon moi. Il me semble que la vignette n'est pas prise au sérieux par le groupe peut-être un peu fatigué (C'était, je crois, avant la pause). (Journal de bord, 17 octobre, 6^e atelier).

Conseil d'arrondissement : Durant cet exercice Carl nous livre de nombreuses invectives pour interrompre les procédures tandis que Marie est allongée par terre. D'ailleurs, elle le sera pendant quasiment tout l'atelier. Aucun décorum. J'ai l'impression d'être devant une sorte de Théâtre de l'absurde où l'on joue une scène délibérément en rupture avec le décorum attendu maximisant ainsi la distance et la distinction entre le personnage et le comédien d'une part, et la distanciation de l'auditoire face à la scène d'autre part. Sans doute inconscient chez notre groupe, plus une sorte de je m'en foutisme qu'autre chose... (Journal de bord, Idem)

Ce climat traduisait-il un désengagement de la part de nos participants, ou du moins, une absence de conviction vis-à-vis du processus ou était-ce l'expression d'une impuissance, d'une sorte de fatalisme? Désengagement et fatalisme était clairement perceptible chez Denis par exemple, qui, ayant parfois du mal à suspendre son incrédulité, choisissait une posture de retrait comme le démontre ces passages tirés de notre journal de bord:

À l'aide de cinq chaises, une table et un verre 3/4 rempli d'eau, le Joker nous demande d'exposer les structures du pouvoir en général et dans le centre-ville en particulier. Chacun y va de sa sculpture, suivie des interprétations respectives. Denis nous avoue qu'il voit un verre sur la table entouré de chaises.

Dans une simulation d'un conseil d'arrondissement, alors que nos participants formulent haut et fort leurs doléances devant le Maire joué par le Joker, Denis déclare: Chu schizophrène, j'fais des psychoses j'sais pas c'qui s'passe'.

Denis citoyen domicilié: 'C'est pas mon quartier, j'vis dans Hochelaga. Mais si ça l'était...moi chu ben partout. J'vois mes voisins, pas d'problèmes. J'veux pas l'savoir c'qu'y aiment ou c'qu'y aiment pas. Faut pas essayer de changer ce qu'ont peut pas changer. Tu peux jamais plaire à tout l'monde.' (Exercice de la *Chaise chaude*)

Rajoutons que les simulations sus mentionnées avaient peu de rapport direct avec les propos tenus spontanément par notre groupe, propos qui renvoyaient surtout aux expériences dans l'espace public ainsi que dans les ressources communautaires. Par exemple, une seule mention touchait le traitement reçu par Marie dans le domaine hospitalier lors d'une surdose d'héroïne, où elle avait éprouvé une sorte d'anéantissement de sa personne alors qu'elle était identifiée grâce à un bracelet avec des 'x' et des 'o'.

Au septième atelier, le comédien nous propose la pièce qu'il a écrite, qui s'inspire largement des notes prises par nous, le praticien et son partenaire. À partir de cet atelier, le gros du processus sera centré sur la mise sur pied de cette pièce incluant l'apprentissage des répliques et de la mise en scène pour les participants. En ce sens, l'équipe semblait s'inscrire plutôt dans une logique de 'Théâtre-spectacle' que dans une approche Boalienne : «All the methods that I have discussed are forms of a rehearsal-theater, and not a spectacle-theater. » (Boal, 1979 : 139).

L'étape exploratoire que nous venons d'exposer dans ses grandes lignes est caractérisée par certains facteurs qui n'ont certes pas favorisé cette mise en mots et en corps que nous escomptions, et encore moins l'appropriation du processus créatif par les participants puisqu'elle reposait dans l'ensemble sur l'exécution de consignes établies par les praticiens. Parmi ces facteurs se trouvent notamment des méthodes centrées au premier chef sur la production d'une pièce de théâtre, sur les perceptions qu'ont les participants des individus qu'ils côtoient et qu'ils conçoivent comme antagonistes, et sur les ressources communautaires qu'ils fréquentent. Bref, ce processus était presque uniquement axé sur une décentration sur soi.

Par exemple, demander à Carl de faire parler le policier dès le deuxième atelier, nous semble précipité, et ce, surtout sans avoir exploré en profondeur la voix des protagonistes : les personnes en situation de rue. Ce réflexe, sollicité d'entrée de jeu par les praticiens, était un présage de méthodes réflexes plutôt que réflexives et d'une absence d'orientation claire quant à la démarche dans son ensemble. En effet, nous n'avons pas tablé sur ce qu'ils vivent mais sur ce qu'ils perçoivent des autres comme vecteurs d'oppression, et ce, sans pour autant leur fournir l'opportunité de mettre eux-mêmes en scène ces perceptions.

Ce manque de clarté se traduira par un livrable (la pièce) confus et superficiel, lequel se répercutera également sur le processus dialogique tout au long de notre démarche. L'impératif de la production d'une pièce de théâtre écrite par une tierce personne, en plus d'avoir été une contrainte considérable pour Olivier qui ne sait pas lire, semblait avoir pris le pas sur une exploration autre que superficielle des expériences de nos participants.

Aussi, un exercice comme celui de *La Chaise chaude* vise généralement l'appropriation du narratif qui sous-tend les rapports de pouvoirs entre les acteurs sociaux, en favorisant chez les participants une projection dans les personnages sur la chaise (Taylor, 2003). Il ne vise pas la production d'une pièce de Théâtre au sens conventionnel du terme. Tout comme c'est le cas pour d'autres exercices ou simulations, il s'agit d'un exercice très structurant exigeant une certaine rigueur, rigueur qui s'écarterait de l'absence presque totale de questionnements sur le sens des interventions amenées par nos participants en cours d'ateliers. Qui plus est, les questions posées lors d'un exercice comme *La Chaise chaude*, sont dirigées généralement vers un protagoniste, au départ à tout le moins d'une démarche d'exploration théâtrale s'inscrivant dans le Théâtre de l'opprimé. Ces questions servent, chemin faisant, à faire émerger au sein-même de ce personnage-protagoniste, les multiples facettes du lien qu'il peut avoir avec ceux qu'il identifie comme antagonistes. Au terme d'un exercice comme celui de *La Chaise chaude*, bien au-delà de l'antagonisme qui divise l'opprimé et l'opresseur, ces facettes peuvent aussi inclure les ambiguïtés insoupçonnées et les désirs profonds d'être respecté qui animent tout être humain, et qui relèvent, rappelons-le, de l'importance de la reconnaissance. Autrement dit, un tel exercice, si tant est qu'il soit centré d'abord sur les protagonistes, peut déboucher sur une décentration sur soi, et ce, par le biais des ambiguïtés qui animent les rapports humains.

En outre, plutôt que de se concentrer sur les antagonistes et de faire primer des enjeux *sur* des personnages, expliquant le ton parfois pamphlétaire de cette pièce, les activités théâtrales servent à voir comment ces enjeux se posent organiquement, en suivant non pas des enjeux

mais avant tout des personnages qui sont créés de manière évolutive par les participants eux-mêmes. Les questions posées à ces personnages servent à amener les participants à se solidariser avec eux pour mieux les incarner dans un premier temps, à problématiser eux-mêmes le sens qui se dégage de leurs réponses aux questions dans un deuxième temps, et, ultimement, à s'approprier le processus de création dans son ensemble (Taylor, 2003).

L'exercice de *La Chaise chaude* auraient pu être utilisé pour soutenir l'expérience d'Olivier dans sa maison de chambres nommée par lui comme étant le 'pire' dans *Pour le meilleur et pour le pire*, ou encore pour Marie lors de sa surdose, par exemple. De plus, bien plus qu'un exercice qui sert à meubler du temps dans un atelier dont le but ultime est de produire une pièce de théâtre, une telle activité vise à créer une trame narrative évolutive plutôt que réductrice et fixée (Op.cit.). En effet, ce qui découle de cet exercice quant aux situations vécues par le ou les personnages sujets à *La Chaise chaude*, permet de construire des scènes propices au processus dialogique et participatif, processus qui caractérise le fondement-même du Théâtre-forum. Ces scènes sont ensuite 'forumisées' en cours d'atelier par les participants eux-mêmes afin d'explorer les options qui s'offrent aux protagonistes. L'étape forum permet aux participants de s'approprier la démarche de création toujours dans un cadre dialogique, et de se préparer à cet exercice devant un public élargi. C'est cette appropriation par l'échange permettant ce mouvement entre centration sur soi et décentration sur soi qui est au cœur-même de cette pratique non pas la production d'une pièce. D'autant plus que l'aboutissement de notre expérience de Théâtre-forum ne dépendait pas de la présentation d'une pièce déjà ficelée pour le spectateur, mais d'un événement guidé par un échange théâtral où autant les exercices que des scènes *sui generis* seraient transposés dans un autre espace enrichi par d'autres

participants : les membres de l'auditoire appelés à devenir *Spect-acteurs*. Or, tout se passait comme si chaque activité avait pour seul objectif la production d'une pièce de théâtre, somme toute assez conventionnelle par surcroît. L'impératif d'une pièce de théâtre menait, à toute fin pratique, à faire l'économie d'une exploration du *sens* de ce qui était amené par nos participants. Bref, au lieu d'aller plus loin dans l'exploration des discours tenus par ces derniers en les soumettant à des mises en corps et en amenant les joueurs à se questionner sur leurs sens, en leur demandant 'qu'est-ce qui se passe ici?', ces discours étaient saisis par le praticien et son partenaire pour les inclure dans cette pièce. Les ateliers ressemblaient à un *brainstorming* remâché et digéré par les premiers spectateurs : les praticiens.

Par exemple, au moment où le comédien se chargeait des modifications à apporter au texte qui serait présenté le 6 février, celui-ci questionnera le praticien sur l'inclusion d'un fait troublant et inusité mentionné par l'un des participants sur les abus de pouvoir des bénévoles dans les missions, et encore une fois, ce récit, qui n'est pas exploré théâtralement, est l'objet d'une préoccupation qui se limite à son inclusion ou pas dans cette pièce:

Lu aussi dans les notes de (la chercheure), Dominique qui parle de la violence physique de certains intervenants (nom de la mission). Dois-je en faire mention dans les doléances sur les missions que fait le personnage de Carl? Ou on s'en tient aux questions d'hygiène, de proximité et de sécurité évoquées dans l'impro? (Praticien-comédien chargé de l'écriture de la pièce suivant l'atelier du 9 Janvier, 18^e atelier)

Pourtant, ce genre de discours, sans doute plus courant qu'on ne pourrait le croire à première vue, s'inscrit dans une logique de *Distanciation associationnelle* (Snow et Anderson, 2001), l'une des composantes de la construction identitaire des personnes itinérantes. En effet, ce

discours révèle les complexités relationnelles de la construction de soi selon lesquelles chacun tente de sauver son image en s'associant avec certains groupes tout en se dissociant d'autres groupes : dans ce cas-ci, les personnes sans domicile qui tentent de s'en sortir en faisant du bénévolat et qui sont souvent perçues, par ceux qui sont prestataires de services, comme des traîtres ou des 'bénévoleurs' qui profitent de leur statut de bénévole pour se servir avant les autres et pour se targuer d'une supériorité face aux personnes desservies.

Quoi qu'il en soit, nous avons questionné le praticien au sujet de l'écriture d'une pièce de théâtre lors de notre discussion à deux suite à l'événement du 6 février, et voici ce qu'il nous disait :

Pourquoi la pièce écrite.... (Longue pause) c'est sûr que y a le mot sécurité ... sécurité pour qui...sécurité pour moi, sécurité pour les participants, tsé le fait c'est que Denis... c'est beaucoup pour Denis pi pour Olivier qu'y avait de la misère à lire pi qu'y avait pas ses lunettes... ça c'est une entrave... peut-être aussi pour éviter la dérive par rapport au [sujet] pour éviter que ça aille dans toute les directions. Euh... par rapport au sujet, une fois qu'on trouvait quelque chose dans puis c'est... ça serait très intéressant de refaire l'expérience pi travailler autrement. Ça pourrait nous révéler autre chose...peut-être....

En somme, recourir à un dispositif conventionnel comme une pièce de théâtre écrite par une tierce personne par souci de sécurité comme nous le disait le praticien-*Joker* dans cet entretien, se posait comme un frein considérable aux objectifs de notre recherche puisque ce recours faisait l'économie d'un investissement actif et potentiellement émancipateur pour les joueurs en situation de rue. En effet, en plus d'être en profonde contradiction avec l'idée force du Théâtre-forum fondé sur des scènes ouvertes et indéterminées, facilitant les interventions théâtrales de l'auditoire (Diamond, 2007; Taylor , 2003; Salverson, 2001, 1999,

1996, 1994; Rohd, 1998; Filewood, 1987, Boal, 1979) et un processus organique centré au premier chef sur le protagoniste, ce recours à une pièce de théâtre écrite par une tierce personne n'a pas incité les acteurs faibles et moins faibles à s'approprier pleinement leurs propres récits. Au contraire, ce recours a eu pour effet de les déposséder de leurs expériences, incitant les plus faibles et moins faibles à se complaire dans le rôle d'exécutant et non d'auteur (Shaughnessy, 2011). Or, les méthodes utilisées se rapprochaient plus d'une démarche théâtrale que d'une démarche propre au Théâtre de l'opprimé visant l'émergence des voix du groupe en situation de rue invité à trier lui-même les expériences qu'il souhaite exprimer comme groupe : «It is important that the group decides what the central idea is, what the subject of the play and the subsequent forum is to be.» (Boal, 1998 :62). Surtout, Il s'agit pour le groupe de comprendre et de problématiser lui-même les liens entre les histoires singulières et les structures sociales plus larges dans lesquelles elles se vivent:

Our approach can be explained in the following way: someone recounts a personal experience, where he or she has felt oppressed. This is his or her *particular* case. Instead of investigating the *singularities* of this particular case, we try, using the participation of others, to go from the particular to the *general*, by which we mean the *universality* of particular cases within the same category. (Boal, 2002 :206).

Nous verrons que cette lacune a considérablement affaibli les participants à l'étape finale de notre démarche.

Nous venons d'examiner le 'corridor' qui mène à l'objet d'étude, soit l'espace délibératif soutenu par le Théâtre-forum. Avant de plonger dans cet objet, terminons l'analyse de ce 'corridor' avec l'événement de l'ATSA.

4.4- L'ATSA : un événement entre pairs

La description de cet événement filmé s'appuie sur de l'observation directe. Il s'agit d'une performance de la pièce présentée devant un auditoire de pairs surtout, suivi d'une brève discussion et de quelques théâtralisations.

4.4.1-La présentation de la pièce

Nous apercevons Serge en arrivant sur le site de l'État d'urgence et ensuite les autres. Une solidarité dans le groupe mêlée à un trac porteur de possibilités est perceptible. C'est dans un climat plutôt chaotique que les joueurs présenteront leur pièce qui débute par une chanson humoristique sur le centre-ville de Montréal écrite par le praticien-comédien, et dont les paroles seront distribuées à l'auditoire, suivant la suggestion de Serge. Il y a dans la salle des bruits ambiants et on s'y attendait. Ce bruit posait problème pour nos participants qui n'étaient pas dotés des techniques vocales facilitant la projection de leur voix. Ainsi, le praticien-*Joker* constatera rapidement que les comédiens devront être amplifiés. Il se promenait donc avec le micro qu'il plaçait le plus discrètement possible devant le visage de chaque acteur au moment de sa réplique.

4.4.2-Discussions et remplacements de personnages : dans l'esprit du Théâtre de l'opprimé

A la suite d'une courte période de discussion dont nous feront état subséquemment, le *Joker* propose de faire une revue des personnages en invitant d'abord le praticien-comédien, dans le rôle du résident domicilié. Son monologue exprime ses peurs face à la consommation de drogues dures et de ses impacts sur ses enfants. Le *Joker* sollicite les réactions de la salle. Il poursuit ce tour d'horizon en réactivant le rôle du commerçant pour ensuite questionner l'auditoire sur les ressources communautaires.

La forme monologue privilégiée par nos partenaires ne permettait pas à l'auditoire d'interagir avec le personnage en question à moins d'insérer le monologue dans le cadre d'un exercice comme celui de *La Chaise chaude*, où les membres du public seraient appelés à questionner le personnage.

Deux scènes seront réactivées dans le cadre du Théâtre-forum, soit celle de l'enquête policière et celle du commerçant qui subit des pressions de la part d'un représentant de son association pour mettre un terme à l'entente qu'il a avec notre groupe de personnages sans domicile.

4.4.2.1-L'enquête

La première théâtralisation s'inscrivait dans le modèle originel du Théâtre de l'opprimé si tant est qu'il s'agissait du remplacement d'un des protagonistes sans adresse. Une femme domiciliée, dans le rôle d'une SDF, questionne les policiers joués par Carl et Marie. Elle remplacera Jessica qui jouait une jeune en situation de rue. Pendant que cette femme tente de faire valoir son droit de citer face aux policiers, Serge, qui jouait l'autre jeune interpellé par ces derniers, se retire au fond de la scène au lieu de rester en personnage. Son geste rompait

ainsi avec un certain décorum en Théâtre-forum voulant que les autres personnages sur scène demeurent dans leur rôle, au lieu de profiter d'un remplacement de personnage pour partir temporairement 'en vacances'.

Par ce retrait, la *Spect-actrice*-protagoniste était laissée à elle-même dans sa tentative de négociation avec les deux policiers. Pourtant, comme nous le verrons dans le prochain chapitre, Serge n'en finissait plus de nous relater ses nombreuses bravades face aux forces de l'ordre. Avait-il peur de perdre la face en confrontant ses expériences au jeu implacable et réaliste de Carl et de Marie dans les rôles de policiers? Une chose est certaine toutefois : faire l'économie de 'forumiser' les scènes dans le processus d'atelier, une étape pourtant essentielle, avait créé un flou quant au décorum rigoureux à respecter lors de remplacements de personnage.

Une deuxième théâtralisation est tentée par une paire dans la salle qui introduit un troisième personnage : le témoin. Ni protagoniste, ni antagoniste, au départ du moins, ce personnage sort de la position de neutralité pour venir en appui à la jeune sans adresse jouée par la *Spect-actrice*. Mais sa tentative se soldera par un échec alors qu'elle se fera arrêter pour entrave au travail d'un policier.

Ce troisième personnage mérite qu'on s'y attarde. Il reflète l'ouverture du modèle originel du Théâtre de l'opprimé jadis centré sur le couple protagoniste-antagoniste, et ce, dans un contexte de dictature au Brésil où les rapports de pouvoir sont plus tranchés. Toutefois, l'usage de cette pratique se transforme dans les pays 'démocratiques', marqués par des

structures de pouvoir diffuses que ce modèle dogmatique n'arrive pas à traduire. Du reste, l'évolution de cette pratique qui se manifeste entre autres par le recours à ce troisième personnage et par des remplacements tous azimuts, renvoie à ce que Shutzman (1994) qualifie de 'Territoires d'oppression'. Ces territoires viennent complexifier la dichotomie opprimé-oppresseur dont le corollaire est la dichotomie protagoniste-antagoniste.

A ce propos, dans son travail sur le racisme avec Headlines Theatre dans les années 1990s, Diamond remarque que les participants caucasiens ont du mal à se positionner dans le cadre de cette dichotomie qui oppose oppresseur et opprimé. En effet, étant interpellés par les enjeux de racisme sans en être directement la cible, ces participants voyaient mal comment se situer dans ce modèle, les plaçant ainsi dans la position d'observateurs impuissants. Plutôt que de les emmener à problématiser leur position de privilège comme caucasien, ce que Diamond considère comme étant une approche dirigiste, ces étudiants en viennent eux-mêmes à saisir leur impuissance à intervenir dans des situations de racisme comme une forme d'oppression en soi ce qui rejoint la notion de territoires d'oppression de Schutzman : «Having the investigation meet them in their comfort zone [...] provided the kind of safe space necessary for these participants to recognize how their own behaviour was contributing to the problem.» (Diamond, 2007 :116).

Ce troisième personnage faisait son entrée lors d'un forum sur l'itinérance mené par un groupe d'étudiants New-Yorkais. La pièce mettait en scène une personne itinérante qui tente de dormir sur un coin de trottoir, une passante qui harcèle cette dernière estimant qu'elle bloque la circulation piétonnière, et une autre passante qui tente en vain de raisonner la première

passante irritée. Cette situation est intéressante dans la mesure où elle illustre le flou qui traverse certains rapports de pouvoir. En effet, la première passante n'est pas en soi responsable de la condition d'itinérance, la deuxième éprouve un sentiment d'impuissance et par extension d'oppression, et ce, en dépit de la présence ou de l'absence de la passante irritée et intolérante. En ce sens, ce troisième personnage n'est ni oppresseur, ni opprimé:

This new character [...] if oppressed, then by whom? By the homeless person fobbing visible? By the angry women for yelling at the homeless person? And if oppressor, then of whom? The homeless person whom she leaves alone? Yet, by virtue of feeling overwhelmed by the problem [...] and then, accordingly, doing nothing to help [...] we could say this silent witness shares qualities with both in a theoretical sense. (Schutzman, 1994 :144)

4.4.2.2-Le commerçant

Notre événement se termine par la réactivation de la scène du commerçant, qui s'inspire d'une entente réelle entre un groupe de jeunes et leurs chiens, et une commerçante du centre-ville. L'un de ces jeunes était présent dans la salle. Le praticien-*Joker* l'invitera donc à se jouer lui-même dans le rôle d'un des campeurs. Mais au lieu de respecter la scène telle qu'elle était écrite, selon laquelle le commerçant annonce au groupe qu'il doit temporairement mettre un terme à leur entente afin de calmer les tensions qu'elle suscite auprès des autres membres de son association, le *Joker* demande à ce jeune de faire valoir son point-de-vue directement auprès du représentant de la dite association de commerçant. Il s'agissait là d'une décision qui s'écartait d'une certaine orthodoxie en Théâtre-forum, laquelle contraint les *Spect-acteurs* à se confronter aux limites de la situation illustrée dans une scène en tentant de les surmonter, et non d'imaginer de toute pièce une autre scène (Rohd, 1998).

Cependant, en ouvrant encore une fois ce modèle originel pour permettre la création *in situ* d'une autre scène, nous avons tous l'opportunité d'entendre et de voir par quels arguments, marqués par un sens aigu de la répartie, ce campeur triomphait en plaçant le représentant de l'association devant ses propres contradictions, et ce, devant l'enthousiasme de l'auditoire.

Malgré le chaos, voire même peut-être à cause de ce chaos, nous étions dans un contexte où les personnes présentes avaient le goût de se solidariser avec les protagonistes sur scène dont les répliques trouvaient un écho dans la salle. Ce cadre d'acceptabilité de la voix permettait d'imaginer d'autres rapports entre personnes itinérantes et leurs interlocuteurs domiciliés comme en fait foi le triomphe du campeur qui tenait tête au représentant de l'association de commerçant joué, notons-le, par le partenaire de notre praticien, un comédien professionnel.

En ne sombrant pas dans une sorte de magie, le jeu de Marie et Carl dans les rôles de policiers face aux tentatives de la *Spect-actrice* dans le rôle de la jeune SDF, ainsi que celle de l'autre *Spect-actrice* dans le rôle du troisième personnage, permettait de mettre en scène de manière convaincante et crédible, l'échec *in extremis* devant l'autorité policière, une autorité par laquelle se construit la subordination des personnes qui n'ont d'autre choix que d'occuper le domaine public faute d'un espace privé.

4.5-Le forum public du 6 février : les choses se corsent

Nous avons tenu cet événement dans l'auditorium du Centre national d'archives du Québec sur la rue Viger. Cette salle, jouissant d'une excellente qualité acoustique, permettait au groupe de non acteurs d'être audible. Cependant, la disposition de cette salle, soit une séparation

tranchée entre la scène et l'auditoire, posait un défi de taille en ce qui a trait à l'outil Théâtre-forum qui vise à éliminer cette séparation (Boal, 1998, 1979). En effet, loin d'inciter les membres de l'auditoire à monter sur scène, l'obscurité dans laquelle sera plongé l'auditoire tout au long de cette expérience et la disposition en pente des sièges, aura plutôt l'effet contraire. D'ailleurs, une chargée de projet présente ce soir-là, interviewée quelques mois plus tard, nous disait avoir été plutôt perplexe devant cette disposition de la salle : «Ben j'te dirais au départ, l'aménagement de la salle me laissait perplexe. Parce que j'me disais...me semble que c'est pas si convivial que ça pour emmener les gens à participer.»

Quoi qu'il en soit, le taux de participation dépassait nos attentes. Plus de soixante dix participants issus de plusieurs secteurs de la société civile y étaient représentés: des résidents du centre-ville et de quartiers limitrophes en transit au centre-ville, trois policiers (un commandant et ses deux agentes sociocommunautaires), quelques commerçants et plusieurs intervenants communautaires, un travailleur du milieu de la santé, deux décideurs municipaux et une élue au niveau provincial, quelques chercheurs, bref, une palette complète d'acteurs interpellés par les enjeux de coprésence au centre-ville de Montréal. Les grands absents de cette soirée : d'autres personnes itinérantes.

La soirée débutera par un mot de bienvenue du président de la table, une courte allocution par la chercheure pour situer le cadre dans lequel s'effectue ce forum en rappelant les objectifs de recherche³², et, finalement, une présentation par le *Joker* du *modus opérande* lié au Théâtre-forum.

³² La lettre d'invitation à cet événement incluait un bref descriptif de la recherche doctorale de la chercheure.

4.5.1-La pièce : plus de retenu, moins de spontanéité

La présentation de la pièce se mérite une attention soutenue de la part de l'auditoire qui réagit à certains moments par des rires. C'est le cas notamment lorsque le personnage de Carl, en s'adressant à un itinérant venu de Québec, suggère que les ressources communautaires '...ne sont pas là réellement pour aider, eux c'qu'y veulent c'est leur p'tite subvention.' Nos acteurs se concentrent pour livrer leurs répliques soigneusement. Tellement, que le Président de la coalition, présent également à l'ATSA, où il dit s'être senti jugé, voire agressé, compare les deux présentations comme suit :

J'avais assisté au...euh...l'espèce de Théâtre-forum sur la Place Émilie Gamelin, au préalable à l'ATSA et j'ai vu que le ton était assez euh, le propos était assez agressif, c'était assez polarisé et puis j'me suis dis 'bon! C'est ça.' Mais avec un public de gens plus euh...pas nécessairement de la même réalité que l'itinérance, il peut y avoir des réactions assez fortes. Il peut y avoir des tensions. Donc c'est un p'tit peu sur la base de ce que j'avais vu à l'ATSA que j'm'interrogeais sur euh...l'issue de ça. J'ai eu l'impression que à l'ATSA, les acteurs étaient davantage eux-mêmes et ils étaient plus à l'aise de s'exprimer eux-mêmes. Euh... l'exercice qu'on a fait là-bas (au Centre national) euh, c'était plus composé un peu, on sentait qu'y avait moins de spontanéité chez les gens et y avait plus...ils se sentaient un p'tit peu devant un public oooh! Un public sérieux et pi là y fallait pas qu'y fassent de gaffes. Donc ils ont été moins, ils se sont moins prêtés au jeu finalement. Ils ont joué mais un jeu plus euh 'Ah! Là faut qu'on fasse attention, là on est comme des, on est des acteurs!

4.4.2-Les discussions et les théâtralisations : un dialogue entre le *Joker* et la salle au mépris de l'échange théâtral

À la suite de la présentation théâtrale, le *Joker* amorce le forum en sollicitant des réactions sur le vif des membres de l'auditoire. L'échange entre lui et l'auditoire, que nous couvrirons au prochain chapitre, se prolongera presque tout au long du forum.

Seulement trois théâtralisations seront tentées, plutôt timidement, alors que plusieurs personnes quittaient déjà la salle. Les trois tentatives, qui seront analysées dans le prochain chapitre, touchent la scène du passant irrité par la sollicitation et met en scène deux jeunes mendiants, le passant irrité et un témoin impuissant comme troisième personnage ni protagoniste, ni antagoniste.

Le passant irrité est remplacé d'abord par un des deux élus dans la salle, et ce remplacement de personnage se transforme rapidement en un monologue selon lequel cet élu aurait perdu la face lors d'un échange entre lui et un jeune mendiant effronté. Par cette intervention, nous étions loin des visées dialogiques du Théâtre de l'opprimé :

«The Theatre of the Oppressed, in all its various modalities, is a constant search for dialogical forms, forms of theatre through which it is possible to converse, both about and as part of social activity, pedagogy, psychotherapy, politics.» (Boal, 1998: 4)

«The participants who choose to intervene must continue the physical actions of the replaced actors; they are not allowed to come on the stage and talk, talk, talk: they must carry out the same type of work activities performed by the actors who were in their place.»(Boal, 1979 :139).

Le troisième personnage quant à lui, est incarné par une employée de la coalition de quartier qui, sans monter sur scène, simule une conversation téléphonique avec le passant irrité en l'incitant à s'en remettre aux ressources destinées aux itinérants, rompant du coup avec un autre principe du Théâtre de l'opprimé en général et du Théâtre-forum en particulier : «The theatrical activity must go on in the same way, on the stage. Anyone may propose any solution, but it must be done on the stage, working, acting, doing things, and not from the comfort of his seat.» (Boal, 1979 :139). Finalement, dans les chaussures du troisième personnage, une intervenante se prête au jeu en tentant une médiation entre le passant irrité et l'un des jeunes mendiants, une tentative qui se termine en queue de poisson.

Nous constatons ici que l'emphase de cette soirée était sur l'oppression du passant irrité, qualifié d'antagoniste par l'auditoire. Par les tentatives théâtrales qui visaient, entre autres, à surmonter ses propres malaises face à la concentration de l'itinérance dans le centre-ville de Montréal (praticien lors d'une rencontre de validation à trois), nous passons à côté d'un espace performatif fondé sur la solidarité entre les acteurs domiciliés et non domiciliés.

Dans le chapitre précédent, nous avons souligné le fait que l'auditoire était largement composé de personnes plutôt disposées à dialoguer avec leurs voisins en situation de rue, un profil dont nous devons tenir compte dans l'analyse des résultats. Dans cet esprit, le ton parfois acrimonieux de la pièce ne reflétait peut-être pas leurs attitudes à l'égard des personnes sans adresse ce qui expliquerait possiblement leur difficulté à assumer un rôle d'antagoniste 'oppresseur' contraire à leur propension à être plutôt tolérants d'une part, et leur incapacité à

jouer le rôle d'une personne en situation de rue par pudeur et par manque de familiarité avec les réalités des personnes itinérantes d'autre part.

La soirée se termine par des conversations informelles entre les participants et quelques membres de l'auditoire autour d'un buffet, pendant que des étudiants en journalisme, qui filmaient l'événement dans le cadre d'un travail de session, effectuaient des entrevues sur le vif avec des personnes présentes³³.

En dépit d'une présentation théâtrale somme toute réussie et d'un taux de participation très satisfaisant, cette expérience nous laisse sur notre faim en ce qui concerne l'évaluation de notre outil : le Théâtre-forum. De plus, le temps alloué aux échanges verbaux a clairement pris le pas sur le dialogue théâtral que nous visions, sans compter que cet échange, qui portait, entre autres, sur les apories du vivre-ensemble dans un quartier comme le centre-ville de Montréal, se déroulait en la quasi absence d'interventions provenant du groupe de participants en situation de rue demeurés silencieux au fond de la scène.

Force est de constater que cet événement était traversé par des contraintes, en l'occurrence l'absence de pairs sans adresse dans l'auditoire et la disposition de la salle. Ces contraintes se sont répercutées sur le travail du *Joker*. En effet, devant ce qu'il percevait comme un espace clivé entre l'auditoire et la scène, clivage exacerbé par l'absence de pairs et la disposition physique de la salle, il voyait mal comment en appeler à des interventions théâtrales de la part des spectateurs.

³³ Il s'agissait d'un projet indépendant du nôtre dont un ou deux extraits du produit final nous servent de données, notamment, ces entrevues sur le vif.

Si l'on considère avec Kahane que : «[...] certaines perspectives propres à un groupe sont susceptibles d'être ignorées à moins que des membres de ce groupe ne soient présents en nombre suffisant lors des discussions.» (Kahane, 2002: 275), l'absence de pairs dans la salle s'est présentée comme un obstacle significatif à l'émergence de la voix des participants comme *Acteurs faibles*, lors de cette dernière étape particulièrement. Dans l'esprit du Théâtre de l'opprimé :

[...] it is important that the will exercised by the Protagonist—the character who will be replaced in the forum by the spect-actor—is a desire which the intervening spect-actors feel and will be ready to exert themselves to achieve, since they must enter into sym-pathetic relationship with him or her (they must share the same emotions, desires and ideas). (Boal, 1998 :58)

En cela, le cadre d'acceptabilité de la voix lors cette étape finale tranche comparativement à celui de l'événement de l'ATSA. Dans le même esprit, l'absence de pairs est particulièrement problématique dans un projet fondé sur le Théâtre-forum comme le nôtre. Comme l'affirme Grosjean, un Théâtre-forum «aura intérêt à être pratiqué si possible hors institution, avec un public vivant une problématique d'un point de vue similaire, d'un même lieu.» (Grosjean, 2007: 5). Pour autant, le praticien-*Joker* insistera sur cette contrainte lors d'une rencontre regroupant tous les joueurs, tenue la semaine suivante :

J'étais déçu qu'on ait pas eu des gens de la rue dans la salle pour pas que vous ayez à vous défendre tout seul, ça nous mettais dans une position de vulnérabilité. J'aurais presque eu envie que vous soyez dans la salle. J'aurais été plus prêt à faire le forum dans cet esprit là pour défendre cette scène de la police. (Journal de bord, 13 février 2008, Praticien, retour sur l'expérience)

D'ailleurs, même l'absence de pairs dans la salle demeure mystérieuse étant donnée la présence significative de travailleurs terrain pourtant en relation de proximité avec leurs

‘usagers’ de par la nature-même de leur travail. D’autant plus que l’un des organismes de ce secteur de la ville fermait ses portes ce soir-là en dirigeant leurs usagers vers deux activités concomitantes dont la nôtre. Alors qu’une bonne proportion des intervenants de cet organisme était présente dans l’auditoire, aucun d’entre eux n’est venu accompagné par ceux et celles qui se présentaient à sa porte pour ensuite être dirigés ailleurs. Pourtant, lors des ateliers, certains usagers et intervenants de cet organisme, avaient sollicité les services du praticien-*Joker* afin d’entreprendre leur propre démarche théâtrale, demande qu’il avait dû décliner faute de temps. Tout portait donc à croire que l’intérêt de cet organisme et de certains de leurs usagers pour ce genre de démarche mènerait à une participation de pairs à l’événement. Comment s’expliquer que ces intervenants terrain ne soient pas venus accompagnés par certains de leurs ‘usagers’ et qu’ils n’aient pas profité de cet événement pour leur offrir un podium où ils puissent se faire entendre directement au lieu que ces intervenants agissent comme porte-parole? Le cas échéant, ce réflexe de porte-parole s’est substitué à une présence physique de la part des personnes que ces travailleurs terrain côtoient quotidiennement, et semble avoir participé, indirectement à tous le moins, aux conditions d’affaiblissement de l’émergence de la voix des acteurs en situation de rue sur scène.

Alors que le praticien-*Joker* nous assurait que la disposition physique de la salle retenue pour cette étape finale ne posait pas problème pour lui dans l’exercice de ses fonctions, nous suggérons au contraire que ce cadre physique, qui s’ajoutait à l’absence de pairs, minait les chances que les membres de l’auditoire prennent le risque de quitter le confort et l’anonymat de leur siège pour descendre sur la scène afin de tenter des remplacements de personnages. À ce propos, une employée de la coalition de quartier avec qui nous collaborions dans la mise

sur pied de cette étape finale, s'interrogeait sur le choix de la salle, peu propice selon elle à l'outil. Du reste, elle considérait que l'espace physique s'avère un facteur capital qui participe au cadre dans lequel se déploie une concertation. En ce sens, nous considérons à notre tour que cette espace physique participait de ce cadre d'acceptabilité de la voix des acteurs faibles du projet.

D'ailleurs, la simulation téléphonique comme substitut à une théâtralisation sur scène, s'inscrivait dans cette absence de proximité physique que procurait la séparation tranchée entre la scène et la salle. Faisant écho à la perplexité éprouvée par cette chargée de projet mentionnée plus haut (p.133) et interviewée quelques mois plus tard, cette séparation entre les sièges et la scène était tout sauf convivial.

En outre, cette soirée s'est apparentée à une consultation publique plutôt qu'à un Théâtre-forum. Au cours de cette consultation le praticien-*Joker* s'est transformé en animateur de forum public dont le rôle était principalement d'assurer le tour de parole. Ce contexte s'écarte de cette capacité pour le *Joker* de jongler avec les tensions qui traversent les échanges lors d'un événement : «Forum Theatre is thus reduced to a technique divorced from any meaningful political context. In this way, the Joker, far from fulfilling an epic function, is reduced to a glorified master of ceremonies or keeper of the rules.» (Prentki, 2012 :209) Tandis que les objectifs de recherche, expliqués en début de parcours, avaient échappés aux autres participants, ce glissement suscitait les commentaires suivant de la part de deux des participants en situation de rue, :

Le point visé de toute ça ya pas été atteint. Le côté Théâtre-forum : d'amener des personnes de la salle pour décortiquer les scènes, ceux qui sont faisables, qui

étaient conçues pour ça... Le temps alloué à la discussion y était trop long. D'amener les gens à jouer leur rôle, même à discuter, même si le débat est vif. J'ai trouvé une faiblesse de ce côté-là. Dans ton optique thèse ça pas été dans ce sens là. J'ai été plus proche de ça que les autres. Faut faire vraiment le fou du roi (Joker) Luc. Y faudrait que tu te fasses l'avocat du diable. Peut-être qu'un d'autres (joker) ça aurait été différent. Y aurait fallu que tu mettes un fou du roi là dedans. Ça aurait pu créer, vraiment amener les personnes sur scène. (Carl, 13 février, retour sur l'expérience)

C'était plus un forum qu'un Théâtre-forum. J'ai trouvé que c'était poche qu'un élu embarque mais pas les autres. (Serge, Idem)

À l'exception de deux moments dont nous traiterons subséquemment, le *Joker* s'est interposé entre la salle et la scène tel un bouclier humain, plutôt que d'assumer la fonction de courroie de transmission entre les acteurs sur scènes et les spectateurs. Alors que plusieurs répondants n'y font pas mention, cet état de fait posait un frein considérable au dialogue verbal et/ou théâtral entre l'auditoire et les acteurs sur scène, comme ne manqueront pas de le souligner deux de nos répondants, interviewés quelques mois plus tard alors que nous les questionnions sur ce qu'ils auraient fait différemment en terme de participation lors de cette soirée:

Ah oui, oui! Ce que j'aurais changé certainement si c'était à recommencer c'est que j'aurais interpellé directement les gens. Demander aux gens, par exemple, les gens ont dit 'on se sent exclus' Je leur aurais demandé 'En quoi vous vous sentez exclus?' D'essayer de comprendre qu'est-ce qu'y voulaient dire par là. 'En quoi vous vous sentez exclus?' Ya des gens qui ont dit 'C'est vous aut' qui vous excluez!' Donc, y a eu cette réaction là. Mais là, ça c'est deux paroles, deux paroles qui s'opposent mais c'est pas du dialogue comme tel. Mais si je pose une question, moi j'essaie de comprendre la problématique 'on se sent exclus' Bon ben, j'aimerais savoir, qu'est-ce que c'est que ça veut dire dans votre tête cette représentation-là. Pi moi j'aurais engagé une discussion. (résident)

Oui. Ben j'me serais autorisée à poser une question euh...aux itinérants directement. La 1^{ère} question c'est comment vous vous sentez là maintenant après avoir fait cette expérience-là. Qu'est-ce que ça vous...là à chaud qu'est-ce qui se passe? Là c'est ça y sont resté derrière y avait un intervenant pi y avait un

discours comme ça là, des réactions là mais euh...j'me sentais très solidaire parce qu'ils étaient comme moi. On était comme pris j'trouvais qui avait un feu au centre moi j'étais à part et eux étaient à part. Donc on sortait pas de l'exclusion, on répétait euh...en ça y avait quand même un cliché de la situation. (Comédienne professionnelle présente ce soir-là)

Outre le cadre physique de cette salle et l'absence de pairs sans adresse, le dialogue direct avec les acteurs sur scène, souhaité par deux des répondants, soulève des questions importantes à l'endroit du travail du *Joker*. Par ailleurs, nous verrons plus loin que selon la majorité des répondants, cette soirée était également contaminée par la rectitude politique laquelle s'est vraisemblablement présentée comme une contrainte au dialogue. Elle s'est également insinuée dans les ateliers comme nous verrons dans l'analyse du fond.

Devant les rarissimes remplacements de personnages –pierre angulaire du Théâtre-forum soulignons-le- nous avons demandé aux répondants s'ils auraient remplacé un personnage, lequel et pourquoi. Plusieurs évoquent la pudeur et la gêne comme raisons les ayant empêché de monter sur scène ce soir-là (ou plutôt de descendre les estrades afin de monter sur scène). Toutefois, deux répondants sur dix auraient souhaité que le débat soit écourté afin de solliciter une participation plus active de la part de l'auditoire par voie des remplacements de personnages.

En revanche, le buffet servi après le forum, propice à un échange informel entre des membres de l'auditoire et les acteurs en situation de rue, sera très apprécié par les joueurs. Par exemple,

Serge nous disait avoir discuté de solutions à l'itinérance chez les jeunes avec deux agentes socio communautaires en se réjouissant que ces dernières aient validé son propos.

Conclusion

Bien que les ateliers aient été marqués par un climat moins contraignant que les deux autres espaces, ce processus n'était pas pour autant dénudé de contraintes plutôt inhibitrices sur le plan de la mise en mots des expériences de la rue des participants, contraintes qui renvoient à la structure temporelle du projet sans doute³⁴, mais aussi aux méthodes utilisées par les praticiens.

En effet, le processus de création, pourtant porteur de belles promesses, n'a fait qu'effleuré les expériences des premiers concernés, les participants en situation de rue. Tout se passait comme si chacun des exercices, chacune des simulations, ainsi que les contributions discursives visaient strictement la production d'une pièce sans s'attarder sur le sens qui se dégageait de ces activités pour notre groupe. Cette pièce se présentait comme étant l'interprétation de nos notes de terrain par celui qui se chargeait de l'écrire. Bref, il s'agissait de l'interprétation de nos interprétations, ce qui contribuait à éloigner nos participants du processus créatif et du livrable qui en découlait.

Pour autant, ce processus exploratoire plus verbal que théâtral rappelons-le, s'apparentait plutôt à des séances de consultation dans le but de produire une pièce -consultations ponctuées par l'exécution de consignes établies par les praticiens- qu'à une démarche de Théâtre-forum

³⁴ Il aurait fallu prévoir plus temps autant pour la mobilisation de participants que pour l'étape de création.

fondée sur la découverte de soi par rapport aux autres, et ce, malgré les jeux abondamment sollicités par les praticiens.

De plus, il n'y avait peu ou pas de vases communicants entre les exercices et ce qui était tenté théâtralement. Dans les faits, nonobstant les visées pédagogiques que le praticien associe aux jeux et aux exercices, leur utilisation semblait surtout se limiter à l'activation des participants dans les premières parties des ateliers plutôt qu'à cette libération des patterns corporels permettant de déceler ceux des autres, préconisée par Boal comme l'indique ce passage:

The exercises of this first stage are designed to 'undo' the muscular structure of the participants. That is, to take them apart, to study and analyze them. Not to weaken or destroy them, but to raise them to the level of consciousness. So that each worker, each peasant understands, sees, and feels to what point his body is governed by his work. If one is able, in this way, to disjoint one's own muscular structures, one will surely be able to assemble structures characteristic of other professions and social classes; that is, one will be able to physically 'interpret' characters different from oneself. (Boal, 1979: 128)

En insistant surtout sur les divers acteurs sociaux ponctuant le quotidien des protagonistes en situation de rue, ce processus n'a favorisé ni l'engagement des participants et encore moins cette mise en mots et en corps de *leurs* expériences relationnelles visées par notre méthodologie. Aussi, les quelques simulations effectuées (CLSC, Conseil d'arrondissement, deux patrouilleurs se préparant pour leur quart de travail etc.) n'étaient pas prises au sérieux par le groupe car ces simulations étaient parfois déconnectées des expériences relatées spontanément par eux. D'ailleurs, dans notre retour sur la démarche où nous échangeons sur le degré d'investissement des joueurs, le praticien-*Joker* lui-même affirmait avec frustration: 'j'aurais dû aussi questionner dans le fond tsé: 'que c'est que vous faites ici calice!'.

Autrement dit, les méthodes utilisées ne permettaient de cerner clairement ce que chacun des participants aurait voulu exprimé à leurs interlocuteurs domiciliés comme point de départ pour la suite de l'exploration. Ceci nous aurait permis d'établir un fil conducteur tout au long de la démarche.

L'emphase sur les voix des antagonistes au mépris de celles des protagonistes dans le strict but de produire une pièce de théâtre passait à côté d'une composante pourtant essentielle dans le Théâtre de l'opprimé, celle du *Storytelling*. Dans la philosophie du Théâtre de l'opprimé, le *storytelling* est une composante dont l'accent est sur le protagoniste-opprimé qui guide lui-même la mise en scène et en corps de l'histoire qu'il raconte, devenant du coup auteur de son récit. Dans notre cas, des bribes tirées des quelques histoires racontées par les participants étaient incluses dans cette pièce en fonction d'un trié établie par le praticien-*Joker* et son partenaire comédien. Toutefois, en l'absence de méthodes favorisant une appropriation du processus créatif par les participants, ces derniers en étaient à toute fin pratique dépossédés.

Même si la pièce de théâtre s'inspirait largement des propos du groupe, cette deuxième partie des ateliers, centrée sur l'apprentissage des répliques et de la mise en scène développée par les deux praticiens, était plutôt empreinte d'un climat passif où les participants répétaient les répliques comme s'il ne s'agissait plus de *leurs* histoires.

Qui plus est, le fait que nous en soyons restés à une lecture superficielle des expériences des protagonistes avait pour effet d'handicaper ces derniers dans l'événement final du 6 février, en plus d'engendrer des personnages qui manquaient considérablement de profondeur comme le

souignera à juste titre un fonctionnaire municipal. Aussi, ce handicap était exacerbé par l'absence frappante de pairs dans l'auditoire, l'un des éléments qui distinguent l'événement final de celui de l'ATSA.

En effet, alors que l'expérience de l'ATSA était marquée par un climat effervescent, bien que chaotique, s'inscrivant dans la philosophie du Théâtre de l'opprimé, le forum de quartier du 6 février s'est présenté comme un dialogue entre le *Joker* et les membres de l'auditoire alors que les joueurs en situation de rue baillaient au fond de la scène.

Chapitre 5

Les inégalités délibératives perpétuées

Dans ce chapitre nous analysons les discours produits au cours de notre démarche, et ce, à la lumière des contraintes inhérentes à sa forme telle qu'exposée dans le chapitre précédent. Ce chapitre tourne donc autour de la question suivante: quelles sont les discours produits en fonction des méthodes sollicités dans le cadre de notre projet de recherche, et comment s'en sortent nos acteurs faibles dans les trois moments délibératifs créés.

Dans le chapitre précédent, nous avons exposé le profil de chaque participant. Force est de reconnaître que les expériences de chacun se répercutent sur la dynamique du groupe. En effet, tous ne jouissent pas de la même autorité épistémologique. Par conséquent, certains acteurs ont plus de mal à convaincre leurs pairs dans le groupe et leurs interlocuteurs dans les deux événements publics. Or, ces rapports de pouvoir intragroupe étaient latents tout au long de notre démarche. Aussi, nous verrons que la rectitude politique s'est insinuée autant dans les ateliers que dans le forum final.

5.1-Les Ateliers : dialogues ou monologues juxtaposés?

Ici, nous nous attardons à quelques moments qui permettent de déceler cette mise en mots des participants faibles et moins faibles. Quelles seront les différentes versions des expériences

relationnelles du groupe dans l'espace public montréalais, et plus particulièrement, quelles seront celles qui auront droit au chapitre dans l'événement final?

Nous débutons toutefois par le premier atelier en exposant les motivations des participants et en précisant les images qu'ils choisissent et pourquoi. Denis évoque le théâtre comme médium lui permettant de se positionner en créant une distance entre être à la rue et jouer un personnage à la rue:

Mettre en scène l'expérience du vécu c'est quelque chose. Être le gars de la rue pi jouer le gars de la rue c'est deux choses. (Denis) Il nous explique aussi qu'il a déjà participé à une pièce de théâtre présentée à des cégépiens et que l'expérience lui a plu. Ça va être bon pour nous motiver. Faut que tu t'impliques dans l'action, faut faire un move. C'est comme le film sur les messagers³⁵ c'est comme des sketches, nous ça va être ça aussi.

Les deux autres traduisent leurs dispositions à faire du théâtre pour se projeter positivement aux yeux des autres ou pour s'activer, pour briser la routine de la rue :

Sont dans rue mais y ont du talent...ça peu ouvrir des porte aussi. Avec (nom de l'organisme) j'avais fait une pièce pi les gens étaient surpris que c'était moi qui jouais. (Serge)

C'est plaisant, c'est une responsabilité c'est de mener quelque chose au bout. Ça donne un break de la consommation, de la rue. (Olivier)

³⁵ Court métrage produit pas des participants de PLAISIIRS (Projet de Lieu d'Action et d'Implication Sociale pour Injecteurs et Inhaleurs Responsables et Solidaires) conjointement avec Cinéma Paradiso sur l'action des 'messagers', soit des pairs intervenants la nuit auprès d'autres pairs afin de distribuer du matériel sécuritaire (seringues, condoms, premiers soins etc.).

Les derniers commentaires s'inscrivent dans ce que Parazelli qualifie de socialisation par la marge. En effet, ils illustrent l'appartenance à un monde social qui devient un rempart par lequel chacun se construit des repères identitaires :

Tomber dans rue c'est dur, mais en sortir c'est difficile aussi. J'ai de la misère à être en dedans. *I belong in the streets*. J'ai appris beaucoup avec les gens de la rue (Denis)

Moi j'ai mon toit mais chu jamais là. Avec les gens de la rue je me sens dans mon élément. (Olivier)

J'étouffe dans un appartement. Chu même prêt à lâcher ma famille pour retourner dans rue, j'm'emmerde en dedans. (Serge).

Soulignons cependant qu'à cette étape, aucun d'entre eux n'éprouve le désir de prendre sa place dans la cadre d'une délibération publique ou de faire valoir une perspective qui lui est propre. L'on constate plutôt que tous ont le goût d'explorer ce médium qu'est le théâtre un peu pour briser la routine de la rue, mais aussi comme moyen de se faire valoir aux yeux de leurs interlocuteurs comme l'illustre les propos de Serge surtout.

Les trois premières images pèles mêles choisies par Denis, Carl et Serge sont révélatrices d'une identité liée à la nuisance et au rebus, à la solitude et à la relation avec les policiers qui se vit dans la confrontation:

Denis choisit un dépotoir, relié aux gens de la rue par le citoyen: 'Ils nous comparent à ça mais c'est la cravate à 125\$ qui jette ses déchets partout ben plus que nous.' Sa deuxième image est une personne seule: ' Dans rue on peut se sentir tout seul'

Carl choisit un homme de l'armée faisant dos aux gens derrière lui: ' On vit dans un état policier. Ya trop de policiers per capita. Le gars de l'armée y tourne le dos aux personnes derrière comme on tourne souvent le dos à des choses qu'on veut

pas voir.' 'T'es rien, t'es de la merde pour eux autres!', de renchérir Denis. 'Ensemble pour mieux servir ou sévir?' (Carl)

Serge choisit l'image d'un réfugié encerclé par les militaires, parallèle avec les itinérants encerclés par les forces de l'ordre: 'On est pas les bienvenus ici. C'est comme si on était des déchets. [On est] cernés sinon c'est des coups de matraque!'.

Les deux dernières opposent les relations agonistiques, l'idée du combat pour la survie avec ses éternels recommencements et du désespoir qu'il engendre, à celle d'une liberté qui découle de sa force intérieure :

Olivier choisit l'image d'un lutteur pour illustrer le combat de tout instant qui traverse la survie quand on a peu de ressources: ' Aussi ben de rester deboutte pour pas rester à terre. Le combat avec toi-même avec les autres. Le combat de se lever, le combat du mal de vivre pi qu'y a rien d'acquis. Les démarches sans fin. J'sais pas moi par où commencer pour passer en action. Fait que tu te bats, t'as rien pour rien.' L'autobus en chute pour illustrer le désespoir.'

Serge choisit aussi l'image d'une chute d'eau pour illustrer l'idée d'une libération, d'un courant plus fort que les forces externes: ' ...en se laissant porter par notre courant intérieur pour montrer qu'on est un peu plus puissant que les forces externes qui nous tombent dessus.'

Ressortent ici la répression policière et la conscience d'une image de soi déqualifiée. Émergent aussi, à la fois, la souffrance sociale, ce combat intérieur que l'on mène avec soi-même, et la force potentielle qui sommeille chez les individus même les plus méprisés, laquelle force renvoie à l'*agency* des acteurs sociaux tous statuts confondus.

Par exemple, dans *Pour le meilleur et pour le pire*, Carl évoque une expérience qui recèle ce potentiel subtil de reconnaissance qui se déploie dans la relation sensorielle avec les domiciliés:

Le meilleur c'est quand on a fait une marche dans le quartier avec des citoyennes de la rue Sainte-Elizabeth qui ont découvert leur quartier sous un autre œil. Y en a une que sa vision a' changé, elle nous reconnaît maintenant. Quand y en a un qui nous tasse e' nous défend. (26 septembre, 3^e atelier)

Par contre, dans *L'album photo*, c'est plutôt la notion d'abus qui est sollicitée par lui:

Carl, après une hésitation, de manière désinvolte et un peu en blaguant: ' J'vas vous montrer une histoire d'arbre.' Il prend Serge et le penche par en avant en disant: ' y en a un qui est un peu plié (pour peuplier) pi l'autre (il prend Olivier, et le place en position debout derrière Serge) qui fait son boulot (pour bouleau). Carl se rassoit en rigolant.

Carl nous expliquera subséquemment que cette image sert à illustrer les situations d'abus sexuels qui traversent le parcours de plusieurs personnes en situation de rue. En revanche, Olivier nous propose une autre photo qui tranche considérablement avec celle de Carl :

Il place Serge dos à lui avec le pouce élevé (comme pour souligner un bon coup) et lui-même lève son pouce, mais il nous l'explique verbalement. Pour lui cette photo démontre l'amitié étroite entre deux pairs. Le comédien prend une photo de cette image. Il tente une autre image en respectant les règles du non-verbal cette fois-ci. Il place Denis debout avec les deux bras tendus et mains tendues³⁶ devant lui comme prêtes à recevoir, et se place lui-même debout devant lui avec les deux bras tendus et la paume de ses mains par-dessus les paumes de Denis et demeure silencieux. Le praticien nous suggère de faire le tour de cette photo humaine et d'exprimer ce qu'elle signifie pour nous. Je prends part à l'exercice et suggère que cette photo me rappelle la solidarité des personnes liées par une réalité commune. Olivier acquiesce, un peu comme soulagé que l'intention derrière l'image soit saisie. Le comédien rajoute que cette position lui rappelle l'acte de donner et de recevoir et une sorte de confiance que l'on accorde à un pair.

³⁶ Cette première image inspirera le titre de la pièce : 'Mains tendues'.

Pour faire écho à cette photo qui illustre la solidarité entre pairs, Carl nous racontera que lors d'une arrestation musclée par deux policiers qui s'acharnaient sur lui après qu'il se soit insurgé contre leurs tactiques avec des jeunes dans un parc, la foule réagissait avec force en exprimant son opposition face à cette arrestation. Cet incident lui a fait chaud au cœur. Il s'est senti soutenu par ses pairs et s'est senti légitime comme citoyen activiste résistant à cette intervention policière. Denis lui rappellera cependant que les réactions de la foule n'ont pas empêché les policiers de procéder à leur arrestation, soulignant ainsi l'impuissance de ceux qui étaient présents. Aussi, de renchérir Carl, au moment de sa comparution en cour, personne n'est venu témoigner en sa faveur.

Cette description du 1^{er} atelier permet de dégager certains enjeux qui renvoient aux divers registres de la coprésence : les propos sur la vie à la rue ainsi que l'exercice de Théâtre image démontrent autant un sentiment d'appartenance à la rue avec les solidarités qui s'y créent malgré la fragilité des liens entre pairs, que leur impuissance face à ce qu'ils estiment être l'autorité abusive des policiers; finalement, les images répandues pèle mêle choisies par les participants renvoient à une perception d'un soi déqualifiée par le regard des autres qui exacerbent ce que les participants considèrent comme un clivage entre le monde de la rue et celui des domiciliés. Ces thèmes qui traversent l'expérience du groupe seront récurrents au cours du processus et c'est en fonction de ces thèmes que nous analysons, dans ce chapitre, les discours comme autant de constructions sociales sur les dynamiques relationnelles dans l'espace urbain.

5.1.1-Serge et les autres face au pouvoir policiers et celui des élus : sauver son image

Dans *L'échiquier* les rapports de pouvoir entre les personnes sans adresse et des acteurs comme les policiers, pour ne nommer que ceux-là, semblent, dès le début de cette démarche, ressortir comme étant significatifs pour les participants. Plus encore, pour le groupe, les policiers se présentent sans ambages comme antagonistes. La quasi absence d'évocations positives avec les policiers s'explique, en partie du moins, par un climat peu propices aux nuances, climat où les visions stéréotypées sont renforcées fautes de méthodes permettant d'aller plus loin dans les représentations associées aux policiers. Bien que tous aient des liens tendus avec les policiers à des degrés divers bien sûr, pour Carl ces tensions se posent avec plus d'acuité.

Pour preuve, dans cet exercice, le pouvoir policier est illustré par l'image frappante d'une domination *in extremis* où Carl place le sac-à-dos sous l'un de ses pieds, qui lui, est en suspend paré pour l'écraser. Malgré cette image évocatrice des abus de pouvoirs policiers qui marquent les expériences relationnelles du groupe, et celles de Carl en particulier, la pièce n'arrivera pas à les traduire de manière convaincante. Cette lacune s'explique en partie par les postures parfois peu sincères et peu crédibles exprimées par Serge.

Tout en reconnaissant l'antagonisme entre les policiers et les personnes sans adresse, Serge nous racontera à plusieurs reprises des situations qui recèlent une sorte de bravade peu vraisemblable aux yeux de ses pairs comme à ceux du *Joker* d'ailleurs:

Serge face au policier dans l'échiquier : 'Pourquoi tu me brimes dans mes droits?' Il comprend le fait de mendier comme étant un droit de libre expression. Le *Joker* demande alors à entendre le policier : 'Je suis la conséquence de tes actes!' fait-il rétorquer par le policier en empruntant un ton autoritaire et condamnant. (Journal de bord, 2^e atelier)

La réaction du *Joker* dans ses notes:

Je n'ai pas cru à la sincérité de Serge qui décriait avec un ton de voix emprunt du discours militant officiel : « Non à la brutalité policière... » (10 octobre, 2007)

Lorsque Carl est amené à faire entendre la voix du policier lors de ce même atelier il insiste, quant à lui, sur la peur de la contagion éprouvée par ce dernier sans toutefois pouvoir, à cette étape, se projeter dans le rôle du policier. Il appui son propos en décrivant comment il a réussi à empêcher qu'un policier 'rentre dans sa bulle' en déclarant qu'il avait des seringues souillées sur lui. Il s'agit-là d'une tactique de résistance, voire même de renversement où Carl renvoie à ce policier l'image de l'itinérant contagieux pour se prémunir contre l'envahissement physique de sa personne. Ce genre de 'tactique' est souvent le recours de l'acteur faible contre les 'stratégies' de régulation de l'espace public comme l'affirme Shari Popen en s'appuyant sur la distinction entre 'tactiques' et 'stratégies' établie par de Certeau : «Tactics [...] are the weapons of the weak. They are designed intentionally to mislead and redirect, and to deflect lines of movement onto unprogrammed detours.» (Popen, 2006:131)

En revanche, lors du quatrième atelier, Serge relate un incident dans lequel il aurait fait face à un policier bien connu du groupe pour ses interventions impitoyables et son attitude arrogante à l'égard des itinérants:

Je l'ai r'viré d'bord l'aut'fois en attendant la roulotte de chez Pops. On était sur le banc devant le site de la roulotte, devant l'UQAM. (nom du policier) arrive pi y nous dit: 'Vous allez circuler sinon on va vous embarquer pour complicité. Vous êtes témoins de commerce de drogue de l'autre côté de la rue.' Mais eux aussi y

voient les vendeurs pi y est embarque pas. Chu pas pour risquer ma vie pi celle de mon enfant en 'stoolant' les trafiquants!!!' de répondre Serge à ce policier. Réactions?: 'Vous dérangez la société en refusant de circuler, tu empêches le public de l'UQAM d'utiliser le banc.', dénotant ainsi que ces jeunes ne font pas partie ni de la 'société' ni du 'public'. L'un des chums de Serge demande à ce policier: 'Ça prend quoi pour devenir policier?'. 'Ça prend des gros bras pi pas de tête!' de répondre Serge moqueur et fier de son coup. (Journal de bord)

Tout en reconnaissant que la brutalité policière soit une difficulté concrète pour ceux et celles qui dorment dehors³⁷, dans ses altercations avec la police, c'est Serge qui a le dernier mot, du moins dans son imagination. Autrement dit, contrairement aux discours des autres participants eu égard à leurs relations avec les policiers, Serge ne se représente pas cette relation sous un éclairage de domination-subordination mais plutôt comme d'une relation qui ressemble à une lutte de coqs où c'est lui qui remporte la victoire. Qui plus est, lorsque ce dernier se fait dénonciateur de l'abus de pouvoir des policiers, son propos semble plutôt inauthentique comme en fait foi la note du praticien citée plus haut.

Pourtant, ses pairs dans le groupe décrivent sans équivoque «...les abus policiers, les détentions préventives qui servent à rien pi les arrestations abusives» (Marie). Par conséquent, ces derniers cherchent plutôt à éviter les policiers ou encore à s'en prémunir comme l'illustre la tactique de Carl citée plus haut. À l'inverse, pour Serge, la relation avec les policiers semble être une opportunité pour lui d'imaginer des situations où il se mesure à une figure d'autorité et en sort gagnant, et, par extension, de prouver sa légitimité auprès de ses pairs.

³⁷ 'La brutalité policière c'est une difficulté. Quand tu squattes une place, tu fais rien à personne, tu fais pas de mal à personne, pi là t'as deux policiers qui te sautent dessus...' (Serge)

D'ailleurs, dans l'exercice *Pour le meilleur et pour le pire*, où les participants incluent le lien avec les policiers dans la catégorie du pire, les bravades de Serge face aux policiers amèneront le *Joker* à soulever la question suivante, question qui aurait mérité d'être mise en scène par Serge lui-même:

'Mais, même dans la confrontation policière, y a pas quelque chose d'agréable? Ya pas un jeu là dedans? (*Joker*)

Deux des participants répondent sans hésiter :

'Avec le temps la *game* a' donne pu l'goût de jouer là' (Marie)
'T'as pu l'goût de jouer t'a l'goût de tuer.' (Carl)

Si Serge arrive à se présenter victorieux dans son lien avec les policiers lors de ce processus, sans provoquer d'objections systématiques de la part de ses pairs malgré l'absence d'authenticité de son récit, c'est que cet espace, caractérisé par des consignes de respect et de non jugement propre au mythe du '*Safe Space*', permet de construire son discours sans risquer d'être invalidé par les membres du groupe, ce qui peut, *apriori*, sembler capacitaire sur le plan de l'expression. En effet, malgré les réactions d'incrédulité exprimées subtilement par Carl surtout, Serge nous relate sans gêne ses élucubrations, plus loufoques les unes que les autres, de ses liens avec les policiers, avec les touristes qui s'installent à ses côtés pour faire la manche, du *Curriculum Vitae* qu'il prétend traîner avec lui lorsqu'il quête. Bref, ce dernier prend la parole sans reculer devant l'autorité épistémologique de Carl, fort de dix années 'à la dure' de vie à la rue, des années ponctuées par de nombreuses incarcérations à la suite des altercations avec les forces de l'ordre.

Soulignons cependant que des tensions latentes au sein du groupe nous guettaient à chaque instant. Ces tensions se rapprochaient parfois de l'épiderme et se manifestaient souvent par le désaveu. Par exemple, Denis remettra en question les qualités de père de Serge; Serge à son tour voudra expulser Carl du groupe; Denis et Marie se chicaneront autour de leur manière respective d'élever leur chien : 'vas-don fumer ton joint!', lui lancera-t-il alors qu'elle menace de quitter l'atelier. Marie nous accusera à son tour de lui 'chier dessus' alors que nous tentions, conjointement avec les praticiens, de modifier une scène. Cet incident se terminera par le départ fracassant de cette dernière qui rompra son lien avec le groupe en claquant la porte.

Voici un extrait tiré d'un courriel de Julian Boal (Fils d'Augusto Boal) qui en dit long sur cette tendance lourde à corréler '*Safe space*' et absence de tensions:

Je ne m'intéresse pas particulièrement à ce concept et même je crois qu'il peut être nocif. D'après moi le *safe space* est aux antipodes de cette démarche (D'empowerment) et cherche à faire en sorte que tout le monde soit et reste à sa place; un nouveau partage, une nouvelle distribution des rôles, une mise en évidence que tout partage et toute distribution est, en dernière instance, arbitraire est forcément *unsafe*. (5 Janvier 2010, 11 :57)

Boostrom, cité dans Hunter (2008) abonde dans le même sens :

«The tendency of 'safe space' talk to censor critical reflection turns sympathy into sentimentality, open-mindedness into empty-headedness. That we need to hear other voices in order to grow is certainly true, but we also need to be able to respond to those voices, to criticize them, to challenge them, to sharpen our own perspectives through the friction of dialogue.» (1998, *In* Hunter, 2008, 8)

En ce sens, le *Safe Space* inhérent au climat de travail durant les ateliers rompait avec les exigences de réciprocité telles qu'entendues par Gutman et Thompson : 'Reciprocity aims at deliberative agreement, whereby citizens are motivated to justify their claims to those with whom they must cooperate.' (Gutman et Thompson, 1997 : 54). L'incrédulité provoquée par certains propos de Serge était pourtant une perche potentielle pour amener les participants à théâtraliser des altercations typiques avec les policiers même au risque de questionner le discours de Serge. Autrement dit, les différentes versions concernant le lien avec les policiers constituaient des moments délibératifs importants qui auraient mérité d'être mis en dialogue les unes avec les autres au lieu de se contenter de les juxtaposer. À ce propos, Philip Taylor affirme : «I am at my most confident when I see an applied theatre project in which participants are permitted to dialogue, to argue, to press a point, to interrogate the logic of any action.» (Taylor, 2003 : 57).

Hélas, les expériences peu crédibles de Serge ne seront pas problématisées ni par les praticiens, ni par les autres participants, ni par la chercheuse, sans doute par crainte d'invalider ce dernier, et, par extension, par crainte de provoquer des tensions patentes dans le groupe. Ce faisant, le processus de création s'éloignait encore une fois du dialogue entre les participants, se rapprochant plutôt d'une juxtaposition de monologues réduisant ainsi le potentiel délibératif de notre démarche. Cet état de fait rejoint l'une des préoccupations centrales de Boal sur les difficultés liées au dialogue: «In reality, does dialogue exist, ever? Or is the contrary the case—that what we think is dialogue never actually goes beyond parallel or overlapping monologues? (Boal, 1998 :4) Les expériences de Serge seront vaguement reflétées dans la pièce, dans la scène de l'enquête où Serge, dans le rôle d'un des jeunes de la rue interpellés

par les policiers, se fait frondeur, et fini par se faire ‘embarquer’. En fait, cette scène conjuguera les récits de Serge et ceux de Carl comme nous le verrons plus loin.

Pourtant, comme l’affirme Baiocchi dans le parallèle qu’il établit entre le Théâtre législatif³⁸ de Boal et le budget participatif de Porto Alegre au Brésil : «Theatre’s ability via role play, can address people’s unequal abilities to speak verbally.» (Baiocchi, 2006 :85). Autrement dit, en théâtralisant les propos plutôt maladroit de Serge par le biais des jeux de rôles, nous aurions pu l’amener à incarner ce discours afin qu’il puisse y déceler lui-même les faiblesses et taches aveugles.

Aussi, cette absence de problématisation renvoie également à nos propres contributions aux ateliers comme chercheure, et plus particulièrement, à comment elles seront reçues par le praticien ainsi que par les joueurs.

Par exemple, nous étions nous-même éprouvée dans nos convictions morales lors de certains exercices comme celui du *Tour de l’horloge* mentionné dans le chapitre précédent. Ce qui se dégageait de cet exercice semblait simplement confirmer l’adage selon lequel le ‘pauvre’ serait pauvre en raison de sa paresse pathologique. Étant ébranlée dans notre désir naïf de croire à un ‘faible vertueux’, nous nous retrouvions dans une situation d’affaiblissement comme chercheure (Payet et al, 2010 : 4). Nous décidions alors d’aborder notre malaise dans le cadre d’une improvisation théâtrale où nous jouions une résidente qui, indignée par cette oisiveté apparente, fait porter le blâme aux organismes communautaires qui la faciliterait,

³⁸ IL s’agit d’une pratique qui amène les participants à théâtraliser les structures législative sous-jacentes à leurs conditions d’existence dans un premier temps et de théâtraliser des solutions législatives alternatives.

voire même l'encouragerait selon elle. Serge, en soutenant notre regard, réagit avec force, sans affectes cette fois-ci, et nous surprend par cette réplique sentie:

Si vous, au lieu de juger, vous offrez de l'aide à la personne de la rue, ça ferait peut-être changer les choses!!!! Que feriez-vous si *vous* étiez exclue ou si votre fille quêtait?!?!?! citoyenne bouche bée et émue: 'Ben là...j'sais pas quoi vous répondre...j'ai des enfants vous savez...j'sais pas, vous m'avez eu, j'sais pas quoi dire....' Ici j'ai senti une réelle émotion autant en moi que chez Serge qui m'avoue plus tard que sa motivation dans ce projet repose sur ce cri du cœur qu'il entend faire aux citoyens lors du forum.

Étrangement, ce cri du cœur, se logeant au fondement même du faire-vivre facilité par le Théâtre-forum, ne sera pas inclus dans la pièce. Il se présentait pourtant comme un moment de 'vérité' pour Serge, voire *sa* raison d'être dans notre démarche, une raison d'être qui traduit un ardent désir de renverser les jugements méprisant à l'égard des personnes sans domicile afin de passer de 'l'indignité à la reconnaissance'. (Payet et al. 2008). Cette oisiveté mimée théâtralement dans le *Tour de l'horloge* qui traduisait l'ennui de la rue faisait déclarer à Carl : 'On a tu une vie plate!'

Pour autant, notre réaction avait pour effet de valider la raison d'être de Serge dans ce projet. Tellement, que cette réplique deviendra pour lui un rempart dans les suites de notre démarche, rempart qui perdra peu à peu de sa spontanéité et de son authenticité selon le *Joker*, incrédule devant les interventions de Serge, et parfois perplexe par rapport au risque de colonisation engendré par nos contributions comme chercheure comme nous le verrons plus loin. Du reste, le praticien-*Joker* interprète ce moment sous un angle familialiste où nous étions en quelque sorte une figure de mère pour Serge, et en nous accordant aussi un rôle de co-meneuse:

C'est (la réplique de Serge) devenu une espèce de...religion...à ce moment-là vois-tu là aussi...on l'a vécu ça dans ton personnage. Après, Sonia comme

participante est venue renforcer, comme meneuse d'atelier, Serge dans ça quasiment comme mère. Ce qui fait que lui ça l'a marqué parce qu'y a peut-être pas eu ce commentaire maternel là de sa propre mère faque ç'a été tellement déterminant pour lui. Pi c'est devenu...une obsession. (Entretien avec le praticien dans les mois qui suivent la démarche)

Si, le cas échéant, ce moment entre Serge et nous était à ce point déterminant pour lui, ne fallait-il pas l'exploiter d'avantage, histoire de saisir au bond cette 'vérité' subjective pour lui? Bien qu'il soit plus facile pour nous de faire cette remarque en rétrospective, le travail de *Joker* comprend aussi cette habilité fine à détecter ce genre de moment révélateur des motivations profonde d'un participant, motivations qui risquent d'être partagées par les autres participants :

It is important that the group decides what the central idea is, what the subject of the play and the subsequent forum is to be. The tendency of many communities is to include in the play 'everything that the participants can remember' about an event. The result of this is that often we do not know what we are talking about. (Boal, 1998:62).

Quoi qu'il en soit, le sentiment d'être l'objet de désapprobation et de surveillance sociale ressortait également dans le cadre de *L'échiquier*. Nous étions devant un portrait tranché qui illustre des liens clivés entre les acteurs sociaux nommés par les participants (policiers, travailleurs de rue, commerçants, touristes, etc.) et les personnes itinérantes dans une logique du 'nous : les personnes à la rue' versus 'eux: ceux qui nous abusent et nous surveillent avec inquiétude et mépris'.

Par contre, il est à noter que, grâce à la projection dans des personnages procurée par l'exercice de *La Chaise chaude*, certaines nuances émergeront concernant les représentations

de l'une des participantes sans adresse au sujet du travail des policiers comme l'indique ce passage :

Marie se porte volontaire pour jouer la police en portant le chapeau approprié. Elle décide de rester debout au lieu de s'asseoir: 'As-tu d'jà vu une police assise toi (à Denis) à part dans son char de police?'

On lui pose une série de questions autant sur son travail que des questions qui semblent plus anodines comme son film préféré par exemple. Voici ce qui ressort:

'Chu devenue policière pour combattre le crime. Un peu le syndrome de la veuve et l'orphelin là...'

'Des fois je pose des gestes qui relèvent pas de mes décisions mais j'ai pas le choix.'

'Je suis le plus fière d'avoir fait Nicolet pas *'Brainwashée'*.'

'La répression c'est pas la solution.'

'Jréponds aux appels des citoyens.'

'C'est pas parce que t'es à terre que t'es pas un être humain.'

'Tant que j'agis selon ma conscience et mes compétences chu correct.'

Tout en reconnaissant l'antagonisme entre policiers et itinérants, Marie s'inspire d'une policière qu'elle connaît pour distinguer entre les *policiers* et ceux que l'on qualifie communément de '*cochons*'.

Ce portrait d'une policière qui tente d'exercer ses fonctions avec intégrité, tranche avec celui qui ressort notamment dans l'une des simulations dépeignant un débriefing suite à une rafle policière. Cette simulation met en scène deux policiers, joués par Carl et Dominique, et un agent socio communautaire joué par le comédien:

Le débriefing commence: une longue scène sur l'ajustement des 'flûtes' de chacun afin de s'entendre sur une version qui sera exposée lors d'une prochaine rencontre

publique devant des résidants. P... insiste sur les questions/plaintes d'un citoyen qui aurait jugé la rafle un peu trop musclée. L'on apprend que l'intervention est motivée par une plainte d'un commerçant mais c'est pas clair. Le discours oscille entre ça et le fait qu'une rafle est effectuée à des moments clés de l'année. Les deux policiers sont très cyniques devant le questionnement du sociocomm. On est dans le gros 'boy's club' puant de la complicité avec des phrases telles que 'entre nous on s'entend...'. C'est ni la nuance, ni même le réalisme qui les étouffe! (Journal de bord, 5 décembre, 16^e atelier³⁹)

Même si, dans l'ensemble, un consensus se dégagait de l'exercice de *L'échiquier* eu égard au sentiment général de surveillance dont les personnes sans adresse sont la cible dans l'espace public, vivant souvent au vu et au su des autres acteurs sociaux, l'influence exercée par les décideurs politiques municipaux sur la vie quotidienne des participants ne fait pas l'unanimité.

Alors que Denis clame le pouvoir diffus des décideurs en les plaçant partout sur l'échiquier, Serge pour sa part insiste sur le fait qu'ils seraient en bordure du phénomène de la rue, exerçant ainsi une influence moindre sur la vie des itinérants. Cette divergence de points de vue inspirait une anecdote chez Carl⁴⁰ qui confirme plutôt la version de Denis :

Alors qu'il squattait le vieux port avec une permission officieuse d'une fonctionnaire de la ville, certains touristes venaient photographier son camp. Je lui demande comment il réagissait? Il nous dit qu'il en profitait pour leur expliquer qu'en dépit d'une permission informelle de la ville il subissait de l'intolérance et la destruction constante de son chez soi par la police qui exécutait les directives reçues par certains élus, ou par certains riverains, démentant ainsi les impressions de ces touristes selon lesquelles il y aurait une grande tolérance à Montréal face à la question de l'itinérance. (Journal de Bord, 19 septembre 2007, 2^e atelier)

³⁹ Cette simulation servait à meubler du temps en l'absence de deux des joueurs. Il s'agissait d'une des rares simulations effectuées à cette étape de notre démarche.

⁴⁰ Rappelons que Carl jouit d'un statut de 'poteau' dans le centre-ville en raison de ses nombreuses années de vie à la rue comme squatteur sans recours aux lits offerts par les refuges.

Cette expérience, qui se retrouvera dans la pièce présentée à l'ATSA et au forum de quartier, illustre les incohérences décisionnelles qui affectent bel et bien les stratégies de survie de ceux qui squattent le domaine public. En cela, elle illustre le lien entre des situations singulières et leur contexte structurel, lien qui échappera au groupe faute de problématisation. Par contre, cette expérience, amènera Denis à nuancer son propos en nous invitant à distinguer entre avoir *effectivement* du pouvoir sur les itinérants et *tenter* d'en avoir, insistant sur le fait qu'il ya une marge entre les deux.

Cette précision de la part de Denis renvoie à cette marge d'autonomie sollicitée quotidiennement par les *acteurs faibles* dans 'l'échiquier' des rapports sociaux, autonomie qui permet de comprendre leurs expériences comme étant beaucoup plus que le simple produit d'une subordination. Plus encore, le fait que cette intervention soit prononcée par Denis est d'autant plus surprenant qu'il affichait généralement une posture oscillant entre la résignation et le désengagement comme nous l'avons illustrée dans le chapitre précédent. Malheureusement, cette marge d'autonomie sera peu ou maladroitement exploitée dans la pièce.

Par exemple, la scène du squatteur sera transformée en farce monumentale un peu absurde mettant en scène ce personnage, qui explique les tenants et aboutissants des différents droits de propriété sur le territoire qu'il squatte, et qui profite également financièrement du voyeurisme des touristes fascinés par ce chez soi bricolé dans un terrain vague de la ville. Un fonctionnaire de la ville-centre qui faisait partie de l'auditoire au forum de quartier du 6 février ne manquera pas d'ailleurs de souligner cette lacune :

Y avait une belle perche aussi euh...c'tait vous comme personnage (pointant Carl) quand on parlait des différents espaces publics où les gens (les squatters) connaissent tellement bien les espaces, y savent où aller, pour pas s'faire prendre. Mais là y a comme un enjeu où on peut faire ressortir...le partage de l'espace public. Et là je pense que le personnage aurait intérêt à l'faire ressortir : À qui *appartient* l'espace public. Dans la pièce ça ressort très peu.

Notons que cette question qui touche le partage de l'espace public est pourtant au cœur des tensions sociales qui marquent la coprésence des itinérants et des domiciliés. Par ailleurs, c'est précisément cette question qui inspire notre démarche de recherche. Mais, dans cette scène, même la destruction du squat par une policière est tournée en dérision alors que c'est bien la destruction systématique des squats qui replonge souvent les squatteurs dans une désorganisation, de nous informer Carl.

5.1.2-Les ressources communautaires : alliées ou adversaires?

Les ressources communautaires ont pris beaucoup de place dans ce processus malgré la thématique centrée sur les dynamiques relationnelles dans l'espace public, établie par la chercheure. Certes, pourrions-nous imaginer que les ressources se présentent comme une extension de la rue pour les participants. Par contre, il est vraisemblable aussi de suggérer qu'en dépit des balises de la chercheure, les participants nous ont entraînés ailleurs en élargissant le regard vers les conditions de survie des personnes en situation de rue, lesquelles conditions dépassent les tensions sociales dans l'espace public pour y inclure les rapports avec le milieu communautaire.

Par exemple, dans *L'échiquier*, Serge, appuyé par les autres cette fois-ci, incluait les travailleurs de rue comme étant tout aussi disposés à soutenir qu'à trahir leurs usagers. De plus, la simulation qui touche le travailleur de rue et son 'usager' renvoie à l'impuissance du premier alors qu'il est témoin d'une rafle policière. Lors des ateliers, le phénomène des rafles policières était évoqué par Carl comme pratique commune dans le centre-ville de Montréal selon laquelle: «Les *cochons* y ramassent tout ce qui bouge pi qu'y a l'air louche mettons...». Marie appuie son propos en rajoutant : «Ouen y font ça à chaque automne pi au printemps. Moi chu mandat faque j'me pousse dans c'temps-là.» Ce genre d'opération policière se retrouvera donc dans la pièce mettant en scène une jeune de la rue qui questionne un travailleur de rue sur l'un de ses camarades lui ayant fait faux bon. Le travailleur de rue l'informe alors qu'il y aurait eu une rafle policière le jour précédent, suggérant que son copain se serait possiblement fait arrêter dans la foulée de cette opération. La jeune reproche alors au travailleur de rue de ne pas être intervenu:

Jeune : Mais toi? T'étais là? Pis t'as rien faite? Vous êtes pas supposés être là pour nous aider?

Intervenant : Qu'est-ce que tu voulais que je fasse? Si j'avais parlé trop fort, ils m'auraient embarquée moi avec. Pour eux autres, on est juste des *pushers* de flûte.

Jeune : Pour Maboule, peux-tu faire de quoi?

Intervenant : S'ils l'ont pogné, pas vraiment non. Si y a pas de famille, la loi à l'aide pas. Je peux essayer d'appeler à RDP savoir si ils l'ont. Mais je te le garantis pas. Pi...je finis à 4 heures là.

En plus de traduire une rupture des attentes de cette jeune à l'endroit de l'intervenant, cette scène renvoie également à une tendance à la fonctionnarisation du travail de rue alors que le travailleur de rue rappelle à son usagère que sa journée de travail se termine à 16h00. Ceci ne

manquera pas de susciter une réaction d’amusement chez Marie qui reconnaît cette tendance tout en affirmant, dans un échange vif entre elle et Carl, qu’elle s’accommode aisément à cette tendance. Cette scène renvoie aussi aux limites de l’action de support en termes de la gestion du temps des intervenants.

Dans une autre scène de la pièce, cette même jeune se fait expulser d’une ressource communautaire. Dans cette scène, un intervenant lui explique que ses critiques concernant les approches de cet organisme ne sont plus les bienvenues. À ce propos, un fonctionnaire de la ville, présent lors de l’événement du 6 février notera, au demeurant, que pour les personnages ‘rien ne passe’ relativement aux ressources d’aide, en déplorant ne pas avoir entendu leurs attentes plus clairement dans la pièce. L’on ne pouvait inclure leurs attentes puisqu’elles n’avaient pas été explorées lors des ateliers dont l’accent était sur les antagonistes.

Pourtant, lors de ses expériences en Europe, Boal développe des techniques permettant d’incarner, par le jeu théâtral, les désirs profonds des personnes opprimées. Cette technique que Boal nomme *Rainbow of Desire* rend explicite non seulement les désirs ou volontés derrière les lois comme en témoigne son Théâtre législatif, mais également les désirs et volontés qui marquent les rapports humains en général. Ces désires s’inscrivent souvent dans le besoin de reconnaissance. En cela, cette technique favorise une remise en question des fondements épistémologiques des sensibilités communes et par extension, elle peut mener à la remise en question des normes en vigueur comme le suggère Popen:

In Rainbow of Desire, it is common sense itself, as it has been constructed, that must be escaped and reinvented [...] As TO practitioners, poursuit-elle, we seek aesthetic spaces to conjure alternative images and possibilities for those of us who are in the world, but not *of* it in many ways. (Popen, 2006: 125)

Ajoutons que, bien qu'exceptionnelles, les expulsions sont des événements marquants pour les personnes qui dépendent des ressources communautaires puisqu'elles déstabilisent temporairement leur vie sociale. Par contre, loin de nous l'intention de suggérer que l'oppression caractérise les relations quotidiennes entre les personnes qui fréquentent les ressources et leurs interlocuteurs intervenants dans l'ensemble, mais, dans la mesure où les expulsions sont plutôt rares, elles se vivent comme une profonde injustice par ceux et celles qui en sont la cible et en cela, elles sont vécues comme autant de situations oppressives.

Toutefois, la position de Marie concernant les organismes communautaires est souvent ambiguë. Alors qu'elle admet cette tendance à la fonctionnarisation d'intervenants dans certains organismes, et qu'elle affirme ne pas fréquenter les ressources communautaires, à deux reprises, sont propos suggère autre chose :

Une discussion s'engage surtout entre Marie et Carl sur la fonctionnarisation des employés syndiqués de certains organismes, fonctionnarisation qui diminue de beaucoup leur disponibilité auprès des personnes qu'ils desservent. Carl et Marie déplorent ce phénomène. Par contre, Marie affirme pour sa part, qu'elle s'adapte assez aisément aux heures de pause syndicales des travailleurs syndiqués, tandis que Carl maintient quant à lui sa position plus intransigeante. La discussion est avortée par Marie qui déclare: 'Chu pas ici pour faire le procès des organismes là!'. (Journal de bord, 24 octobre, 7^e atelier).

Carl: 'Moi j'ai pas de problème avec c'qu'on présente, chu barré partout j'ai pu rien à perdre.'

Marie: 'Moi chu pas barré pi j'ai une image à préserver. C'est pas une question d'enjoliver la réalité mais c'est notre manière de dire les choses.' (Journal de bord, 28 novembre, retour sur les changements à apporter à la pièce suivant la présentation à l'ATSA)

Dans ces deux discussions entre Marie et Carl, nous sommes face à deux versions qui s'affrontent concernant les liens qu'entretiennent les personnes sans adresse avec le milieu communautaire. D'ailleurs, à partir du moment où Marie s'est jointe à notre démarche, Carl, qui a souvent vécu de profondes déceptions dans ses liens avec les acteurs communautaires et qui souhaite, dans une logique parfois revancharde, régler ses compte avec ce milieu, tentera, dans l'esprit de la réciprocité propre à la délibération, de la convaincre de la légitimité du regard critique qu'il pose sur ce milieu, un regard qui trouvera voix au chapitre dans la scène *Logique de service*. Cette scène met en scène l'expulsion d'une jeune qui dérange par ses critiques. Elle fait écho aux expériences de Carl : *persona non grata* dans bon nombre d'organismes du tiers secteur. Étant le participant le plus volubile, les expériences de ce dernier ont occupé une place prépondérante dans ce processus, soulignons-le.

Toutefois, l'ambiguïté apparente des rapports de Marie avec les ressources, s'explique par le fait qu'elle se doit de 'préserver son image' pour pouvoir encore demander de l'aide au besoin. L'oppression se situe dans ce rapport souvent malaisé de dépendance face aux services communautaire, une dépendance en rupture avec l'imaginaire de débrouillardise et de liberté si chères à Marie.

Il reste que, à l'exception des fantasmes de Serge et du portrait nuancé de la policière et des services communautaires livré par Marie, les expériences relationnelles du groupe dévoilent des constructions sociales où l'abus, la désapprobation et le mépris dominant, surtout en ce qui a trait à leurs altercations avec les policiers, tandis que pour les autres acteurs sociaux qui

composent le paysage relationnel du groupe, notamment les résidants, certaines nuances apparaissent, comme le reflète la scène *La visite guidée*. Cette scène reprend l'expérience de Carl, mentionnée comme étant le meilleur dans *Pour le meilleur et pour le pire* :

À un moment donné, j'avais embarqué dans un projet (...) On avait organisé des visites guidées du quartier. C'était nous autres les guides. Y a une vieille madame qui était venue participer. Elle, ça faisait 20 ans qu'elle habitait le quartier. À la fin de la visite, elle est restée avec nous autres un bon boutte, pour prendre un café. Elle nous a dit qu'elle avait découvert des choses qu'elle avait jamais vues dans son quartier. Ben... qu'elle avait déjà vues, mais pas de cette manière-là. Eille, moi j'étais content. On avait réussi notre objectif. Ça fait que j'y ai demandé : « Comme quoi, par exemple? » Elle a dit : « Ben... vous autres, par exemple. Je vous avais déjà vu mais, je pensais pas que vous étiez comme ça. » Depuis ce temps-là, je me suis rendu compte qu'elle se promène souvent dans le quartier, pis que moi, je l'avais jamais remarquée avant. Je me vante pourtant de connaître mon quartier!!! À c't'heure, on dirait qu'on se reconnaît. On se salue. Des fois elle me donne une piastre, ou ben un café. Souvent j'y aide à porter ses sacs d'épicerie. Qu'est-ce tu veux, elle est rendue vieille la madame. Des fois je me demande où c'est que je vais être, quand je vais être rendu assez vieille pour pus être capable de porter mes sacs...(extrait de la pièce)

Qui plus est, les ateliers étaient marqués par un désir sans doute louable de mousser l'estime de soi des participants en juxtaposant les contributions de chacun dans un tout. Mais, ce désir s'est opéré sans trop de discernement : «And, as every member of the group always wants to include some element of his or her own story, even though it may have little to do with the main theme or body of the play, there is always a danger of producing a patchwork—which is something to be avoided.» (Boal, 1998 :55) En effet, comme le soulignait d'ailleurs un fonctionnaire de la Ville-centre présent au forum de quartier du 6 février commentant sur la pièce:

Moi c'est plus sur la pièce, sur certaines scènes. Y m'apparaîtrait intéressant d'avoir un peu plus de précision : Quand (un des spectateurs) dit : 'faut pas met' tout dans un même paquet' c'est-à-dire c'est (la réalité de la rue) diversifiée. Au début, quand le personnage arrive de Québec, là on sent que c'est un personnage

qui vient de l'extérieur. Lui y est typique. Mais après on arrive mal à saisir la différence qu'y a entre les personnages ou leurs milieux, j'dis pas qu'c'est simple à faire là mais pour le spectateur c'est bien important de comprendre qu'y a une diversité et ça permet de comprendre les réactions des personnages. C'qu'on arrive pas à...en tous cas moi j'arrive pas...j'ai d'la difficulté à saisir.

Quoi qu'il en soit, bien que les consignes de respect et de non jugement aient permis à certains de prendre la parole en minimisant les risques d'invalidation, ces mêmes consignes, qui relèvent du *Safe Space* rappelons-le, se sont présentées comme une lame à deux tranchants : elles se sont déployées par une absence quasi totale de problématisation face, entre autres, à l'utopie qui se dégageait des propos de Serge par exemple; et par un acquiescement mou du déroulement dans son ensemble selon lequel les acteurs les plus faibles (Jessica, Olivier et Denis en l'occurrence) sont demeurés souvent passifs et silencieux. En effet, ces participants ont choisi de s'en remettre à 'l'expertise' des praticiens, des acteurs plus volubiles comme Carl, Marie ou Serge, et de la chercheuse, et ce, au détriment des visées dialogiques et délibératives de cette démarche.

5.3-L'ATSA : Un cadre d'acceptabilité de la voix capacitaire

Nous avons décrit le déroulement de cet événement dans ses grandes lignes dans le chapitre précédent, incluant le climat chaotique et bruyant, les moments de la pièce ayant suscité des réactions de la part de l'auditoire, et, finalement les remplacements de personnages par certains membres de l'auditoire.

Cette section vise donc à analyser quelques moments significatifs soit parce qu'ils renvoient à l'émergence de la voix de l'*Acteur faible* dans toute son authenticité et surtout dans sa

subjectivité, ou encore parce que dans les échanges discursifs et/ou théâtraux l'on voit poindre un espace d'intersubjectivité parmi les personnes en présence.

Nous commençons notre analyse par les éléments qui ressortent des discussions. Par la suite, nous tablons sur deux témoignages livrés par deux membres de l'auditoire, pour finalement décortiquer deux tentatives de remplacement de personnage sur la scène, ainsi qu'une scène qui sera improvisée *in situ*.

5.3.1-Les discussions : entre re-qualification et dé-qualification du soi

Les peurs, la solidarité entre pairs, la répression policière et, dans une moindre mesure, les chiens, feront partie des discussions. La question des peurs, qui reflète l'image déqualifiée des personnes sans adresse, corrobore les expériences décrites par notre groupe lors des ateliers dans l'exercice de *L'échiquier*. Ces peurs seront toutefois nuancées par un membre de l'auditoire dans le cadre des discussions sur les interventions policières. Les solidarités seront reprises par une femme sans adresse comme étant des repères qui contribuent à la survie dans la rue et pour expliquer les modes d'occupation de l'espace public sollicités par les personnes sans domicile. Tandis que les chiens de compagnie seront évoqués à la lumière d'une revendication pour des logements abordables au lieu de se contenter de devanture de commerces pour combler ses besoins primaires de sommeil et prendre soin de ses animaux de compagnies. Les discussions, que nous exposons dans cette section, toucheront également les services communautaires.

Le praticien-*Joker* amorce le forum en posant une question générale sur le réalisme de la pièce, conviant ainsi l'auditoire à exprimer comment il se reconnaît ou pas dans cette représentation:

Ça se voit partout à travers le monde entier. Ça se passe partout: la misère humaine, l'intolérance, l'incompréhension, l'indifférence!!!.

C'est les préjugés qui font que la méconnaissance s'amplifie.

Le gérant du Mac do y chasse les itinérants pi y charge 29¢ pour un verre d'eau quand il le donnait avant!

Joker: On assiste à la privatisation du verre d'eau?

Yé [le gérant du Mac do] meilleur que le représentant de l'association! [dans l'une des scène de la pièce]

Joker : Comment vous *dealez* avec vos besoins d'eau par exemple?

L'UQAM, la fontaine d'eau.

Les policiers sont nommés par l'auditoire de l'ATSA comme ayant une influence considérable sur la vie des personnes itinérantes comme l'illustrent les interventions suivantes:

Moi je couche en arrière d'une église sur Ave. du Parc. Pi j'vois toujours des policiers qui sont après moi pour me ressortir de la place d'où que je dors. Pi j'ai le droit de dormir là parce que le curé y veut que j'dorme là. Pi le policier y me dit de sortir de là sinon y m'lâchera pas jour par jour. Juste le fait que je couche là. Pi y a même pas de crainte, j'bois pas! Ya aucune bière, pas de drogue, parce que je viens d'arriver de Québec. J'étais à St-Roch. À St-Roch, y t' lâchent si t'a pas de bière. Sont pas après toi. Mais icitte y disent si tu veux te coucher, va te coucher l'aut' bord de Sherbrooke. Mais en haut, en haut du parc de la montagne, sont tout l'temps après moi. 38, le poste 38, sont tout l'temps après moi. Y m'lâchent pas à journée longue.

Dans chaque quartier la police y repoussent les itinérants, y disent les résidents y veulent pas du tout les itinérants. Y disent 'allez l'aut' bord de telle rue, l'aut' bord de telle rue', mais en réalité la plupart des citoyens y sont sensibles à nous

aut' tsé, sans nous aider y nous respectent tsé, d'une certaine manière y a seulement certains citoyens, certains habitants du quartier qui vont téléphoner à chaque qu'y voient quelque choses qui leur déplait mais euh... la peur de certaines personnes devrait pas euh...devrait pas créer le déplacement en général. Quand t'es de l'aut' bord de Amherst dans le village, y disent 'Y en veulent pas d'itinérants' pi 5 minutes après y a un couple qui arrive pi qu'y disent 'Ah on aime ça vous voir, ça fait longtemps qu'on vous a pas vu, vous êtes souriants ça fait du bien tsé pour changer notre quotidien'. Faque on se fait pas haïr de la plupart de la majorité je dirais, des citoyens seulement certaines personnes qui soit y ont plus de peurs. On a peur de ce qu'on connaît pas pi euh...

D'abord les policiers que ce soit fédéraux, provinciaux ou municipaux, leur job c'est pas de tasser des flâneurs, c'est de prévenir quand y a trouble de la paix publique, de crime ou de faire des enquêtes quand y a faute. Si une personne e' pauvre pi e' là pi ça te déplait qu'e' là, ben imagines-toi don que nous autres on a appris à vivre comme ça! Ça te déplait de la voir là. On serait mort Ostie des fois si c't'ait pas d'un fou qui nous ramassait quand qu'on était tombé dans un accident pour me ramener jusqu'à' (...). Pi dans tempête de verglas parce que tu l'aime pas [la personne itinérante] ben t'as d'affaire à vivre toute en dessous de la même affaire. C'est pas la job des policiers on est trop peu nombreux, ça coûte trop cher. Eux autres leur job quand sont engagés par la population c'est de courir après le crime! C'est pas de courir après le monde qui sont pauvres ou qui sont itinérants! C'est pas leur job!

Moi j'm'appelle Jean-Guy Bolduc, y donnent des tickets pi après ça y viennent saisir les biens des SDF qui sont pas capables de les payer. Ceux qui sortent d'en dedans y ont de la misère. Moi j'ai vendu des objets usagés, ça' ben marché dans le Nord de l'Ontario. Ya ben du monde qui cherchent des pièces pas chères.

La pertinence des déplacements incessants des personnes sans adresse est remise en cause dans les trois premiers commentaires, tandis que les conséquences de la judiciarisation sont dénoncées dans le quatrième.

Dans le premier cas, une permission accordée par un prêtre est ignorée par l'intervention policière. Cet exemple soulève cependant la question du pouvoir d'agir du curé pour contrer l'acharnement policier, question qui demeure entière par ailleurs. Ce pouvoir d'agir sera abordé dans l'une des théâtralisations, par le biais d'un troisième personnage, celui du témoin.

Dans le deuxième exemple, l'on constate que le prétendu ras-le-bol du simple citoyen serait instrumentalisé par les policiers pour justifier les déplacements des personnes 'indésirables' qui occupent le domaine public. Ici, c'est la coprésence fondée sur un travail de civilité entre SDF et domiciliés qui est évoquée par ce pair pour remettre en cause ce qui est perçu comme du harcèlement de la part de la police.

Dans le troisième cas, en plus de réfuter le lien étroit entre criminalité et itinérance, voire pauvreté, cette participante revendique haut et fort le droit pour chacun, tout statut confondu, de faire légitimement partie du 'public'. Son propos se réfère également aux liens de solidarité qui se tissent parmi les gens en situation de rue, lesquels liens sont sources de survie et d'entraide. Cohen-Cruz (2006) juge que ce genre de propos qui renvoient à un fort sentiment d'appartenance à un groupe marginalisé, lorsqu'ils sont prononcés par des membres d'un tel groupe «[...] is a way that members of marginalized groups express their own values and is an example of assets-based community organizing, emphasizing a group's strenghts.» (Cohen-Cruz, 2006 : 104).

En somme, dans les quatre récits, l'acharnement policier est vécu comme une atteinte à la dignité et au droit d'exister socialement des personnes qui vivent dehors, atteinte qui exacerbe

leurs conditions de vie. Ceci correspond largement aux interventions abusives des policiers face aux itinérants décriés par notre groupe.

L'énoncé 'Si une personne e' pauvre pi e' là pi ça te déplaît qu'e' là, ben imagines-toi don que nous aut' on a appris à vivre comme ça!', renvoie au triste constat suivant: en plus de composer avec des conditions de vie humainement indécentes, l'on souhaiterait que la personne sans adresse, le fasse dans l'invisibilité, histoire de ne pas provoquer de malaise chez le riverain domicilié.

Quoi qu'il en soit, le *Joker* procède alors avec son tour d'horizon des personnages en posant la question des services communautaires :

Joker: Est-ce que les groupes communautaires ça aide? (on entend à peine une réaction qu'il reprend): 'ça aide pas?...Est-ce qu'y en a qui fréquentent les ressources communautaires?'

Sac-à-dos, Bonneau, face-à-face', de répondre dans le désordre les membres de l'auditoire.

Joker: Y a des gens qui disent: 'y a des refuges...?'

Y a *La rue des femmes*. T'es le 1^{er} arriver t'as une place pi deux jours après faut que tu sortes parce que c't'un hébergement de nuit seulement, tu payes 30% de ton revenu à la rue des femmes. Ça devient dispendieux. Ce que ça prend c'est pas des lampadaires pi des bancs de parc. Ça prend du logement à prix modique s.v.p.!!! Toujours la même gang qui est là [à *La rue des femmes*]. C't'un circuit, pire que Gilles Villeneuve. Tu rentres pour coucher deux soirs pi après tu dois quitter, tu reviens, c't'un cercle vicieux. ÇA PREND DU LOGEMENT A PRIX MODIQUE!!!!

Pas juste des condos!

V'là 4 ans y étaient supposés d'en faire un. Un gros building pour les itinérants. Pi y l'ont jamais faite. Y étaient supposés en faire un sur Schiller pi Notre-Dame, pi y l'ont jamais faite non plus. On l'aura jamais d'après moi.

Ces propos traduisent, dans un premier temps, une insatisfaction face aux services communautaires, particulièrement les ressources d'hébergement d'urgence pour répondre aux lacunes du parc locatif de Montréal. Ils renvoient, dans un deuxième temps, au cercle vicieux de la prise en charge sociale. Une prise en charge permettant aux pouvoirs publics de reporter aux calendres grecques les solutions qui s'imposent en ce qui concerne le droit au logement, tout en privilégiant des choix lucratifs comme la construction de condos. Ces choix envoient un message pour le moins troublant aux personnes démunies: comme les personnes sans adresse ne figurent pas parmi les membres légitimes de la communauté politique, ils sont loin sur la liste de priorités des classes dirigeantes, comme l'illustre une phrase telle que : 'On l'aura jamais d'après moi.'

Bref, les personnes présentes à cet événement semblent particulièrement conscientes du fait que tant et aussi longtemps que l'action politique en matière d'itinérance se satisfera des services du tiers secteur, comme 'mal nécessaire' pour répondre à l'urgence sociale, c'est le *statut quo* qui se reproduira devant l'éternel. C'est d'ailleurs ce que dénoncent les penseurs critiques du secteur communautaire comme Éric Shragge (2006) qui déplore les logiques de services plus adaptatives que transformatives privilégiées par bon nombre d'acteurs communautaires, et ce, souvent à leur insu, afin de répondre aux impératifs de leurs bailleurs de fonds. En fait, la vision de l'intervention en itinérance est dominée par l'urgence et la réponse aux besoins essentiels sans concevoir une réponse globale au respect des droits de chacun.

5.3.2-La femme en rouge : le maintien de soi dans la relation

Après que notre *Joker* ait activé le monologue du résident apeuré par la drogue dans son quartier, une femme en rouge essaie de se faire entendre mais en vain : sa voix est enterrée par les bruits ambiants de la tente. Notre *Joker* lui tend alors le micro:

Moi ce que j'en crois là, c'est que c'est des personnes qui ont été engagées...une meute...c'est une manière de combattre un peuple ou un pays. C'est une meute qui a été engagée, c'est des personnes qui sortent de chez eux, pour se placer dans la rue pour passer pour des sans-abris pour que les personnes qui habitent dans les environs croient que les personnes dans' rue c'est toute des Ostie de sales. Alors qu'on peut toute êt' sale physiquement dans' rue parce que la pauvreté le fait. N'importe quel junkie qui respecte la place laisse pas ses seringues dans' rue. Ça prend des personnes qui sont engagées, c'est des meutes qui viennent salir la réputation des itinérants dans le but de conquérir. Dieu y est vivant pi sa justice aussi.

Soulignons que pendant son discours -livré avec la plus grande assurance, un ton calme et un langage articulé- Carl et Marie hochent de la tête validant ainsi son propos. Son discours est également ponctué de 'Chu d'accord!' scandé par d'autres membres de l'auditoire. Notre *Joker* reprend le micro et s'assure d'avoir bien compris les propos de la femme qui elle, poursuit son discours sans micro. Notre *Joker* nous avouera, dans le retour effectué subséquemment avec nos participants, ne pas avoir su 'quoi faire avec cette intervention'.

Mais, dans un tel contexte où le discours de cette femme a clairement une résonnance dans la salle, notre *Joker* devait en tenir compte dans la suite de l'animation malgré son malaise:

La question à se poser, *sachant ça*, c'est qu'est-ce qu'on peut faire pour favoriser la meilleure cohabitation. Parce que la réalité à Montréal présentement c'est qu'y a des personnes qui ont des appartements, qui ont des adresses pi d'autres qui ont pas d'adresse, pi ont essaie de partager l'espace public de la façon la plus

harmonieuse possible. Est-ce que c'est possible ça? Ben on va se poser la question pi on va regarder les autres personnages d'ici là. (*Joker*)

L'intérêt de ce moment repose sur le fait que, dans la foulée de cet événement entre pairs sans adresse principalement, cette intervention, malgré son contenu qui sombre dans une sorte de théorie du complot, voire de pathos, s'est méritée suffisamment d'échos dans la salle pour inciter le *Joker* à ne pas complètement la disqualifier, et ce, par l'expression '*sachant ça*'.

Aussi, malgré le malaise du *Joker*, cette même femme a pu reprendre le micro alors qu'il était question de l'aide des organismes communautaires, où elle déplore le cercle vicieux de la dépendance en comparant l'un des refuges pour femmes au circuit Gilles Villeneuve (p.170).

5.3.2-L'Innu du Lac Simon : une performance lyrique qui sort des sentiers battus

Nous avons Dominique au sein du groupe : un Innu rescapé du régime des pensionnats. Comme il s'était joint à nous peu de temps avant cet événement, nous lui avons donné un tout petit rôle dans la pièce. Donc, c'était plutôt lors de discussions, suivant la présentation de la pièce, que la voix de Dominique se faisait entendre, et ce, par des interventions sur les préjugés par rapport aux itinérants, préjugés découlant selon lui d'une méconnaissance des réalités de la rue. Suite à des interventions théâtrales successives des membres de l'auditoire, un autre Innu, qui demeurait silencieux jusque là, monta sur scène et prît le micro.

Moi chu un autochtone, chu Algonquin, pi j'viens du Lac Simon (Abitibi est hurlé du fond de la salle). Je vois c'qui se passe icitte à Montréal et je comprends toute qu'est-ce qui s'passe aujourd'hui avec toute le temps que j'ai vécu (il se met à pleurer) toutes les gens que j'ai perdu icitte à Montréal y sont assassinés...toutes! Qu'est-ce que j'pense que ont est les autochtones. Maintenant on comprend les (...) les (...) où vous êtes...qu'est-ce que l'homme blanc y nous a faite. Exacte.

J'parle 'queqchose' maintenant. Faut que je dise 'queqchose'. Faut j'le prends, j'l'accepte...Oui j'l'accepte l'homme blanc (il pleure trop pour continuer).

Pendant cette plainte, livrée dans un brouhaha confus, Jessica, une jeune Inuit qui s'est jointe à nous plus tard dans le processus, écoute tristement et religieusement ce témoignage déchirant, témoignage qui tranche par rapport aux autres puisqu'il s'écarte totalement du sujet de discussion. Nous ne pouvons expliquer avec certitude pourquoi cet homme a décidé de nous livrer ce témoignage. S'est-il reconnu dans les personnages de Jessica ou dans les commentaires amenés par Dominique, un compatriote Algonquin? La question demeure entière.

Pour autant, le contexte effervescent de cet événement où chacun prenait la parole et montait sur scène sans gêne et où toute expression, qu'elle se veuille rationnelle, émotive ou subjective, pouvait se faire entendre, a pu l'inspirer dans son élan allocutaire.

Ces deux exemples témoignent de la prégnance du 'cadre d'acceptabilité de la voix' (Payet et al. 2008). Dans un dispositif délibératif plus contraignant que cet espace entre pairs, ces deux interventions auraient sans doute été jugées défailtantes. En ce sens, ce cadre est pleinement constitutif des actes de langage, en tant que ressource «collectivement orchestrée et à partir de laquelle les participants peuvent donner le ton de leur performance et gagner en perspicacité sur le potentiel et les contributions des autres.» (Duranti, 1994, *In* Berger et Sanchez-Maza, 2008, 186).

Plus encore, dans le cas de la femme en rouge, les autres interventions apportées par elle, relèvent bel et bien de ce que Breviglieri (2002) qualifie, suivant Goffman, d'un maintien de soi dans l'échange allant au-delà d'un coup de performance et à «la possibilité de pouvoir à coup sûr se maintenir dans l'espace du vivre-ensemble» (*In* Berger et Sanchez-Maza, 188).

Il reste que dans un autre cadre, la charge émotive de cet éclat de voix d'une telle fragilité de l'Innu du Lac Simon -étant potentiellement perçu comme «ne concernant plus rien ni personne»- (Op.cit) aurait nul doute provoqué malaise et trouble profond déstabilisant l'espace de discussion. Au contraire, dans cet espace ludique de présentation de soi, et malgré les bruits ambiants, ce témoignage a été reçu avec enthousiasme, se méritant même des applaudissements de la part de l'auditoire.

5.3.3-Remplacements de personnages : une solidarisation avec le protagoniste

Après avoir entendu les préoccupations du personnage du résident et l'intervention de la femme en rouge, le *Joker* demandait à l'auditoire quels autres personnages ont une influence sur leur vie. La réponse ne se fera pas attendre : 'les policiers!!!' Le *Joker* expliquera alors aux spectateurs que pour remplacer un personnage ils doivent interrompre l'action en criant 'Stop'. Une scène policière est alors réactivée. Deux policiers s'approchent de deux jeunes sans abris assis sur un banc :

Policière : Hey vous deux, papiers d'identité! (l'une des rares spectatrices domiciliées cri 'stop'! mais elle ne monte pas sur scène)

Spectatrice : Ils font rien de mal, ils sont pas obligés de donner leurs cartes d'identité.

Joker s'adressant à la salle : Alors les gens est-ce que vous êtes d'accord avec ça dans cette scène-là y sont pas obligés de donner leurs cartes d'identité? (dans la salle les 'oui!' et les 'non!' s'entremêlent, jusqu'à ce qu'une voix se s'élève au dessus de la mêlée)

Carl: Mais dans la vrai vie là t'a pas le choix! Dans' vrai vie t'a pas l'choix de t'identifier parce que y [le policier] va te dire que t'a commis une infraction, que t'es pas assis correctement, pi là y va te donner une amende. Faque là t'es obligé de t'identifier parce que si tu t'en va y va t'arrêter. (Métrage vidéo)

Ce passage est révélateur à plusieurs niveaux. En effet, il nous inspire une analyse qui conjugue deux éclairages : celui de l'outil Théâtre-forum et celui qui découle du concept de l'*Acteur faible*.

Par exemple, le désaveu exprimé par Carl renvoie à deux angles qui s'entrecroisent : à moins qu'il ne s'agisse d'un exercice visant délibérément à explorer l'utopie⁴¹, le premier angle se rapporte à l'importance, dans le Théâtre appliqué, de centrer l'action sur des paramètres sur lesquels les acteurs ont un pouvoir, relatif à tout le moins, d'agir. Sans quoi, l'auditoire risque de se désengager en désavouant l'action sur scène ou encore en rejetant une intervention, comme l'illustre la mise au point de Carl. Faute d'une approche pragmatique, les spectateurs auront du mal à se projeter dans la peau des personnages. D'ailleurs, un Théâtre-forum qui s'inscrit pleinement dans une dimension analytique et transformatrice incite l'auditoire à résister à toute tentative relevant plutôt de la 'magie' que d'une option vraisemblable pour le protagoniste en criant 'Magie' pour stopper l'action, (Rohd, 1998 ; Filewood, 1987). C'est précisément ce que fait le *Joker* lorsqu'il questionne la salle suivant la première intervention de cette spectatrice dans ce passage.

⁴¹ Le *Rainbow of Desire* de Boal est un exemple d'exercice qui permet la mise en scène de ce que le protagoniste espérerait dans un monde idéal.

L'autre angle auquel renvoie le désaveu de Carl touche sa capacité à porter plusieurs chapeaux en passant du rôle du policier à celui de *Joker* informel⁴², c'est-à-dire, à ce rôle de chien dans un jeu de quilles nous mettant en garde contre la mythification du réel. Par le truchement de la mise en scène de ses compétences comme interlocuteur sans adresse crédible, Carl se présente ici comme un '*acteur fort*' dans un '*dispositif faible*'. Autant dans son rôle de policier que dans sa participation comme membre de l'auditoire, Carl démontre à la fois une connaissance *in situ* de la dynamique entre policiers et itinérants, ainsi qu'une maîtrise de la prise de parole dans un dispositif comme le nôtre. En effet, comme 'poteau' ou comme 'acteur de l'urgence sociale' (Berger et Sanchez-Maza, 2008), l'acte de parole de Carl se concrétise aisément dans des contextes dialogiques ludiques et sans prises sur les différents lieux décisionnels. C'est en cela que Carl se présente, à toute fin pratique, comme acteur fort dans un dispositif faible dont la portée ne dépasse pas cet espace.

À ce propos, Berger et Sanchez-Mazas explorent *l'Espace dialogue* en Belgique initié par les travailleurs sociaux, dans le cadre de la structure *Relais social*, mise en place par le ministre des affaires sociales. L'Espace dialogue est conçu comme mécanisme visant à dépasser l'urgence sociale en maximisant la participation de ceux que l'on nomme les 'usagers':

«À ce jeu du dispositif correspond un *dispositif du jeu* : L'Espace dialogue à la fois comme espace scénique de représentation et comme espace ludique d'expérimentation. C'est dans les circonstances informelles d'un lieu de parole

⁴² Comme il n'y avait pas d'entente de co-animation entre Carl et le *Joker*, il s'agit d'un geste plutôt spontanée que délibéré. Soulignons cependant que la co-animation est une option sollicitée par certains praticiens. Par exemple, lorsqu'il intervient chez les communautés autochtones de l'Ouest canadien, Diamond travaille en tandem avec une personne autochtone du milieu dans l'animation d'événements, évitant ainsi une posture colonialiste.

sans prise sur les pratiques et les réponses apportées sur le terrain que le participant 'rescapé' émerge comme acteur de l'urgence sociale. En jouant une partition valorisée (tour à tour le porte-parole, le défenseur des opprimés, le relais, le traducteur...), il se dote d'une parole à laquelle on accordera une importance centrale dans le limites du jeu, mais reste privé d'une *voice* (Hirschman, 1970) susceptible de porter au-delà.» (In Berger et Sanchez-Mazas, 2008, 192).

Par ce désaveu, Carl incarne, sans doute inconsciemment, le rôle du fou du roi et celui d'un traducteur et relais en expliquant aux rares domiciliés présents comment les choses 'se passent réellement' dans le cadre des interventions policières à l'endroit des personnes en défaut d'inscription sociale faute d'adresse civique. D'ailleurs, ce désaveu se répercutera dans la suite de l'intervention :

Joker : Qu'est-ce qu'on fait dans ce temps-là? Madame (S'adressant à la spectatrice) est-ce que ça vous tenterait de venir prendre la place d'un des comédiens? (La salle l'encourage à monter sur scène par des applaudissements). Vous êtes résidente de Longueuil? Johanne?, lui demande-t-il. Alors de qui vous pensez que la solution peut venir? Qui vous aimeriez voir parler pour mieux se défendre? (Elle décide de remplacer l'un des jeunes sans adresse, le Joker lui remet le micro)

L'un des policiers réitère sa demande avec plus d'insistance cette fois : Vous êtes assise dans un parc après 11h00, le parc ferme à 11h00 pi y est 11h10 chère Madame. Papiers d'identités s'il vous plaît!

'Spectatrice' Johanne résidente de Longueuil dans la peau d'une jeune de la rue: Je ne sais pas quoi dire...franchement, je ne sais pas quoi dire...parce que j'ai le droit comme tout le monde dans la ville de Montréal de rester dans un parc, de s'asseoir sur un banc...

Policier qui l'interrompt : Mais après 11h00 c'est fermé! Ya une amende : c'est 620\$ plus les frais Madame. (Se tournant vers sa partenaire policière qui lui glisse à l'oreille que l'amende est gonflée) Ben, est' couchée sur le banc, c'est mauvais usage du mobilier urbain, c'est 620\$ Madame! Parce que nous aut' on vous a vu coucher.

Johanne : Mais j'ai pas le moyen de payer...

Policière : Mais c'est pas not' problème! Vous êtes dans un parc fermé, c'est une amende! On vous donne l'amende donc vos papiers d'identités!?

Johanne : Pourquoi?!

À ce moment, l'autre praticien attire l'attention du *Joker* en direction d'une autre personne de l'auditoire.

Johanne poursuit : Mais c'est quelle loi que je brise?

Policière : Vous brisez un règlement municipal qui dit que vous avez pas le droit d'occuper un parc en dehors des heures d'ouverture.

Joker : Je fais une petite pause ici ('Stop' est lancé du fond de la salle) Stop, oui...Est-ce que Johanne peut avoir besoin d'aide un peu? Est-ce que y aurait quelqu'un qui voudrait l'aider?

La scène se poursuit.

Policier : Papiers d'identité!

Johanne : Actuellement je n'ai pas de papiers d'identité.

Policier : Si vous nous donnez vot' nom, on va vous le remplir (le constat), ça va t'éviter une visite au poste.

Autre spectatrice⁴³ jouant le rôle d'une travailleuse de rue: Ah Johanne Bonjour! Comment ça va!

Policière qui l'interrompt: Madame j'va vous demander de rester à l'écart s'il vous plaît.

Travailleuse de rue : Ben oui mais moi j'va vous demander...

Policière irritée: Chu en train de travailler!!!

Travailleuse de rue : Moi aussi, chu travailleuse de rue c'est une de mes clientes.

Policière : j'vous demande de rester à l'écart *s'il vous plaît!!!*

Travailleuse de rue : Ben moi rester à l'écart, je reste ici...

Policière : Reste à l'écart sinon c'est une entrave!

Travailleuse de rue : Ah oui!? Tu m'entraveras tant qu'à moi (en riant alors qu'elle se fait arrêter par la policière, fin de l'intervention)

⁴³ Nous ne sommes pas au courant de son statut. Est-elle une sans domicile? Est-elle une travailleuse communautaire?

Elle quitte la scène, triomphante, pendant que le *Joker* la remercie et que l'auditoire l'applaudit.

Joker : Est-ce que t'es satisfaite de ton intervention?

'Spectatrice' : Chu satisfaite tant qu'a' (la policière) m'a pas faite tomber à terre!

Comme résidente domiciliée dans le rôle d'une jeune sans adresse, cette *Spect-actrice* tente en vain de sensibiliser les deux policiers à sa situation de sans abri, sans argent et sans pièces d'identité. Se heurtant systématiquement à leur intransigeance, elle se retrouve *de facto* sans voix et sans option. Le troisième personnage, celui du témoin -ni protagoniste, ni antagoniste *au départ*- choisit de quitter le confort de la neutralité pour se solidariser avec notre protagoniste. Par ce choix, ce troisième personnage se transforme bel et bien en protagoniste car sa tentative se solde par un échec. En effet, celle qui se présente comme travailleuse de rue se confronte à cette même fin de non recevoir de la part des policiers. En se faisant arrêter pour avoir entravé le travail d'un policier, elle devient en quelque sorte l'opprimée au même titre que sa 'cliente'.

À ce propos, Spry (1994) réfute cette construction dyadique du protagoniste versus antagoniste qu'elle juge individualiste en ce qu'elle impose un seul protagoniste par scène. Par exemple, dans une pièce sur le harcèlement sexuel présentée lors d'un atelier en milieu universitaire, elle note :

«...while the audience was prepared to confront the sexual harassers in each independent scene, they seemed unprepared to make links between the three parallel situations, an exercise that would have helped the three women -professor, student, and secretary- work together to defend themselves.» (Spry, 1994 : 181).

Autrement dit, les membres de l'auditoire passent à côté des alliances potentielles entre des femmes qui, malgré leur statut social différent, partagent pourtant un même espace de travail et une problématique commune: le harcèlement.

Au même titre dans notre cas, l'échec de notre *Spect-actrice* dans le rôle d'une travailleuse de rue, suggère qu'elle et la jeune sans adresse partagent un même territoire d'oppression dans leurs échanges avec les policiers du moins. Malgré les efforts de cette *Spect-actrice* de rallier sa voix à celle de la jeune, les policiers, incarnant sans équivoque ici le statut d'antagoniste, demeurent implacables dans l'application du règlement municipal sur la fermeture des parcs. Notons au passage que cette scène sera modifiée plus tard pour se dérouler durant les heures d'ouverture des parcs. En effet, ce changement relevait bel et bien de l'importance de créer des situations sur lesquelles nos protagonistes ont un pouvoir d'agir. D'autant plus que les déplacements que subissent les personnes itinérantes ne se réduisent certainement pas aux heures de fermeture des parcs, si l'on se fie aux narratifs des participants et à ceux de leurs pairs lors de cet événement.

Ajoutons que deux options s'offraient à Marie et à Carl, qui assumaient les rôles de policiers: ignorer l'infraction à condition que la travailleuse de rue quitte les lieux en amenant sa 'cliente' sans adresse avec elle, ou encore appliquer sans concessions la réglementation municipale. Sans se consulter, ils ont opté pour la deuxième car elle reflétait avec plus d'acuité leurs expériences dans ce genre de situations fort fréquentes pour les personnes itinérantes.

Dans le jeu des interventions théâtrales de l'auditoire confrontées à l'intransigeance policière livrée par Carl et Marie, ce choix s'écarterait résolument de la 'magie', ou de la mythification du réel. Ceci amènera d'ailleurs Johanne la domiciliée de Longueuil à revendiquer haut et fort que la police table sur la 'vraie' criminalité et qu'elle 'laisse les gens comme vous-aut' tranquilles!'. Aussi, ce choix illustre avec un réalisme⁴⁴ qui glaçait le sang, comment l'affaiblissement ou le renforcement des populations marginalisées –les opprimés dans le Théâtre de l'opprimé- se construit dans la relation avec autrui. Ce faisant '[...] la faiblesse (de ces acteurs) n'est pas un état mais un processus [...] qu'il convient [...] de comprendre [...] par le biais de ces dynamiques interactionnelles (Payet, 2011: 3).

Dans le même esprit que les 'territoires d'oppression' amenés par Schutzman (1994), cet espace de jeu démontre que ces individus, bien qu'affaiblis, agissent dans des configurations sociales mouvantes qui se développent le long d'un continuum entre l'affaiblissement et la capacitation (Payet, 2011 :3). Plus particulièrement, dans cette scène enrichie par l'auditoire rappelons-le, la réglementation municipale renvoie à la ville comme institution avec ses normes et ses codes de conduites traversés par des territoires d'oppression qui touchent autant la jeune itinérante que la travailleuse de rue, toutes deux affaiblies par l'intervention policière, forte de ce règlement. Bien que ce règlement s'applique à tous, ce sont les personnes qui n'ont d'autres recours que l'espace public pour s'assoupir qui se trouvent 'affaiblies' par son application.

⁴⁴ Au fur et à mesure de cette altercation les deux acteurs glissent du vouvoiement au tutoiement pour marquer le durcissement du ton.

Autrement dit, l'intérêt de cette scène se situe à un tout autre niveau par rapport à ce qui précède. En effet, plutôt que de renvoyer à la prise de parole *in situ* des acteurs en présence (faibles et moins faibles), par le jeu convaincant de Carl et de Marie, cette scène est révélatrice de la dimension *relationnelle* qui participe de l'affaiblissement des personnes en situation de rue ainsi que de ceux et celles qui leur apportent un soutien au quotidien. Dit autrement, «Understanding oneself in this way is to sense the space of possibility as being constantly coenacted and reenacted in our encounters.» (Linds, 2006: 117)

Cette scène inspirera les réactions suivantes de la part des pairs dans la salle:

Je me suis fait réveiller à coup de pied par la police. J'ai demandé quelle loi je brise. Je l'ai attendu pour qu'il me montre la loi. Ya embarqué mon chum.

Un homme remplace un SDF: 'J'va venir avec vous autres (policiers) d'abord que vous me volez pas mes papiers.'

Joker dirigé au public: Avez-vous des commentaires?

Harcèlement inutile. Tout l'monde payent des taxes. C'est une place publique. C'est juste pour harceler et pas combattre les vrais criminels. Laissez les gens comme vous autres (SDF) tranquille!' de s'insurger celle qui remplaçait notre protagoniste.

Ce qui précède témoigne de l'impuissance devant le pouvoir discrétionnaire du policier, et, par extension, du fait que celui-ci accepte mal de se faire questionner dans l'exercice de ses fonctions. Les réactions de l'auditoire ainsi que les théâtralisations traduisent aussi ce sentiment d'être injustement ciblé par les forces de l'ordre. Force est de reconnaître que les théâtralisations se heurtent à un cul-de-sac puisque les policiers demeurent impassibles dans l'application du règlement.

5.3.4-La scène du commerçant : l'intervention de M...

Avant même de réactiver la scène du commerçant, une femme dans l'auditoire nous lance :

C'est chacun pour soi partout. Le commerçant y veut baisser ses assurances, pas aider sa gang. Les chiens devraient dormir en dedans pas dans des entrées de commerces !

Le *Joker* invite alors M...⁴⁵ à jouer le rôle d'un des campeurs alors qu'il était présent dans la salle à ce moment-là pendant que certains de ses 'disciples', situés dans une tente adjacente au site de l'État d'urgence, surveillaient sa meute de chiens. M... joue en quelque sorte son propre rôle :

M...: Le commerçant est capable de faire valoir son autonomie. Il n'a pas à se laisser imposer par un porte parole de l'association de commerçants. S'adressant à la salle : J'avais une entente avec un commerçant, qui, suite à une mise en demeure, a dû changer de position. Toi, (s'adressant au représentant de l'association), tu travailles pour lui, pas le contraire. En quoi la gestion de son espace (au commerçant) te regarde?

P...dans le rôle du représentant de l'association: Ben oui ben oui. L'idée c'est que c'est pas juste *un* commerçant. Faut que ce soit beau pour tout l'monde.'

M...: Les gens que ça dérange c'est les clients des bars qui peuvent pas pisser là où on dort !

Représentant: J'vas faire une réunion de mes membres. Viendrais-tu leur parler?

M...: C'est pas ma job, c'est la tienne! Combien de commerçants tu représentes? C'est tu la majorité qui se plaint?

Représentant: Peut-être pas une majorité mais ceux qui se plaignent parlent le plus fort pi les autres y suivent...

⁴⁵ M... est le leader d'un groupe qui, au moment de notre recherche, avait obtenu la permission d'une commerçante de dormir devant son commerce la nuit.

Suite à cette fin de non recevoir de la part de M..., nous devons mettre fin à notre activité afin de permettre aux travailleurs de l'ATSA de faire la mise en place pour leur soirée de banquet. Ce dernier nous expliquera plus tard que cette fin de non recevoir qu'il oppose à l'invitation du représentant de l'association, se justifiait dans la mesure où il ne croyait pas que les pressions exercées sur le commerçant étaient le fruit d'un processus réellement démocratique :

«Si j'avais cru au processus démocratique réel derrière la pression exercée sur le commerçant, j'aurais peut-être accepté la médiation mais je considère qu'il était plus pertinent de le placer devant ses limites et de le renvoyer faire ses devoirs. Les mises en demeure signées sous pression c'est très peu respecter l'autonomie des membres d'une association.», nous explique-t-il lors de l'évaluation de cet événement avec le groupe.»

Dans l'échange théâtral entre M... et le représentant de l'association de commerçants, l'image projetée par les groupes de jeunes qui jonchent les entrées de commerce pour y assouvir leur besoin de sommeil, ressort comme préoccupation qui justifierait les pressions exercées sur le commerçant dissident qui ose, n'en déplaise aux autres commerçants de cette rue, négocier une entente avec son groupe de jeunes. À noter que cette entente satisfait les intérêts de ce commerçant qui cherche à diminuer ses frais d'assurance grâce à une surveillance informelle procurée par ce groupe la nuit, comme le souligne l'intervention de la femme en rouge. À noter également que cette même femme, qui revendiquait des logements à prix modique dans la discussion précédente sur les ressources d'hébergement, considère les entrées de commerces comme un bien piètre substitut à du logement adéquat pour abriter les humains et leurs animaux de compagnie.

5.3.5-Des flics à la porte aux flics dans nos têtes

Suivant l'événement de l'ATSA, le *Joker* nous incitait, comme groupe, à 'être stratégique' dans la suite de cette démarche arguant que «ça donne la chienne ce qu'on fait». En effet, il avait eu vent de l'inconfort qu'avait provoqué cet espace entre pairs pour l'un de nos partenaires de la coalition de quartier. Alors que les autres demeurent plutôt dociles, Carl, sentant ce qui allait arriver, réagit avec force : «les scènes avec la police trouves une aut' place que ça L...! C'est pire dans' rue que c'qu'on présente! C'est pire! Les policiers sont pire!!!». Malgré les objections de Carl, les scènes policières présentées lors du forum du 6 février seront adoucies : dans un geste plutôt maladroit de sollicitude qui masque une certaine violence symbolique, la policière s'enquerra auprès de la jeune sans domicile sur la nature du lien qu'elle a avec son copain de misère, en l'avertissant que celui-ci «n'est pas propre propre. T'es une belle fille, tu pourrais t'en sortir et te trouver un mari», rajoutera-t-elle. Cette condescendance humiliante, s'inspirant d'une situation vécue par Carl où il avait dû baisser la tête pour éviter de se faire arrêter, échappera pourtant au groupe, qui voyait plutôt dans ce changement une façon de tendre la main aux policiers qui participeraient à l'événement final.

Ainsi, en voulant, par le jeu dans cette scène, nuancer le propos, nous passions à côté de ce sentiment éprouvé par bon nombre de personnes itinérantes dans leurs rapports avec les policiers, et par Carl comme squatteur en particulier, sentiments oscillant entre l'impuissance et la révolte.

Plus encore, les réactions du président de la table de concertation semblent s'être imposées dans les modifications apportées au texte, tels des flics dans nos têtes, car ces dernières

tranchaient considérablement avec les interventions amenées par les pairs présents à l'ATSA. Ces interventions dénonçaient sans équivoques les stratégies policières à l'endroit des personnes qui dorment dehors. Au même titre, Marie, qui défendait l'importance de mieux nuancer notre message à l'endroit des ressources communautaires en arguant qu'elle avait une image à protéger, s'est laissée aussi influencer par une certaine rectitude politique. Bref, au lieu de resserrer le texte autour des interventions de l'ATSA comme événement de validation devant des pairs, le groupe modifiait le texte en fonction des différents acteurs qui seraient présents au forum final afin d'éviter de les offenser.

Cela dit, trouver le ton juste pour la pièce, particulièrement en ce qui concernait le lien avec les policiers, n'était pas chose simple surtout à la lumière des méthodes utilisées par les praticiens comme nous l'avons exposé dans le chapitre précédent. Un contenu trop provocateur aurait pour effet de susciter des résistances de la part de certains membres de l'auditoire provoquant potentiellement un repli sur soi contraire à la délibération théâtrale visée, tandis qu'un contenu trop dilué ne les inciterait pas à monter sur scène pour remplacer un personnage. Or, la façon de procéder au cours des ateliers qui était tout sauf organique comme nous l'avons démontré au chapitre quatre, ne permettait pas de surmonter ce dilemme. Elle se contentait plutôt de juxtaposer les récits respectifs et de diluer le propos afin d'éviter de provoquer des levées de boucliers de la part des membres de l'auditoire qui seraient invités au forum du 6 février.

En outre, le ton de cette pièce posera problème en ce qui a trait aux interventions théâtrales et discursives des spectateurs lors des deux événements devant public. Comme le souligne à ce propos Salverson :

«When artists eagerly ‘give voice’ to an imagined other, we allow neither the other nor ourselves to approach the encounter [...] If we write a play that presents an uncomplicated portrayal of victims, villains, and heroes, poursuit-elle plus loin, what choices do we give an audience about how to relate?» (Salverson, 2001: 121-124).

Taylor (2003), fait écho à ces propos en suggérant que le texte, dans le cadre du Théâtre appliqué, reste plutôt incomplet ce qui permet aux membres de l’auditoire de combler les vides. Ainsi, lors des ateliers, comme l’accent était sur cet ‘Autre’ tel qu’imaginé par les participants en situation de rue, en l’occurrence le policier, l’intervenant communautaire, le commerçant etc., et non sur une mise en corps organique des expériences des participants, le résultat est un portrait simpliste, peu convaincant et plutôt rébarbatif.

En plus, lors de l’événement final, cet effort de conciliation n’arrivera pas à percer le mur qui sépare, entre autres, les policiers et les personnes marginalisées comme le démontre ce passage :

On a vraiment généralisé...en tant que tel, moi j’mesuis pas reconnu⁴⁶, euh...et j’ai pas reconnu non plus de mes confrères. J’pense que ça prend vraiment une version plus euh...plus géné...moins générale là de la situation. On a un côté mais on a pas l’aut’ côté. (Agente sociocommunautaire, interviewé sur le vif après le forum du 6 février);

⁴⁶ Cette policière, interviewée par nous quelques mois plus tard dans un contexte privé, nous faisait pourtant part du contraire: ‘C’est sûr que...y des choses là d’dans, dans la pièce que j’mesentais directement interpellée parce que c’est des choses que j’avais moi-même, que j’avais eu moi-même l’occasion de voir et d’entendre, alors...ça m’a fait sourire quand même un peu.’ Et, plus tard dans l’entrevue, nous la questionnions sur le réalisme d’une scène particulière entre une jeune de la rue et une policière : ‘C’est exactement c’que j’ai vécu.’ Nous répondait-elle sans hésiter.

Dans le même esprit, deux mois après le forum du 6 février, lorsque nous demandions au commandant d'un poste de quartier du centre-ville s'il monterait sur scène pour remplacer un personnage lors d'une expérience ultérieure, il déplorait l'image des policiers projetée dans la pièce:

Ben j'serais monté mais, j'trouvais que le sujet, le sujet par rapport justement à cette rafle policière-là...ah je serais monté mais...j'trouvais ça plate. Souvent, j'essaye en quelque part...parce que chu pas une police répressive, chu pas un policier répressif, chu un policier qui fait bien son travail, qui fait la distinction...j'trouve malheureux souvent qu'on mette la police particulièrement par rapport aux personnes marginales du côté qu'on est les méchants. Dans l'fond c'est que les gens m'auraient pas cru. J'aurais crée un personnage. Encore un flic ça c'est certain. Sauf un flic plus euh... j'aurais fait moi. Tsé j'ai fait huit semaines de grève à l'UQAM là. Pi les gens me disaient 'Eye! T'es cool dans l'fond!' On s'est parlé pi on s'est compris. Mais y a fallu établir un dialogue au préalable. J'veux dire dans l'fond j'aurais plus axé sur le dialogue. Les gens quand y comprennent tes responsabilités, tes devoirs, ton rôle que t'as à jouer, c'est...chu capable d'établir un contact avec ces gens-là pi y savent c'est quoi mes limites.

5.4-6 février: quand 'l'opresseur' se transforme en 'opprimé'

Nous avons décrit précédemment le déroulement de cette soirée dans ses grandes lignes, incluant l'aménagement physique du lieu, la composition de l'auditoire où les pairs sans adresse brillaient par leur absence. Ici, nous nous attardons aux discussions qui ont suivi la présentation de la pièce ainsi que les quelques tentatives de remplacement de personnages. En ce qui concerne les réactions de la salle après la pièce, nous relevons deux moments particuliers qui impliquent deux des acteurs sur scène interpellant directement les membres de l'auditoire en général dans un cas, et un membre spécifique dans l'autre. Ces deux moments

constituent les seuls échanges entre les acteurs en situation de rue sur scène et les membres de l'auditoire.

Suite à la présentation théâtrale, le *Joker* amorce le forum en sollicitant des réactions sur le vif des membres de l'auditoire dont voici quelques exemples : «Intense, merci beaucoup!, dérangé, générosité, triste, bon cœur, réalisme, la vérité, la rage, complexité, incompréhension, survivre, paradoxe, bons acteurs, exclusion, proposition.» L'échange entre lui et l'auditoire se prolongera presque tout au long du forum.

5.4.1-Le cri du cœur de Serge demeure lettre morte

Dans les premiers moments, chacun des spectateurs y allait de ses préoccupations relativement à la cohabitation dans le centre-ville de Montréal : les commentaires oscillaient entre le commerce de la drogue avec les comportements imprévisibles qu'il implique; l'itinérance comme *choix* dont la résultante inévitable est l'auto-exclusion, et l'incompréhension d'un tel *choix*⁴⁷; la nécessité de se traiter avec respect quels que soient ses choix de vie; l'itinérance comme problème de comportements incivils; les comportements dérangeants des sans domicile justifiés par leurs conditions de vie dégradantes et par leur vulnérabilité psychique; le secteur communautaire qui n'arrive pas à combler les besoins grandissants d'une population qui se paupérise; l'image souillée d'un centre-ville à la dérive due à la concentration excessive de l'itinérance comme cause de la baisse du chiffre d'affaire des commerçants; la diversité des

⁴⁷ J'ai dit paradoxe parce que ça m'interroge que des personnes se disent rejetées mais j'comprends pas que les personnes veulent les aider, mais ils (SDF) le rejettent l'aide pi celle des organismes communautaire. Les gens qui couchent à terre avec des chiens, qui mènent une vie de chien, c'est pas valorisant. Est-ce que la personne qui se couche sur un bout de trottoir elle se dit "On est tu ben !" ?" (résidente)

visages de l'itinérance et le besoin de les distinguer; les préjugés des domiciliés face aux personnes itinérantes qui projettent l'image d'individus refusant toute contraintes; l'écart entre les possibles de cet espace discursif difficilement transposable dans le monde réel dû à l'asymétrie des statuts sociaux et des pouvoirs qu'ils charrient; l'espace public qui se privatise versus son occupation par les jeunes de la rue jugée abusive par les domiciliés; et, finalement ce devoir d'éducation autant auprès des populations domiciliées sur les réalités de la rue qu'auprès de personnes sans adresse qui se 'comportent irrespectueusement' dans l'espace public montréalais. C'est alors que Serge prend la parole :

Avant de faire l'éducation des autres faut commencer aussi par soi-même en se posant la question : 'comment j'me sentirais exclu socialement?'. Si chacun dans ce soi y commençait à se poser cette question-là peut-être aussi ça leur rendrait d'aut' débat pi ça leur ferait réaliser des choses au moins...c'est ça aussi qu'on essaie ici. Dans la pièce c'est ça qu'on vous lance comme question : 'que feriez-vous *vous* si c'était *vous* qui étaient exclus?'

Commandant du PDQ : les gens en général...pour les gens l'exclusion elle vient de vous. C'est une décision qui vous appartient faque y peuvent pas s'mettre à vot' place pas parce qu'eux-aut' y *veulent* pas. C'est vous qui avez voulu vous exclure. Les gens pensent ça. Par rapport à c'que tu dis là (s'adressant à Serge)...

Carl : Chu pas certains de ça du tout moi...pas certain...

Commerçante d'un lieu de diffusion *underground* : ben c't'encore la perception...

Commandant : On sait bien que c'est pas toujours comme ça là! On s'entend là.

Serge : Je pense aussi des deux côtés, on a une part de responsabilité mais y a vous- aut' aussi d'un sens euh, moi j'ai eu des parents qui m'ont toujours dit: 'tu seras rien d'bon, t'es un rien pi t'es un si...pi tu resteras toujours à part de tout l'monde...

Commandant : mon intervention e' pas dans l'sens que vous faites rien e' dans l'sens que les gens se posent des questions...c'est que la majorité des gens vous excluent parce qu'y pense que ça vient de vous-aut'. Je sais bien que c'est pas tout l'temps là...c'est difficile pour les gens de se mettre à vot' place parce que pour eux-aut' c'est vot' décision...

Autre spectateur renchérit : de boire de la bière au lieu de manger ou euh...

Commandant : exact!

Spectatrice conteuse de profession : J'ai dit générosité tout à l'heure... parce que je crois qu'il est important ce soir d'être dans la tête et le cœur des gens ici ce soir pour pouvoir avoir un projet commun, d'essayer un p'tit peu de pouvoir dialoguer de façon constructive. (Métrage video)

Nous avons dans cet échange plusieurs éléments. D'abord, notre présentation des objectifs de recherche effectuée auprès des participants en tout début de démarche n'était pas tombée dans l'oreille d'un sourd. En effet, cette question lancée à l'auditoire par Serge s'inscrit dans ce que nous visions à explorer, à savoir si le Théâtre-forum pouvait être un médium dialogique capable de créer un espace d'intersubjectivité entre les itinérants et les domiciliés.

Ensuite, ce cri du cœur de Serge, qui rejoint l'appel lancé par la conteuse par la suite, traduit l'une des idées force de l'éthique d'intervention dans le Théâtre de l'opprimé dont est issu le Théâtre-forum: pouvoir se mettre dans la peau des opprimés à un point tel que leur oppression devienne partagée, sentie collectivement. Autrement dit, passer d'un premier langage, soit celui de la raison, de l'explication, de l'interprétation incarné par les propos du commandant dans ce passage, à celui du langage théâtral plus intuitif, permettant d'ancrer une verbalisation dans le vécu (Grosjean, 2007). Ce processus d'identification est essentiellement déstabilisant car il implique : «[...] not only to incorporate but to be incorporated. To be radically destabilized.» (Diamond, 2007: 405).

Par contre, le fait de se laisser pleinement habiter par l'autre dans la pratique qui nous intéresse, soit celle du Théâtre-forum, ne relève pas de la catharsis aristotélicienne qui,

reposant sur la passivité du spectateur, ne fait que réifier une vérité universelle et absolue incarnée par le héros :

«Aristotle proposes a poetics in which the spectator delegates power to the dramatic character so that the latter may act and think for him [...] But the *poetics of the oppressed* focuses on the action itself: the spectator delegates no power to the character (or actor) either to act or to think in his place; on the contrary, he himself assumes the protagonic role, changes the dramatic action, tries out solutions, discusses plans for change- in short, trains himself for real action.» (Boal, 1979: 122)

Comme l'indique ce passage, dans le cadre d'une pratique comme celle du Théâtre-forum, si tant est qu'elle respecte les fondements du Théâtre de l'opprimé, le faire-vivre procuré par une participation active des spectateurs appelés à devenir *Spect-acteurs* via les théâtralisations, vise à questionner leurs propres certitudes, et ce, par la proximité, par la présence sensible entre le même et le différent. Or, il ne s'agit pas ici d'une vérité universelle mais de la vérité subjective du moment, d'une vérité situationnelle :

«It is a moment of *conversion* where we are required to (re)consider our understanding of the *truth*- our fidelity and commitment to that truth is put to the test and therefore [...] it is a moment of radical *subjectification* by which we are compelled.» (Fisher, 2011: 249).

À la lumière de ces considérations éthiques relatives à une pratique comme celle du Théâtre-forum, cet échange entre Serge et le Commandant aurait dû être soumis à une théâtralisation, d'autant plus qu'il convenait à l'une des scènes dans la pièce. Au lieu, cet échange s'est déroulé à un niveau strictement discursif, selon lequel le commandant, qui se faisait le transmetteur de ce que pense 'réellement' les citoyens, justifiait ni plus ni moins l'indifférence et/ou l'indignation des citoyens domiciliés en soulevant la question du *choix*⁴⁸ de vivre dehors.

⁴⁸ Soulignons au passage que la question du choix de vivre en marge, sur laquelle insistera le commandant durant l'entrevue deux mois plus tard, est pour le moins épineuse. En effet, tout en renvoyant à cette marge d'autonomie

Alors que la question de Serge en appelait sans équivoque à ce faire-vivre, elle s'est heurté à une fin de non recevoir. Par conséquent, ceci posait un frein à ce que cet appel se concrétise par un échange théâtral, passant, par exemple, par la réactivation d'une scène comme celle du riverain irrité par la sollicitation excessive. Pourtant, il s'agissait là d'une perche permettant d'aller au-delà du simple maintien de soi dans la relation avec ce commandant en l'explorant par le jeu théâtral.

Le doute éprouvé par le *Joker* quant à la sincérité du cri du cœur de Serge, s'est-il répercuté sur ce rendez-vous manqué? À ce propos Fisher affirme que : «[...] our task as applied theatre practicionners can be construed as one of generating an encounter or intervention that enables the truth process of a group or a community to emerge.» (Fisher, 2011: 249). La souffrance sociale qui traverse l'expérience quotidienne de l'exclusion à partir de laquelle Serge tentait d'ouvrir «les voix du changement chez les individus [...] par un même recours à la dramatisation [...]» (Grosjean, 2007: 1) est demeurée lettre morte, voire quasi invalidée par l'interlocuteur dans la salle reproduisant ainsi les inégalités délibératives entre les deux interactants. Et, faute d'échos dans la salle en l'absence de pairs, Serge est resté sur sa faim. Nous verrons dans le chapitre final, que l'incrédulité du *Joker* se situait également dans un positionnement idéologique.

propre aux itinérants comme 'Acteurs', bien qu'affaiblis, elle est également évoquée par certains pour légitimer des mesures plus punitives à l'endroit de ces personnes qui auraient *choisi* de vivre sans les contraintes relatives aux secteurs sociaux comme le domicile et le travail par exemple.

5.4.2-La rafle policière : le jeu de la rectitude politique

Dans le cadre des discussions qui suivaient la présentation de la pièce, ce même commandant d'un des postes de quartier du secteur se sentait particulièrement interpellé par le contenu de la pièce, en l'occurrence la scène de la rafle policière. Ceci expliquerait ses nombreuses interventions visant, selon lui, à démystifier le travail policier. Entre autres, il en appelait à une communication plus fluide entre les divers intervenants qui œuvrent auprès des populations itinérantes. Il insistait également sur le fait que la principale préoccupation du service de police touche la vente 'à ciel ouvert' de stupéfiants comme source majeure d'insécurité dans le secteur. Ceci l'amènera à affirmer que ses policiers sont aptes à faire la distinction entre les joueurs de ce marché et les personnes en difficulté.

À ce moment, le *Joker* le questionne sur les objectifs des fameuses rafles policières mentionnées dans la pièce :

On s'attaque pas au gars qui consomme, on s'attaque à des sphères d'activités plus élevées que la rue. (une travailleuse communautaire d'un organisme de défense de droits sourit, incrédule) Alors c'est ça qu'on fait présentement. Alors des rafles policières...j'veux juste spécifier que la rafle policière fait pas référence à aucune infraction là. On peut l'interpréter en disant...quelqu'un qui écoute la pièce va p'têt l'interpréter en disant : 'Y a une rafle policière relativement parce qu'on traînait dans l'parc, pi y nous ont toutes embarqués'. Ben ça j'm'excuse là, ben ça s'est p'têt déjà faite mais ça s'fait pu!

Carl : Depuis combien d'temps Monsieur? (rires timides dans la salle)

Commandant : Des rafles policières dans l'parc?

Carl : Le lendemain de l'Action de grâce de c't'année! (expression faciale incrédule du Commandant). On prendra pas d'temps là mais c'était le lendemain de l'Action d'grâce!

Commandant : On va s'en r'parler (écartant du revers de la main l'intervention de Carl)

Joker : C'est sûr que y a beaucoup d'attentes à l'égard de vot' service pour contrôler, sécuriser les citoyens, les commerçants...par rapport à la consommation de drogue...

Commandant : Ça fait partie du mandat du service de police! Chu pas au *service* des commerçants...ça fait partie de la mission première du service de police c'est d'augmenter le sentiment de sécurité des citoyens, augmenter la qualité de vie des citoyens tout en travaillant, rajoute-t-il avec insistance, avec la réalité de la rue on s'entend là.

Carl aurait eu besoin d'appui ici. Mais en l'absence de pairs sans adresse dans la salle, il a été seul à défendre son point-de-vue. Ainsi, sans appuis, ni de la part du *Joker*, ni de la part des acteurs communautaires dans l'auditoire qui ont préféré garder le silence lors de cet échange, Carl s'est retrouvé considérablement affaibli. En plus d'éloigner toute possibilité d'intersubjectivité entre l'auditoire et le groupe, une sorte de rectitude politique, déplorée par plusieurs répondants interviewés deux mois plus tard, a rudement mis à l'épreuve les principes de publicité, soit l'usage public de sa raison, mis de l'avant dans la pensée *habermassienne* sur la sphère publique. Bref, au lieu de recourir à des changements de l'action scénique par voie de remplacements de personnages, nous étions face à un travail de justification empreint de cette rectitude politique.

Il nous apparaît que cette rectitude a considérablement contribué à l'affaiblissement du point de vue de Carl, entre autres. Aussi, cette rectitude rendait improbable un quelconque redressement des inégalités délibératives entre ce dernier et le commandant, redressement qui aurait pu déboucher sur une discussion sur les rapports de pouvoir entre policiers et personnes

itinérantes non pas comme un enjeu individuel mais comme traduisant un problème de justice sociale qui découle des normes en vigueur entre autres: «Through stories that emphasize oppression, people see such occurrences as struggles in social contexts rather than as personal limitations : the larger inequities that underlie their personal experiences rise to the surface.» (Cohen-Cruz, 2006 : 104). En somme, pour garder la paix, ni le *Joker*, ni les acteurs communautaires, souvent par ailleurs directement témoins du rôle des policiers à l'endroit des personnes démunies, se sont prononcés dans le sens des objections de Carl qui a dû 'prendre son trou' pour le reste de cette soirée.

Contrairement au commentaire de l'une des intervenantes présente le 6 février et interviewée sur le vif lors du buffet servi après le forum, où elle considérait que les discussions étaient 'intenses', la majorité des répondants avouaient avoir eu peur de se prononcer lors de la discussion, alors que d'autres déploraient la rectitude politique qui marquait cette soirée comme l'illustrent ces passages :

J'voyais pas comment c'que les gens participeraient. P'têt' qu'y voudraient pas participer par peur justement du jugement, par peur de la confrontation (Agente sociocommunautaire);

J'avais peur d'intervenir parce que j'voulais pas que ça crée un genre de...probablement que j'serais sortie de mes gons aussi parce que chu vraiment émotive là comme fille tsé. Peut-être qui m'aurait répliqué quelque chose pi qu'on aurait commencé à s'engueuler live dans le forum. C'est ça que j'aurais pas voulu (rires). J'pense que tsé j'voulais pas trop susciter d'émoi (Propriétaire d'un lieu de diffusion de musique underground);

J'ai senti qui avait des émotions qui ont été vraiment refoulées. Parce que même quand j'ai parlé de la peur moi-même j'étais très émue... Pi euh...bon 'Parlons des vraies affaires tsé on va quand même pas parler d'émotions là!' (rires) Bon Ok, n'en parlons pas c'est ça le problème et c'est ça qui est occulté. (Comédienne qui fréquente le centre-ville à l'occasion);

Les gens ont pas dit toute qu'est-ce qui avait à dire. C'est comme, c'était la pièce...c'est comme prévu d'avance c'est comme on sait ce qui a dedans, c'est prévisible si on peut dire: les gens les spectateurs versus les gens sur la scène. Prévisible, j'trouvais euh...comme monté, on savait les réactions des gens des estrades. (Élu municipal);

Le public qui était là c'était un public gagné, les gens qui travaillent dans le milieu communautaire, des gens...en même temps j'te dirais qu'il y a ce qu'on appelle le '*politically correct*' c'est-à-dire qu'ils font bien attention de ne pas...c't'un peu tabou, pour ne parler en mal des itinérants etc...on ose pas dire les choses. C'était un peu ça aussi le 6 février. Y avait une réserve énorme, y avait une peur du jugement, on osait pas tellement trop dire ce qu'on sent. Tandis que là, on était dominé par une assemblée dominée par des gens bien pensants à propos de l'itinérance. Et les gens soit disant mal pensants n'osaient pas s'exprimer. Et euh...y eu des bonnes choses mais y eu un climat général d'auto censure. (Président de la coalition)

Ben j'trouve que ç'a été un bon point de départ. Ben moi j'pense que ça l'a emmené une belle ouverture. Ç'a quand même emmené un lieu de débat, un lieu de...ben quoique ç'a pas vraiment débattu, c'a resté quand même dans le '*politically correct*'. Dans ses affaires-là chu plus comme observatrice que participante dans le sens que...j'me garde un certain recul parce que j'le sais que j'm'emporte. (Intervenante)

Mais c'est sûr que si j'me sens à l'aise j'prend beaucoup plus de place mais ça ce soir-là j'ai plus observé pi j'ai pas osé parler malgré que j'avais plein de choses à dire. Mais c'est sûr qu'à l'inverse euh...tsé, que la personne soit capable de s'assumer dans ses idées. C'est sûr que c'est pas tout l'monde qui est capable de dire les vraies affaires tsé. C'est sûr que ç'a comme resté '*politically correct*' tsé parce que y a beaucoup de colère pi de ressentiments pi tsé de, de,...faque ça, ç'a juste resté euh...le bout que j'ai vu. (Intervenante)

5.4.3-L'itinérance comme enjeu de civisme : le Théâtre au service du réductionnisme

Outre ces deux interventions des participants en situation de rue, la discussion entre les spectateurs et le *Joker* se poursuivait pendant que les acteurs demeuraient silencieux ou baillaient au fond de la scène, jusqu'à ce qu'une jeune femme dans l'auditoire prenne la

parole. Elle se disait irritée par cette notion de ‘sentiment de sécurité’ qu’elle distingue de celle de ‘sécurité réelle’. Elle déplorait le fait que les deux dimensions soient confondues dans le discours quotidien. De plus, elle questionnait le fait que les riverains se disent insécurisés par la présence de personnes itinérantes alors que dans bien des cas, ces mêmes riverains ne s’arrêtent «même pas pour *parler* avec ces personnes». Elle demande enfin de revoir la scène du passant irritée par la sollicitation.

Avant de procéder, le *Joker* accordera la parole à un résident qui, comme plusieurs autres spectateurs, s’apprêtait à quitter. Ce membre actif d’une coopérative d’habitations à l’Est de Amherst, nous amènera à distinguer entre les itinérants polis et respectueux de son secteur, et ceux qui occupent, à l’exclusion des autres citoyens selon lui, le Parc Émilie-Gamelin, situé en plein cœur du centre-ville, et à qui l’on devrait apprendre ‘des leçons d’humilités’⁴⁹. Son propos est reçu par des applaudissements.

Suite à cette intervention, la scène est finalement réactivée. Un membre de l’auditoire claque des mains pour stopper l’action. Mais au lieu de l’inviter à remplacer un personnage sur scène, le *Joker* se contentera d’écouter sa réaction sur l’attitude démesurément impolie du passant dans cette scène. S’en suit une série de commentaires sur la manière de réagir devant la sollicitation sans pour autant que la pierre angulaire de l’outil Théâtre-forum ne soit activée : la transformation des spectateurs en *Spect-acteurs* par le biais de remplacements de personnages.

⁴⁹ Outre le fait de légitimer les interventions policières sur ces occupants du parc pour des raisons de sécurité, notons que ce commentaire s’inscrit dans le discours réduisant les tensions entre itinérants et domiciliés à de mauvais comportements de la part des premiers.

Dans la foulée de cette ‘leçon de politesse’, pour dénouer l’impasse de cette scène, une spectatrice propose même de simuler une conversation téléphonique avec ce passant, joué par un membre de l’équipe de praticiens. Dans le rôle du troisième personnage témoin, elle tente de le calmer en le rassurant que les personnes itinérantes sont bien desservies par les ressources qui leur sont destinées et qu’il n’a pas besoin de se sentir obligé de donner ou même de réagir.

Ce qui est frappant dans cette mise en scène c’est que le passant irrité, identifié collectivement quelques instants plus tôt par l’auditoire comme antagoniste, se transforme du coup en protagoniste opprimé par la sollicitation. Autrement dit, au lieu de tabler sur l’oppression des protagonistes dans cette scène, les membres de l’auditoire cherchaient à surmonter l’oppression de l’antagoniste. Hormis l’absence totale de problématisation de cette théâtralisation, nous sommes, au demeurant, bien loin du modèle originel du Théâtre de l’opprimé centré sur les conditions d’existence des ‘opprimés’. En effet, en théâtralisant la situation ‘opprimante’ du passant irrité, nous avons développé, à notre insu sans doute, l’anti-modèle du Théâtre de l’opprimé, soit le Théâtre de l’opresseur. Cette intervention s’écarte aussi de ce que Schutzman qualifie de ‘territoires d’oppression’ dans la mesure où elle s’appuie sur une désolidarisation avec la personne de la rue, prétendument envahissante par sa sollicitation. En outre, par cette intervention qui se termine en queue de poisson, la voix de l’acteur faible est anéantie. En effet, l’irritation du passant, qui se posait à tout le moins comme un échange entre lui et le mendiant, et que cette *Spect-actrice* interprète comme un sentiment d’impuissance, est encouragé à ignorer sa présence tout simplement. D’ailleurs,

celle qui nous invitait au départ à reprendre cette scène ne manquera pas de souligner que même dans le ras-le-bol exprimé par le passant à l'endroit du mendiant, il y a au moins un échange entre les deux inter-actants.

Suite à ce moment, une chargée de projets de ce secteur se portera à la défense des mendiants à qui l'on reproche de mal se comporter dans l'espace public, en insistant sur la mutualité de cette notion de respect qui se déploie dans l'interaction. Elle affirme que le poids du regard méprisant posé sur les personnes qui mendient ne les incite pas à être respectueux, loin s'en faut. Qui plus est, lorsqu'ils ont l'opportunité de se maintenir dans la relation par un échange de regard et/ou de politesse, ils répondent généralement positivement. C'est alors qu'un élu d'un quartier limitrophe prend la parole :

Ça prend juste une fois où on s'fait écoeurer pour...y a un Monsieur, hier, je m'fais d'mander de l'argent...

Joker : J'va vous d'mander...on va vous remettre en situation si vous voulez pour nous démontrer comment...(applaudissements d'encouragement)

La scène est réactivée avec l'élu jouant le rôle du passant alors qu'il aurait été plus pertinent pour lui de remplacer le mendiant comme nous le verrons dans la suite:

Serge : Auriez-vous un p'tit peu de monnaie s.v.p.?

Élu : Désolé

Serge en hochant la tête : Merci.

L'élu sort de son personnage et poursuit : Sauf que c'est pas ça qu'y m'a dit (se référant à son expérience du jour précédent) Parce que j'aime, à tort ou à raison contribuer aux organismes et non aux personnes dans la rue. P'têt que j'ai tort, je sais pas. OK, d'accords. Le gars m'a dit, en anglais : 'I hope you die you fucking bastard!!' (rires de l'auditoire)

Denis : Mais ça c't'un cas particulier! (En avançant au devant de la scène)

Élu : Exactment! (en regardant Denis) Faut pas généraliser. Donc la prochaine fois que j’vois quelqu’un quêter : ‘là là! Tsé achales-moi pas!’ J’vais agresser quelqu’un qui m’a rien fait!

Encore une fois, nous nous situons ici uniquement dans la perspective du domicilié et de manière superficielle par surcroît. En se limitant aux préoccupations nommées *ad nauseam* par les riverains de ce secteur dans bon nombre de forums de quartier, nous réduisons ainsi la sollicitation à sa seule dimension d’irritant. Le fait de ne pas avoir incité une participation active de la part de Serge et de Jessica, deux acteurs qui font pourtant la manche au quotidien, nous a empêché de revisiter cette stratégie à partir de ceux et celles qui la sollicitent : l’*Acteur faible*. Nous nous éloignons ainsi du but premier de cette démarche soit une délibération concrètement colorée par le monde vécu des participants sans adresse. Ce faisant, la sollicitation comme interface relationnelle avec le passant qui permet à la personne sans domicile d’exister aux yeux de ce dernier est escamotée en dépit de la perche lancée autant par l’élus, sans doute à son insu, que par celle qui demande à revoir cette scène. Pourtant, cette dimension relationnelle de la manche était évoquée par Serge au cours d’un des ateliers où il déclarait : «Si tu t’arrêtes pour dire bonjour, ça vaut plus que tous les 0,25\$ que tu peux me donner.»

Notons toutefois que dans ce passage, Denis fait une mise au point qui force cet élu à prendre acte de sa présence lorsqu’il nous rappelle à tous que l’expérience relatée par cet élu est un cas isolée et non un phénomène généralisé. Denis, qui s’était jusque là réfugié dans le fond de la scène en attendant patiemment que cette séance se termine, établit cette nuance en avançant au

devant de la scène. Ce langage corporel ainsi que cette prise de parole est un acte de pouvoir, bien que timide, pour Denis.

À ce moment, le *Joker* se réfère une fois de plus à cette jeune spectatrice qui a initié la reprise de cette scène en lui demandant ce qu'elle en avait pensé. C'est alors qu'elle relève la réaction du troisième personnage, témoin de l'altercation entre le passant irrité et le mendiant, qui décide de ne pas s'impliquer. Elle aurait eu envie de voir s'il lui était possible de s'interposer entre l'antagoniste et le protagoniste afin d'engager le premier dans une conversation pour désamorcer les tensions. La scène est réactivée une fois de plus. Le *Joker* l'invite alors à monter sur scène pour jouer ce troisième personnage:

'Spectatrice' dans le rôle du troisième personnage : Hi my name is Michelle (en lui serrant la main)

Passant irrité et désarçonné: who asked you to help here...

Troisième personnage: I was just wondering if you had a cigarette.

Passant : No!!! I was just telling him I dont have... (il se prends la tête, exaspéré)

Troisième personnage (s'adressant à Serge dans le rôle du mendiant):Do you smoke? Avez-vous une cigarette?

Serge : non c'est ça que j'étais en train de lui d'mander

Elle : j'ai vu que vous étiez en train de vous chicaner est-ce que c'était pour une cigarette?

Passant : ça te regarde pas, j'veux juste qu'on me laisse...

Elle : vous voulez juste que nous (en incluant Serge dans le 'nous') on vous laisse?

Passant : Oui. J'passe, j'veux pas qu'on me dérange là...chu dans ma tête...

Serge : t'as juste à dire désolé...bonne journée avec le sourire...

Passant : si seulement!! Tsé à tous les deux pas y a quelqu'un...

Serge : Tu souhaites une bonne journée pi tu continues...

Elle : mais comment vous avez répondu quand moi j'veus ai d'mandé une cigarette?

Passant : que j'en ai pas.

Elle : Ben ça c'est bon, moi j'accepte ça.

Force est de constater que cette théâtralisation tourne en rond. L'absence de problématisation suivant cette tentative ne fait que réitérer la réduction des tensions qui découlent de la mendicité à un simple enjeu de civisme, piège dans lequel tombe allègrement Serge par ailleurs. Ainsi, l'incursion du troisième personnage n'est ni plus ni moins qu'une diversion selon laquelle, en dépit de la bonne volonté de notre *Spect-actrice* de se solidariser avec le mendiant, l'on passe à côté d'une discussion sur la tension se situant entre le droit à l'indifférence réclamé par plusieurs riverains, et le besoin de reconnaissance éprouvé par la personne qui mendie.

À ce propos, le mot de la fin d'un membre de l'auditoire en dit long sur cette tendance à réduire les tensions sociales qui traversent la coprésence entre personnes itinérantes et domiciliées à une simple question de civisme. Aussi, ce commentaire résume à merveille les possibilités de cette expérience, ainsi que la faiblesse du dispositif en termes de portée allant au-delà de cet espace:

Moi c'que j'voulais dire c'est que j'trouve que l'expérience de ce soir est intéressante parce que ça rééquilibre un p'tit peu les rapports dans le sens où on peut...on peut *croire* qu'on dialogue sur une base égalitaire mais dans la rue le dialogue y s'fait pas d'égal à égal. Quand une personne itinérante rencontre une

personne qui porte un uniforme par exemple, y a pas un rapport d'égal à égal c'est pas vrai. La personne itinérante elle a déjà deux milles, dix mille, quinze milles dollars de tickets et elle sait très bien que selon c'qu'elle dit, ou c'qu'elle dit pas à la personne en uniforme sa situation va s'aggraver. Alors y peut pas y avoir un rapport d'égal à égal, malheureusement. Et c'est la même chose par rapport à un résident ou par rapport à un commerçant. On peut pas attendre d'une personne itinérante qu'elle vous demande à tous les jours avec le sourire comment vous allez et qu'elle vous souhaite une très belle journée, alors que elle, quand elle rentre le soir chez elle là, c'est soit dans un refuge où effectivement elle est dans des dortoirs avec un paquet d'monde qu'y ont un paquet d'troubles, soit dans la rue sur un bout de carton. On peut pas s'attendre à c'que elle nous souhaite avec un beau sourire une belle soirée. Et j'pense qu'y faut voir ça dans le contexte de la rencontre au quotidien, c'est vrai que les personnes qui n'sont pas dans la rue, qui ne connaissent pas cette réalité-là, y savent pas comment réagir, mais d'un aut' côté on peut pas s'attendre euh... (militante active et travailleuse dans un mouvement provincial sur l'itinérance)

En somme, alors que l'expérience de l'ATSA était marquée par un espace d'intersubjectivité s'inscrivant dans la philosophie du Théâtre de l'opprimé, le forum de quartier du 6 février, centré surtout sur les préoccupations des domiciliés, des policiers, des commerçants etc., s'est présenté comme un dialogue entre le *Joker* et les membres de l'auditoire, à l'exception de deux tentatives de la part de Serge et de Carl, tentatives qui n'ont pas été soutenues en l'absence de pairs, et qui n'ont pas été saisies par le *Joker*. Malgré de bonnes intentions, même la dernière intervention mettant en scène le mendiant, le passant irrité et le troisième personnage témoin, n'est pas allée au-delà d'une leçon de civisme.

Conclusion

L'on constate que les personnes qui vivent dehors, sont pleinement conscientes de l'image qu'elles projettent, et des malaises que leur visibilité dans l'espace public engendre. Ce sentiment prononcé de déranger, de ne pas être à sa place, tels des chiens dans un jeu de quille,

découle de rapports de coprésence marqués sans ambages par un déni de reconnaissance durement éprouvé par les individus sans domicile. Par extension, ce même sentiment participe de l'affaiblissement des acteurs sans adresse dont le statut social incarne sans contredit l'image du grand exclu.

Qu'il s'agisse des participants ou de leurs pairs de l'ATSA, les personnes en situation de rue sont les premières à décrier les limites des aménagements sociaux ponctuels pour répondre aux besoins criants en matière de pauvreté. Ainsi, ils revendiquent haut et fort des solutions démocratiques durables, au premier chef, l'accès au logement comme droit collectif.

Pour autant, il est indéniable que le lien entre policiers et itinérants occupait une place prépondérante tout au long de notre démarche. Par contre, le portrait truffé d'ambiguïtés concernant ce lien qui opposait Serge et Carl lors des ateliers, sera reflété dans la scène de *L'enquête* en conjuguant, hélas maladroitement, les récits de ces deux participants. Ce faisant, ni les répliques des personnages itinérants, ni celles des policiers n'étaient convaincantes dans cette scène. Par contre, ce seront les expériences de Carl qui auront le haut du pavé dans la plupart des autres scènes. Toutefois, pour atténuer l'abus et la trahison qui caractérisent les expériences de Carl avec les services communautaires et les policiers, celles-ci seront construites par les praticiens, et dans une moindre mesure par les autres joueurs, de sorte qu'elles n'offenseront pas trop les acteurs sociaux auxquels ces scènes se réfèrent. En ce sens, le souci du *Safe Space* lors de l'événement du 6 février s'est imposé au détriment d'une délibération critique et réflexive. Les réactions escomptées avec inquiétude par le *Joker* et quelques participants deviendront des voix débilantes qui auront pour effet de laisser tous les

acteurs impliqués sur leur faim. Autrement dit, les participants eux-mêmes, à l'exception de Carl, étaient habités par une rectitude politique qui fût un handicap majeur dans un processus qui faisait l'économie d'une exploration rigoureuse et réflexive de leurs expériences.

Pourtant, à l'ATSA, nous passions à des constructions sociales traduisant sans équivoque l'abus de pouvoir exercé par les policiers à l'endroit des itinérants ainsi que l'ambivalence des liens qu'entretiennent ces derniers avec les ressources communautaires. Il est vrai que l'on pourrait arguer, comme le faisait d'ailleurs Marie dans *La Chaise chaude*, que les policiers sont eux-mêmes le protagoniste ou l'opprimé de quelqu'un puisqu'ils ne font qu'exécuter, du mieux de leurs compétences, les directives de leurs supérieures ou encore répondre aux appels des domiciliés apeurés. Mais, si l'on se fie aux discours dominant lors de notre démarche, et en fonction du climat et des méthodes utilisées, les policiers sont l'antagoniste dans leurs interactions avec les individus sans domiciles qu'ils ont du mal à considérer comme des 'ayants droit' au même titre que les domiciliés.

Malgré ce discours d'abus aux mains des policiers qui montait en puissance à l'ATSA, les inquiétudes et réticences exprimées par notre partenaire de la coalition de quartier qui disait s'être senti jugé lors de l'événement de l'ATSA, nous incitera à adoucir le ton de la pièce. Marie surtout, encouragé par notre *Joker*, insistait pour que l'on nuance le propos sans pour autant que ces prétendues nuances n'atteignent l'objectif visé, soulignons-le. En effet, l'on pouvait s'attendre à ce que cette vision, maladroitement et superficiellement explorée à la première étape de notre démarche, soit largement invalidée par le commandant du poste de

quartier et par l'une de ses agentes socio communautaires, tous deux présents à l'événement du 6 février.

Au même titre, même l'exclusion, comme sous-texte dans la pièce, qui trouvait un écho retentissant à l'ATSA, sera remise en cause par certains riverains lors du forum du 6 février. En l'absence de pairs dans la salle cette invalidation mènera, à toute fin pratique, à opposer ce discours d'abus et d'exclusion à celui qui réduit les tensions sociales dans l'espace urbain à un simple enjeu de civisme. Par conséquent, l'oppression des personnes itinérantes sur scène était en quelque sorte détournée par les membres de l'auditoire, qui eux, sont devenus les opprimés dans les tentatives de remplacements de personnages alors que nos joueurs étaient réduits au silence. Ainsi, nous reproduisions les mêmes taches aveugles des espaces délibératifs classiques.

Pour preuve, lors des entrevues menées subséquemment, une seule répondante nous disait, après quelques moments d'hésitation, que l'élément du partage de l'espace public se présentait comme une nouvelle donne dans ce genre de forum public. À l'inverse, les autres répondants nous avouaient que cette expérience théâtrale n'apportait pas grand-chose de neuf au débat sur les enjeux de coprésence entre les itinérants et les autres acteurs du centre-ville, pas plus qu'elle n'apportait un éclairage renouvelé sur les expériences des personnes itinérantes elles-mêmes.

À ce titre, l'absence de rigueur et de problématisation qui teintait cette démarche aurait-elle engendré la création de trois espaces qui s'inscrivent plutôt dans une logique d'édification des

personnes sans adresse que dans une logique dialogique et délibérative capacitaire de l'émergence de leurs voix? C'est du moins ce qu'illustrait le mot de la fin de cette militante cité plus haut (p.199), et ce, malgré le fait que cette édification n'ait pas été aussi remarquable dans le cas du forum final, compte tenu du silence quasi-total du groupe. Outre les limites de ces espaces en termes de portée, limites que nous (la chercheure) assumions sans problème par ailleurs, c'est précisément cette édification de la personne qui nous force à constater la faiblesse des trois dispositifs créés en dépit de ces quelques moments où les voix de nos acteurs se sont faites entendre. Pour faire suite au mot de la fin amené par cette même spectatrice en page 199, en l'absence d'une vigilance critique, ces espaces s'apparentaient plutôt à des espaces d'illusion :

«illusion d'une omnipotence chez la personne affaiblie mise sur un piédestal [...] illusion d'une «mutualité respectueuse» dans «l'identification croisée» [...] mise en scène dans le sketch, illusion du changement dans ces moments d'apparition publique précédant un retour aux tourments du quotidien.» (Berger et Sanchez-Mazas, 2008: 193)

Dans la mise sur pied de ce projet de recherche, les échanges avec le praticien, que nous examinerons dans le prochain chapitre, présageaient d'un manque de clarté quant aux objectifs respectifs: pour nous, comme chercheure engagée, il s'agissait d'explorer si le Théâtre-forum pouvait faciliter l'émergence de voix souvent inaudibles dans les forums publics, alors que pour le praticien, il s'agissait d'une opportunité d'entendre, dans une perspective de médiation, les préoccupations de chacune des partie-prenantes dans les questions du vivre-ensemble au centre-ville de Montréal.

Dans le prochain chapitre, nous analysons les étapes de '*traduction*' qui traversent les recherches partenariales qui se veulent co-constructives. Cet espace permet souvent de

développer une praxis autant pour la chercheuse que pour le praticien. Nous verrons, entre autres, que cet espace a été largement escamoté dans notre démarche, et ce, pour plusieurs raisons explorées dans ce qui suit.

Chapitre 6

Les apories de la co-construction: un récit édifiant

«Il transparaît ici une difficulté inhérente à la recherche-action : «il existera toujours, en son cœur même, une tension créée par la relation entre la recherche et l'action, entre la théorie et la pratique, entre le processus de recherche et l'engagement dans le monde réel, entre le rôle de chercheur et celui de praticien.» (Dolbec, 2006: 535, *In* Petiau et Pourtau, 2011: 14).

À la lumière des chapitres précédents, l'idée force de notre projet –cette conjugaison entre deux langages- a été peu sollicitée autant dans les ateliers de création, que dans l'événement final. Nous suggérons que les écarts entre ce qui était visé et ce qui s'est concrètement déroulé, se logent au cœur-même des tensions entre la recherche et la pratique.

En effet, dans la mesure où cet objectif dialogique dépendait en quelque sorte d'une intervention qui sollicite des compétences complémentaires entre la chercheuse, le praticien, et Carl, le participant pivot, elle s'appuyait forcément sur un travail de collaboration entre ces trois acteurs, et en appelait du coup aux capacités réflexives de chacune des parties. Autrement dit, ce travail de collaboration en appelait à un climat délibératif entre la chercheuse, le praticien et le/les participants où chacun s'engage à reconnaître et à tenir compte des compétences respectives.

En cela, l'analyse rétrospective d'une telle démarche renvoie à cet espace interstitiel entre l'exploration de l'outil Théâtre-forum comme objet de recherche et ce même outil tel qu'utilisé par le praticien, dans le monde réel, et dans le contexte particulier de notre projet de

recherche. Ce contexte était non seulement traversée par des rapports de pouvoir que nous avons largement sous estimé, mais également par des attentes relatives à des résultats concrets pour certains acteurs qui se sont déplacés au forum final afin de trouver des solutions aux irritants causés par la supposée concentration de l'itinérance au centre-ville de Montréal. Cette analyse renvoie également au constat suivant : notre groupe de participants sans adresse agissent directement ou indirectement et à des degrés divers sur l'outil Théâtre utilisé dans notre projet. Par contre, force nous est de constater que dans notre cas, cette collaboration n'était pas symétrique. Elle était, d'abord et avant tout, initiée et guidée par les impératifs de la recherche. En ce sens, le milieu académique de la recherche, par l'entremise de la chercheure, se présentait comme *stakeholder* et bailleur avec tout le bagage intellectuel que cela implique. Or, c'est cet espace plutôt asymétrique entre la recherche et la pratique, entre la théorie et l'action qui retient notre attention.

Les mécanismes de *Traduction* où s'arriment, en principe, les objectifs, les postures épistémologiques et théoriques du chercheur, ceux du praticien, et ceux des participants, et où sont mises en lumière, justement, les asymétries entre chercheur, praticien et dans notre cas, les personnes itinérantes elles-mêmes, sont au cœur de cet espace entre recherche et pratique. En ce sens, ces mécanismes reposent sur la délibération et la reconnaissance en amont entre les divers partenaires.

Comme l'affirment Andoux et Gillet (2011), s'appuyant sur le concept de *Traduction* de Latour (2005) et de Callon (1986), la systématisation d'un tel espace permet une sorte de problématisation commune de la collaboration en négociant les identités respectives et surtout

en explicitant ce qui les lie. En somme, une telle problématisation, moyennant qu'elle soit concrétisée et intégrée à la démarche dans son ensemble, permet de définir clairement les modalités de la collaboration, de s'entendre sur ses finalités, de revisiter les intérêts respectifs, et de confronter le référentiel épistémique de chacun: «Le référentiel épistémique désigne [...] à la fois le savoir, vu comme un actant dans les relations sociales et comme un élément d'intersubjectivité, et non comme contenu cognitif [...] d'un savoir fixe.» (Andoux et Gillet, 2011: 13). En effet, en combinant savoirs académiques et savoirs pratiques, ce genre de recherche s'inscrit généralement dans la co-construction des connaissances en ouvrant la voie vers un climat d'apprentissage fondé sur une mise en commun des intuitions qui découlent de ces savoirs : «[...] combining their perspectives to build concepts, insights and practical innovations that neither could produce alone.» (Brown et al. 2003 : 84).

La mise en œuvre concrète de cette mise en commun passe par ce qu'Andoux-Lemoine (2008) qualifie 'd'épreuves relationnelles de traduction' où est rendu accessible, entre autres, l'appareil conceptuel de la chercheuse, appareil que ne maîtrisent pas forcément les autres acteurs impliqués dans la recherche.

Cependant, comme c'est le cas de l'expérience sur la domestication des coquilles St-Jacques dans la région de Saint-Brieuc analysée par Callon⁵⁰ (1986), dont nous nous inspirons ici non pas comme modèle théorique mais comme modèle analytique, la problématisation des actants impliqués dans notre démarche supposait des points de passage obligés soumis à un processus

⁵⁰ Son étude propose une analyse fondée sur la sociologie de la traduction. En gros, devant les stocks diminuant de pétoncles dans la région de Saint-Brieuc en France, 3 chercheurs s'inspirent d'une technique observée au Japon dans l'élevage des pétoncles. Son analyse met en scènes une série d'actants impliqués dans cette démarche, des actants issus du monde social mais aussi du monde naturel, en l'occurrence les larves de pétoncles et les pétoncles elles-mêmes.

délibératif en amont et tout au long de cette démarche: les actants A, soit les participants en situation de rue, s'investiraient dans notre projet en adhérant à l'outil Théâtre-forum; l'actant B, le praticien, s'inscrirait dans la philosophie du Théâtre de l'opprimé en centrant ses méthodes principalement sur les oppressions de nos participants sans adresse; et l'actant C⁵¹, les parties-prenantes du centre-ville, incluant aussi les pairs sans adresse, auraient quelque chose à gagner en se prêtant à cette expérience. Rappelons que ces points de passage étaient implicitement définis par la chercheuse et non négociés ou délibérés avec les partenaires de recherche comme actants dotés de leur propre capacité d'agir et de leurs propres définitions identitaires.

En plus de réduire les risques d'instrumentalisation réciproque liés à un contexte asymétrique, une problématisation commune constitue pourtant un moment privilégié de construction de mutualité où se développe souvent une praxis entre chercheur, praticien, et dans notre cas, les personnes sans adresse mobilisées, soit une réflexion conjointe, non pas rétrospective, mais *en action*, une praxis permettant de confronter les visions divergentes qui émergent lors d'une démarche quelconque, entre autres, et de négocier, autant que faire se peut, des terrains d'entente.

Nous inspirant donc du concept de *Traduction* de Callon (1986), nous analysons cet espace entre la recherche et la pratique comme forme d'intervention sur des groupes, en l'occurrence ici, les personnes itinérantes, et dans un milieu : le centre-ville de Montréal. Pour ce faire,

⁵¹ Dans l'étude de Callon sur la domestication des coquilles Saint-Jacques de St-Brieux, l'actant C renvoie à la communauté scientifique, alors que dans notre cas cet actant renvoie plutôt aux interlocuteurs domiciliés et sans domicile du centre-ville montréalais. Soulignons cependant qu'à l'instar de l'étude de Callon pour qui l'actant A renvoie à l'échantillon de larves de pétoncles soumis à l'expérience en laboratoire, échantillon sensé représenter le reste de la population de larves, notre échantillon ne vise pas la représentation des autres membres de la population sans adresse. C'est pourquoi nous incluons ce groupe dans la catégorie de l'actant C.

nous nous appuyons sur l'étude de Callon sur la domestication des coquilles Saint-Jacques et des pêcheurs de St-Brieuc en France qui nous sert de modèle analytique.

Nous verrons dans ce qui suit que ce travail de *Traduction* n'a pas été systématisé dans notre projet faute d'un esprit délibératif établi en amont. Ce faisant, cet espace entre la recherche et la pratique s'est traduit souvent par un dialogue de sourds entre la chercheuse et ses praticiens et par des non-dits qui cachaient certains malaises. Nous arguons que cette lacune s'est répercutée sur la qualité du processus dialogique dans l'ensemble de cette démarche. En ce sens, faute d'une attention adéquate à l'espace de *Traduction* entre la recherche et la pratique, les points de passage obligés sur lesquels reposait nos objectifs de recherche, ont été évacués, ou presque, du processus dans son ensemble.

6.1-Alliance entre la recherche et la pratique : de la traduction au désaveu

La sociologie de la traduction de Michel Callon fournit un modèle analytique intéressant pour comprendre l'espace entre la pratique et la recherche. L'étude de 1986, qui porte sur la domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc, en France, évoque les actions des humains et des non-humains pour expliquer le déclin de la population des coquilles Saint-Jacques dans la baie de Saint-Brieuc. Callon fait la lumière sur les rapports de pouvoir entre les chercheurs, les pêcheurs, les coquilles Saint-Jacques et leurs larves. La recherche a été menée par trois biologistes marins qui ont élaboré une stratégie pour préserver la population des coquilles Saint-Jacques à l'aide d'un dispositif censé attirer les larves pour qu'elles s'y fixent tout en les protégeant des prédateurs.

Le cadre d'analyse de Callon comporte quatre étapes de traduction au cours desquelles les trois chercheurs tentent d'imposer à leurs interlocuteurs leur définition de la situation des coquilles Saint-Jacques : d'abord, à l'étape de la problématisation, les chercheurs tentent de se rendre indispensables auprès de leurs partenaires et définissent le problème qui se présente et « les points de passage obligés » prévus par le programme de recherche pour le régler ; au cours de l'étape suivante, l'intéressement, les rôles proposés par le programme de recherche sont déterminés ; ensuite, pendant l'enrôlement, l'interrelation entre les rôles se définit et se stabilise ; finalement, les chercheurs s'assurent à l'étape de la mobilisation que leurs partenaires de recherche, représentant diverses communautés, sont des porte-parole légitimes, cela afin de réduire le risque de désaveu. L'auteur illustre comment ces étapes sont continues plutôt que délimitées. Pourtant, et notre expérience d'alliance entre la recherche et la pratique le démontre, le processus peut achopper, que ce soit sur des points de négociation ou pour cause de dissidence.

6.1.1-La problématisation

Comme dans le cas de notre recherche collaborative, l'étude de Callon décrit un processus engagé d'abord et surtout à la faveur d'une recherche universitaire. Cependant, bien que ce soient les impératifs de recherche qui ont *prima facie* 'colonisé' la pratique dans notre cas, le programme de recherche a été soumis à l'approbation du praticien et du participant pivot avant d'être mis au point par des collègues scientifiques. Aussi, si au cours de l'étape de la problématisation du cas décrit par Callon, les chercheurs tentent de devenir indispensables

auprès de leurs partenaires en imposant leur définition de la nature du problème, nous avons choisi de définir conjointement un cadre de recherche avec notre participant principal, celui qui s'est investi le plus dans le programme, et le praticien. En fait, la négociation initiale visait à rendre les partenaires indispensables les uns aux autres au cours du processus de recherche et à élaborer un cadre commun, supposant bien sûr la participation de tous.

Toutefois, à l'encontre de l'approche co-constructive que nous visions et qui s'inspirait du modèle d'alliance entre la recherche et la pratique de Brown et al. (2003)⁵², le praticien s'est peu exprimé quand nous lui avons soumis le protocole, si ce n'est pour s'enquérir de la toile de fond théorique proposée, qui était celle de la théorie de la reconnaissance.

L'engagement profond du partenaire itinérant principal dans le processus de réflexion a pris la forme de discussions informelles qui se sont déroulées jusqu'à l'établissement du protocole mais aussi tout le long du processus, sans compter après l'expérience également. Tellement, que le praticien y voyait-là une sorte de dyade sur laquelle les autres participants se fiaient :

T'as toute une expérience de vie avec Carl ça aussi c'était toute une tranche, de dynamique dans le groupe. Aussi, parce que aussi y avait une espèce de ...dyade qui se faisait vous aviez beaucoup de temps ensemble, vous meniez le projet, pi c'est comme si tout l'monde vérifiait si on allait dans le sens que vous-autres vous vouliez qu'on aille. Y avait un peu de ça je pense. (retour sur la démarche avec le praticien)

⁵² Bien que Brown et al. (2003) utilisent une terminologie différente pour décrire l'alliance entre la recherche et la pratique, nous croyons qu'il est possible d'établir un parallèle entre ce modèle et celui de Callon. En effet, les auteurs se réfèrent à quatre dimensions indispensables à la structure de l'alliance. Dans leur modèle, le cadre, les buts et les intérêts de chaque partie correspondent en gros à l'étape de la problématisation ; les relations et les organismes, qui motivent les comportements, à l'étape de l'intéressement ; les stratégies et les méthodes employées pour atteindre les objectifs, à l'étape de l'enrôlement ; les forces contextuelles et institutionnelles qui peuvent influencer les résultats, à l'étape de la mobilisation.

Quoi qu'il en soit, ces échanges se sont avérés fort instructifs pour le programme de recherche en général et à l'étape de la problématisation en particulier puisqu'ils nous permettaient d'évaluer le bien-fondé de notre démarche. Tout comme la relation entre les pêcheurs de pétoncles et leurs larves, relation qui n'a vu le jour que par l'entremise des actions de la recherche, ce lien entre déni de reconnaissance des 'opprimés', soit les personnes sans adresse, et le Théâtre-forum pour faciliter le passage de l'indignité à la reconnaissance pour ces derniers, n'avait pas forcément été établi par le praticien ou par le participant pivot, avant que nous lui propositions notre projet. Cet intérêt marqué du participant pour le projet n'a pas suffi à convaincre le praticien du lien entre le déni de reconnaissance des itinérants dans l'espace public et le défaut d'autorité épistémologique dont ils souffrent dans les forums de quartier où sont souvent débattues les tensions dans l'espace public. Au contraire, comme le démontre l'extrait cité plus haut, cette dyade s'est avérée contraignante pour le praticien et peut-être même pour quelques autres participants qui décidaient, à toute fin pratique, de résister aux constructions d'abus de Carl en choisissant de modifier la scène policière.

Par contre, le praticien n'a toutefois pas partagé ses réserves tout de suite, mais bien plus tard dans le processus, quand il a expliqué que, selon lui, la chercheuse était déterminée à prouver sa perspective théorique. Voici un extrait d'une conversation téléphonique avec le praticien, inclus dans notre journal de bord, faisant état de ses réserves :

Il avoue également s'être senti contraint par mes foutus objectifs de recherche et sent, à juste titre, que ces objectifs ont fortement orienté le processus. Notamment, il sentait que je 'voulais prouver ma thèse du déni de reconnaissance.
(Conversation téléphonique, 12 février, 2008)

Cette affirmation révélait une compréhension de l'objectif de recherche distincte de la nôtre. En effet, la perspective théorique n'était pas une fin en soi, elle visait à appuyer l'étude du Théâtre-forum en tant que dispositif de dialogue.

Le scepticisme dont le praticien faisait preuve expliquerait, selon nous, le fait qu'il ait privilégié les antagonistes au détriment des protagonistes. La place excessive qu'il leur accordait aurait été une forme de résistance à ce qu'il percevait comme une colonisation de la recherche sur la pratique. Cette perception conduisait le praticien à ignorer un autre point de passage obligé du Théâtre de l'opprimé en général et de notre programme de recherche en particulier : l'exploration rigoureuse des expériences des participants en situation de rue.

Qui plus est, le déplacement du focus sur la coprésence dans l'espace public inhérent au protocole de recherche, vers l'expérience de l'itinérance comme oppression au sens plus large -manifeste par la prépondérance des propos sur les liens entre les membres du groupe et le milieu communautaire lors des ateliers- désavouait la problématisation étroite de la chercheure.

Avant de poursuivre, rappelons que le Théâtre de l'opprimé s'intéresse d'abord et avant tout aux expériences de groupes marginalisés et qu'il est fondé, suivant la Pédagogie de l'opprimé de Freire, sur l'appropriation du processus de création dans son ensemble. En ce sens, un Théâtre-forum qui s'appuie sur les principes du Théâtre de l'opprimé table sur l'engagement actif des participants en les amenant à problématiser le sens des histoires dont ils deviendront

auteur. Il se distingue d'un forum par la figure du *Joker* et par les interventions des *Spect-acteurs*.

Cela dit, l'étape de la problématisation comprend notamment l'identification de chaque partenaire. Cependant, ce processus était dans notre cas, implicite plutôt qu'explicite. Par exemple, au sein du petit groupe de participants en situation de rue, le degré d'engagement était inégal : deux sur cinq ressentaient l'urgence de se faire entendre alors que les trois autres oscillaient entre la résignation et le désintérêt pour le processus de création. De même, nous tenions pour acquis que le praticien adhérait aux fondements du programme de recherche qui s'appuyait sur la philosophie du Théâtre de l'opprimé. Sans même juger de sa pratique par rapport aux principes du Théâtre de l'opprimé, le fait qu'il ait accordé tant d'importance à la parole des antagonistes pendant les ateliers et le forum public suffit à démontrer que nous avions mal évalué la situation.

De plus, comme nous allions le constater, étant plus accoutumé à travailler avec des comédiens professionnels⁵³ – une autre indication d'une rupture avec les principes du Théâtre de l'opprimé –, les méthodes utilisées par notre praticien se révélaient inadéquates dans le cas d'une collaboration avec des néophytes du théâtre. Par exemple, ses méthodes, notamment soumettre des scènes écrites au groupe, ont miné l'appropriation du processus créatif de la part

⁵³ D'ailleurs, notre premier contact avec ce praticien il ya plusieurs années était dans le contexte d'un projet intitulé *Jeunesse Enjeux Montréal* (JEM). Dans cette démarche, suite à des consultations publiques successives dans divers quartiers, une pièce de théâtre intitulée *Feu sacré*, produite et jouée entièrement par des comédiens professionnels, était présentée et 'forumisée' devant public élargi. Dans ce contexte, le praticien-*Joker* n'hésitait pas à engager les membres de l'auditoire à monter sur scène pour remplacer les acteurs sur scène pouvant en toute quiétude s'appuyer sur les compétences professionnelles de ces acteurs.

des participants, négligeant du coup un autre point de passage obligé incontournable dans cette mouvance du Théâtre appliqué.

Cet état de choses a eu des conséquences négatives sur la façon dont le praticien a rempli son rôle de *Joker* et utilisé le dispositif soumis à l'évaluation, d'autant qu'il doutait de la capacité du groupe à faire front à la résistance ou aux tentatives d'invalidation de la part du public comme l'illustre le commentaire d'un des participants sans adresse lors d'une conversation téléphonique le lendemain du forum public : « Peut-être que [nom du praticien] trouvait qu'on était pas prêt. » (Denis) En outre, en tant que *Joker*, il n'a pas systématiquement sollicité l'intervention des *Spect-acteurs*, autre point de passage obligé dans le Théâtre-forum. Comme le notait l'un des participants itinérants : « Ça ressemblait plus à un forum qu'à du théâtre-forum » (Serge dans son évaluation de l'événement).

En somme, alors que la posture épistémologique engagée de la chercheuse était explicite dès le départ l'hypothèse sur l'identité du praticien était inexacte dès le départ, ce qui traduisait un enjeu de communication dès la première phase de notre recherche. Alors que les points de passage obligés ont été clairement définis auprès du partenaire itinérant et des autres participants recrutés, ils n'ont jamais fait l'objet de délibération explicite auprès du praticien. Faute d'indications de sa part pendant l'étape de problématisation, nous avons supposé que sa pratique respectait les principes d'un Théâtre-forum fondé dans le Théâtre de l'opprimé avec tous les points de passages obligés s'y rattachant. En somme, avec le recul, nous constatons que deux visions de l'action à menée s'opposaient : mettre sur pied un forum suivant la présentation d'une pièce de théâtre en guise d'espace de médiation versus faire un Théâtre-

forum comme soutien à un espace délibératif capable de favoriser l'émergence de la voix des acteurs faibles.

Comment expliquer un tel écart entre nos représentations de l'approche du praticien et sa pratique telle qu'elle s'est déployée dans le monde réel de notre expérience, et que cet écart, qui se creusait de plus en plus, ait été ignoré? Une piste explicative renvoie à une relation de travail préalable entre nous et le praticien engendrant une certaine familiarité (voir note p.225). Hélas, cette familiarité provoquait une complaisance de part et d'autre selon laquelle nous prenions plusieurs choses pour acquises, notamment que nos attentes et nos intentions respectives se rejoignent et que nous trouverions bien des mécanismes d'ajustement en cours de processus. Aussi, cette familiarité s'est également traduite par une sorte de *frilosité* de part et d'autre minant l'expression des malaises respectifs entre la chercheuse et le praticien comme en témoigne l'extrait suivant:

Praticien : J'tais plus contaminé par une situation de co-animation c'est comme si t'avais un rôle entre co-animatrice ou tsé co-instigatrice y avait quelque chose de co, de collaboration, à un niveau c'était en co-animation en quelque part. Mais j'pense que ça c'est une erreur.

Chercheuse : Pi est-ce que tu penses que...

Praticien : Parce que peut-être qu'on le fait ailleurs, autrement où on a eu c'te relation là.

Chercheuse : Ben oui, officiellement même formellement, formellement.

Praticien: Pi moi cette complicité là je la ...je la cherche pi est' précieuse pour moi faque j'voulais pas la briser même chose avec P...(le comédien) Pour mes co-animateurs c'est rare que j'vais prendre un temps pour remettre en question l'intervention que fait mon co-animateur, juste comme par solidarité en quelque part tsé. Faque c'est ça que je pense qu'y a primé avec le recul dans ma relation avec toi, puis dans celle avec P... aussi.

Plus encore, pour lui, cette démarche permettrait dans un premier temps de mobiliser les acteurs autour des enjeux de cohabitation en faisant ressortir leurs préoccupations au même titre que celles des personnes itinérantes, pour ensuite faire des interventions ciblées auprès de divers groupes. En somme, il y avait divergence quant aux finalités de notre projet comme l'indique ce passage:

Pour moi le projet après l'ambition d'une 1^{ère} représentation du 6 février euh... c'était d'aller faire ces ateliers là avec la police... mais pour différentes raisons on a pas tout réalisé ... (Praticien lors d'une entrevue tenue quelques mois plus tard)

Le praticien précisera son propos de la manière suivante au moment où nous lui soumettions une copie de notre thèse :

Je souhaitais faire cela dans une perspective de permettre aux participants de présenter leur point de vue sur leur vécu comme on l'a fait avec les étudiants afin oui d'éventuellement influencer les pratiques policières et d'atteindre plus de reconnaissance et de pouvoir chez les participants.

Dans le cadre d'une recherche partenariale, l'élaboration d'un socle partagé de «représentation pour l'action» permet de réduire les risques d'instrumentalisation en favorisant une «mise en forme de cet accord téléologique préalable, de cette entente essentielle sur la finalité du projet.» (Andoux et Gillet, 2011: 8). Mais, cette divergence est passée inaperçue en l'absence d'un espace délibératif permettant l'émergence de mécanismes de traduction, sous forme 'd'espaces-temps-confrontation' (Op.Cit.), entre la chercheuse, le praticien et le participant pivot permettant de la nommer et d'en discuter. Les non-dits du partenaire praticien se sont manifestés par une sorte d'irritation, voire de méfiance face aux contributions que nous apportions en cours de processus. Empruntant encore une fois au modèle de Callon (1986), nos contributions, conçues ici comme entité ou comme actant, s'*interposaient* entre l'actant A

(le groupe de participants sans adresse) et l'actant B (le praticien). Ainsi, elles étaient souvent reçues par le praticien comme des interférences.

6.1.2-L'intéressement

Les identités des partenaires et leurs interrelations ne sont pas encore testées quand commence l'étape de l'intéressement qui sert précisément à les stabiliser. En effet, c'est au cours de cette étape que «chacune des entités convoquées par la problématisation peut se soumettre et s'intégrer au plan initial, ou à l'inverse refuser la transaction en définissant autrement son identité, ses buts, ses projets, ses orientations, ses motivations ou ses intérêts.» (Callon, 1986 : 185). Étymologiquement, *intéressement* se rapporte notamment à la notion de 'se placer entre', de 's'interposer'. En d'autres termes, les identités des entités établies à la première étape sont définies de nouveau à la lumière des liens qu'elles ont créés.

Dans cet esprit, nous approchions les organisateurs de l'ATSA accompagnée par le praticien, ainsi que le Président de la coalition de quartier du centre-ville pour discuter des tenants et aboutissants de notre projet. Voici deux extraits de notre journal de bord faisant état de ces rencontres :

A... exprime le désir que ce forum théâtralisé, en plus de cibler les personnes réfractaires qui ne fréquenteraient pas le site de l'État d'urgence comme les commerçants ou les résidents propriétaires de condos, se fasse dans les nuances en prenant garde de ne pas sombrer dans la dichotomie simpliste 'bourreaux'/'victimes'. L'importance des nuances sans diluer le propos constitue d'autant plus un défi que le point de départ du forum repose sur les perspectives des personnes itinérantes elles-mêmes. Chose frappante : (nom de notre praticien)

ramenait mon propos aux préoccupations des autres résidents notamment sur le problème de drogue dans ce secteur qui chevaucherait celui de l'itinérance selon eux. (Rencontre avec les organisateurs de l'ATSA)

R...suggère que le fait d'uriner dans les lieux publics pourrait être théâtralisé au même titre que le déni de reconnaissance que subissent les itinérants. Il me raconte que l'autre matin, il jetait un coup d'œil sur ses bacs à fleurs, renversés durant la nuit, que des personnes de C... ramassaient pour atténuer le désagrément que ça pose. Il semblait à la fois apprécier ce geste et à la fois trouver normal que ces personnes en assument la responsabilité puisque c'est probablement leurs pairs qui avaient renversé les bacs en question. (Rencontre avec le Président de la coalition de quartier)

Ces passages traduisent un flou relatif aux attentes respectives eu égard à notre projet de recherche, un flou qui se loge au cœur de deux logiques : celle d'une médiation pour répondre aux préoccupations des gestionnaires urbains, ainsi que celles des résidents et commerçants de ce secteur, et celle d'une expérience s'inscrivant dans la philosophie du Théâtre de l'opprimé soumis à l'analyse dans le cadre de notre recherche, expérience dont le point d'appui s'inscrit, d'abord et avant tout, dans les perspectives des personnes sans adresse comme l'un des points de passage obligé.

Dans le cas de notre recherche, le praticien désavouait, à toute fin pratique, le programme de recherche, dès lors qu'il escamotait le point de passage obligé mentionné plus haut. D'ailleurs, il reconnaissait qu'en tant qu'ancien employé de la coalition de quartier avec laquelle nous sommes associés pour l'événement final, «Chu déçu de m'être laissé court-circuité par l'invalidation de la police. Je suis encore intoxiqué par mon rôle de coordonnateur de la table où tu ménages tout le monde. Je me suis revu dans ce rôle.» (Témoignage du praticien dans l'évaluation de l'événement final avec le groupe).

Notre expérience soulève d'importantes questions sur les intérêts des partenaires. Par exemple, qu'est-ce qui était en jeu pour les membres du public ? Éprouvaient-ils même le *besoin* de comprendre les expériences subjectives du groupe des itinérants, citoyens souvent qualifiés de nuisibles ? Étaient-ils prêts, à cette étape, à remettre en question leurs présupposés sur l'espace public et qui y a droit ?

Dans le même sens, nous avons émis l'hypothèse que les pairs itinérants sauteraient sur l'occasion de participer à un forum sous une forme théâtrale. Bien sûr, leur absence contredisait cette présomption.

En cela, le fait que les intervenants d'organismes communautaires du quartier ne soient pas venus accompagnés par leurs usagers s'est-il également interposé entre les objectifs de recherche et ce qui s'est déroulé à l'étape finale ? Après tout, l'un de nos participants était très critique face aux organismes communautaires, voire *persona non grata* dans l'un d'eux, tandis qu'un autre, Dominique, boudait sporadiquement ce même organisme et devenait aussi, à chacun de ces épisodes, très critique. Autrement dit, par le truchement de ces deux participants, notre projet semait vraisemblablement la controverse. Pour preuve, au moment où le groupe décidait d'aller discuter avec des intervenants du milieu communautaire afin de mieux saisir leurs positions, compte tenu des scènes qui se référaient à leur travail, la direction de cet organisme refusait catégoriquement de nous (la chercheure) rencontrer. Ce n'est que plus tard, au moment où nous dressions une liste d'invités pour le forum public du 6 février,

qu'un porte-parole de cet organisme informait notre praticien de leur stratégie : fermer leur porte en redirigeant leurs usagers vers deux activités dont la nôtre.

Ajoutons que cette absence de pairs soulève la question suivante : le leadership des deux participants nommés plus haut, qui réclament le statut de 'poteau', était-il contesté par les pairs de la rue en raison de leurs visions tranchées et de leur regard très critique à l'endroit des organismes communautaire, particulièrement en ce qui concerne Carl? En effet, ces deux participants ne faisaient pas l'unanimité dans la rue. D'autant plus que Marie –très impliquée dans cet organisme- avait possiblement alimenté la 'radio de la rue' en discréditant l'événement. Le cas échéant, l'hypothèse du boycott nous semble également plausible.

Outre le caractère imprévisible des étapes de traduction, ces questions soulèvent la nécessité d'alliances comme composante incontournable, ce qui nous mène à l'étape de l'enrôlement.

6.1.3-L'enrôlement

Cette étape désigne «le mécanisme par lequel un rôle est défini et attribué à un acteur qui l'accepte. L'enrôlement est un intéressement réussi.» (Callon, 1986 : 189). Dans l'étude de Callon, l'étape d'enrôlement des coquilles Saint-Jacques qui devaient se fixer au collecteur correspond à la négociation d'obstacles éventuels comme le courant ou des prédateurs susceptibles d'entraver la capture des larves.

De manière semblable, nous avons sous-estimé les pressions d'alliances précédentes que subirait le praticien. Ces pressions ont atteint un point critique quand il a dû affronter ses anciens collaborateurs qui tentaient d'invalider les scènes de la pièce de théâtre comme l'indique son propos cité plus haut (p.217). Ainsi, nous avons omis de considérer ces pressions comme des obstacles éventuels, non seulement pendant l'événement final, quand le praticien allait endosser le rôle de *Joker*, mais également tout au long du processus de création qui y a conduit. Alors que notre principal partenaire itinérant consentait d'avance pleinement au programme de recherche, assurant ainsi son enrôlement, le praticien quant à lui, le faisait sous toutes réserves, mais sans toutefois les exprimer de vive voix.

Plus haut, nous avons mentionné l'une des premières rencontres avec le praticien pour déterminer le *modus opérande* de notre démarche collaborative. Cette rencontre visait donc à définir les rôles de chacun. Il était alors décidé que le praticien et son acolyte se chargeraient de la préparation et de l'animation des ateliers, ainsi que de l'animation des deux événements, pendant que la chercheuse documenterait la démarche dans son ensemble en étant observatrice-participante dans les ateliers, et en faisant de l'observation directe lors des événements. Cette séparation des rôles, qui peut paraître logique en regard des compétences respectives, traduisait d'emblée une démarche non pas co-constructive mais bel et bien en silo qui posera un frein considérable à toute tentative de mise en commun du référentiel épistémique de chacun. Autrement dit, notre démarche a fini par s'apparenter à un échange de services, confus par surcroît, où l'un se gardait bien de jouer dans les plat-de-bandes de l'autre, et où un écart se creusait quant à la structure de ce projet tout au long du processus.

Qui plus est, cet échange de service s'appliquera également aux participants. Lors de la rencontre rétrospective à deux sur la démarche, le praticien soulignait cette dérive :

Praticien : Tsé... 'T'as-tu quelque chose à dire! T'as-tu des....' Parce que là...c'tait comme 'viens m'aider à faire mon projet de recherche pi moi j'vas t'aider avec le 20 piastre pi en fournissant... [de la bouffe].

Chercheure : Oui, oui! Moi y a eu des moments où j'me sentais très frustrée j'aurais eu envie de leur dire 'Mais c'est quoi que vous venez chercher ici?!'

Praticien: oui. Mais c'te position là on pouvait pas, parce que y venaient...

Chercheure : Me faire une faveur tsé...

Praticien: c'est ça.

Outre un échange de notes, devenu presque unidirectionnel⁵⁴ en cours de processus, nous n'avions pas prévu d'espace formel de rencontre regroupant le praticien et le participant pivot. Par ailleurs, nous échangeions à la sauvette de manière spontanée soit quelques minutes avant les ateliers, soit un peu après, soit par téléphone ou par courriels. Toutefois, ces échanges furtifs ne permettaient pas de nommer ou de discuter en profondeur de certains malaises, d'effectuer des ajustements au besoin, ou encore de s'entendre sur le cadre qui guiderait le déroulement des événements. Par conséquent, les rarissimes réserves émises de part et d'autres demeuraient lettre-morte tel un dialogue de sourd. Le passage suivant, tiré de notre journal de bord, illustre cette tension dans l'arrimage des finalités de notre démarche, sans compter une incompréhension frappante de la question que nous soulevions qui touchait l'approche privilégiée lors de l'événement final quant aux remplacements de personnages:

Je soulève la question de la formule que nous retiendrons pour la table (le forum public du 6 février): allons-nous imposer un canevas scénique duquel les interventions ne pourront déroger, ou laisserons-nous plus de '*loose*' aux membres

⁵⁴ Alors que nous leurs fournissions les nôtres, les leurs ont cessé de nous être acheminées.

de l'auditoire, etc.? L... suggère que dans la suite nous pourrions effectuer des interventions plus ciblées. (26 septembre, 3^e atelier)

Ce passage, en plus d'illustrer une incompréhension de la question que nous soulevions, laissait présager que le recours à la pierre angulaire de l'outil allait être reporté, soit l'échange théâtral identifiée par nous comme un point de passage obligé.

6.1.4-La mobilisation

Même si le groupe de participants n'a pas été désigné pour représenter la population des itinérants à Montréal, l'un et l'autre vivent dans l'espace public la même situation malaisée marquée par le déni de reconnaissance que subissent les groupes marginalisés de la société. Ce constat était confirmé par les témoignages de pairs itinérants au cours de l'événement de validation de l'ATSA. Cela dit, le fait de se faire entendre au cours d'un forum en tant que voisins légitimes pour discuter d'enjeux relationnels dans l'espace public ne semble pas avoir été perçu par les itinérants comme un moyen possible de surmonter le déni de reconnaissance compte tenu de leur absence au forum du 6 février. Ce point pose une question cruciale : qui parle au nom de qui ? Il aurait fallu, dans notre projet, examiner plus à fond le besoin des itinérants de faire entendre leurs voix dans un forum où sont présents leurs voisins domiciliés. De fait, «mobiliser [...], c'est rendre mobile des entités qui ne l'étaient pas.» (Callon 1986 : 197). Autrement dit, cette dernière étape devait être l'occasion de déplacements non seulement de la part des acteurs de la coalition des voisins, mais également des pairs itinérants.

Dans la suite de ce chapitre, nous faisons état d'un entretien rétrospectif avec notre praticien. Nous verrons que deux éléments émergent de cette réflexion commune : l'un se rapporte aux contraintes ressenties par le praticien quant à notre rôle, voire notre identité, comme chercheure engagée dans les ateliers, tandis que l'autre, qui chevauche le premier, renvoie à une sorte de dissociation quasi schizophrénique entre l'aspect analytique que nous apportions comme chercheure et l'aspect intuitif privilégié par le praticien.

6.2-L'Observation-participante comme contrainte ou quand la tête se dissocie de l'intuition

Nous n'avions pas prévu l'entretien effectué auprès du praticien plusieurs mois après notre événement du 6 février. Cependant, devant les nombreux questionnements suscités par cette relation complexe, voire parfois éprouvante entre chercheure et praticien lors de notre démarche, nous souhaitions, par cette discussion à deux, éclaircir les zones d'ombre qui s'en dégageaient. L'une de ces zones d'ombre concerne notre identité de chercheure et notre rôle comme observatrice-participante pendant le processus de création vécus, par le praticien, comme une contrainte.

Par exemple, lors du cinquième atelier, celui du 10 octobre, Carl nous dévoilait l'un de ses meilleurs moments en ces termes dans l'exercice *Pour le meilleur et pour le pire*:

Le meilleur c'est quand on a fait une marche dans le quartier avec des citoyennes de la rue St-Élizabeth qui ont découvert leur quartier sous un autre œil. Y en a une que sa vision a changé, elle nous reconnaît maintenant. Quand y en a un qui nous tasse elle nous défend.

Tu t'es senti reconnu à ce moment-là?, lui demandais-je.

Les notes de notre praticien relatives à cet atelier sont éloquentes :

Et comment maintenant faire en sorte que notre projet ne s'en tienne pas à répéter les connaissances acquises?

J'ai hâte d'aborder le domaine des peurs des participants... Les peurs reliées à la réussite par exemple, la peur du rejet, évidemment, et aussi les peurs des citoyens avec adresse liées à l'occupation de l'espace public...

Mes craintes et questionnements par rapport à l'influence du groupe et de nous-mêmes sur les sacrées « données ».

Le risque de nos présomptions et de la projection de nos silences avortés est que nous en restions à des observations et analyses superficielles? (Notes du praticien, 10 octobre)

Pour le praticien, notre remarque sur ce moment où Carl s'était senti *reconnu* était trop dirigiste comme en témoigne le commentaire qu'il nous fait lors de sa lecture de notre thèse :

Je trouve toujours que c'est une question fermée et biaisée voulant justifier la thèse. Meilleure formulation : tu t'es sentie comment à ce moment là?

Plus encore, notre présence semblait le paralyser dans son travail. Pour lui, elle constituait un irritant considérable puisqu'elle risquait d'orienter le propos des participants dans une logique unilatérale où la chercheuse impose son programme au profane, ayant pour effet de simplement confirmer les connaissances acquises. Ce genre de dérive bien réelle serait en flagrante contradiction avec une démarche visant l'*empowerment* du groupe, et ce, surtout à la lumière de la structure d'une recherche initiée par la chercheuse:

«There is clearly a contradiction between raising participants' consciousness and delivering an external top-down program. Inevitably, the odds are against participants assuming the stance of knowledgeable individuals capable of reflective thought and assuming responsibility for their lives when authoritative others have been charged with this responsibility» (Taylor: 2003, 69)

Prenant au sérieux cette possibilité que nous ayons, comme chercheure, adopté cette posture incapacitante pour les participants, nous avons questionné le praticien à ce sujet lors de notre discussion à deux :

Chercheure : ma présence là, te contraignait beaucoup plus que toi tu pouvais l'imaginer dans ta pratique comme *Joker*?

Praticien : ta présence mais le projet, toute la structure...

Chercheure : chu sûr que ça comme praticien avec l'expérience que t'as, t'avais des réserves à l'égard de cette démarche là. Pi y aurait fallu....

Praticien: Ouen c'est ça. Mais tu l'as porté, t'en a parlé, t'es forte faque c'est pour ça, j'te dis moi à relire c'est l'image de la tête pi c'est pas si intéressant que ça que de laisser... de se laisser mener par la tête là. J'ai laissé ça. Tu vois j'aurais dû prendre S... comme une participante et replacer dans le contexte ses interventions et demander aux autres de se situer par rapport à ce qu'elle dit. Souvent ces interventions là présentaient... ou des interférences dans' dynamique du groupe. Moi j'l'ai, j'l'ai...ça ressort mais c'est pas... j'aurais dû effectivement plus prendre le contrôle de ça, le sentir mieux, saisir mieux pi euh...Oui. Parce que là non seulement tu prenais des notes mais tu te relevais pi 'oui c'est intéressant' pi là tu faisais un lien avec ta théorie c'est ça, ça forçait veut veut pas une direction où ça nous amenait tsé. Avec l'autre projet de recherche avec (nom du chercheur), y avait de ça aussi là j'étais plus pris avec l'espèce d'objectif d'action qu'on pouvait dégager, les pistes d'actions qu'on pouvait dégager. Lui c'était plus une question de connaissance tsé...pi à un moment donné t'as un groupe que tu sens qui est mûr pour agir dans le forum pi là 'oui qu'est-ce que vous pouvez faire' pi l'autre qui arrive avec son, sa, sa relecture pi en France pi en Norvège y a telle affaire....

En plus de traduire, pour le praticien, le rôle parfois ambigu et contraignant qu'est celui d'observatrice-participante et les tensions qui traversent l'impératif de l'action versus celui de la production de connaissances, ces propos relèvent d'une tendance à trop s'appuyer sur l'expertise de la chercheure, perçue comme prenant trop de place, et menant, chemin faisant, à une sorte de schizophrénie entre la tête portée par l'identité de la chercheure, et l'intuition incarnée par le praticien comme l'illustre avec plus d'acuité la suite de son propos:

C'est que j't'associais à la partie de mon corps qu'y était ma tête. C'est comme si j'entretenais avec toi un dialogue mais dans la partie assez rationnelle de l'affaire. Les objectifs spécifiques que toi t'avais là dedans par rapport au processus que tu voulais aller analyser, c'tait pas si clair que ça. Pi en même temps, pour moi, en même temps t'avais développé une expertise, t'avais fait des lectures sur le sujet de l'itinérance et tout ça. Et moi j'étais... et sur le Théâtre-forum, mais en particulier sur l'itinérance et, c'est là que euh...je... j'te relayais mon, mon...espèce de pouvoir intellectuel je dirais, c'te connaissance tsé. Moi souvent avant d'aborder un sujet je ressens le besoin d'aller lire la recherche, de maîtriser un peu les grands sujets, pas pour guider complètement mon affaire mais pour me donner des repères. Mais c'est comme si ça, ç'avait pris un peu trop d'importance dans le processus. C'est ça j'te dis : comme si la tête avait pris le dessus sur l'intuition, sur l'inspiration du moment, sur ce que j'allais découvrir avec les participants. Pi comme t'es assez volubile, j'savais que tu pouvais ramener même durant l'atelier des choses, c'est comme si...comme si on s'était un peu assis là dessus le groupe inclus, les participants inclus. Mais assis sur euh...'Ah ben euh... quelque part S... a sait les grands enjeux'. Pi euh... c't'un piège. C'est *weird* parce que ça me questionne effectivement sur quand t'arrive avec un sujet t'ouvre l'atelier sur un sujet donné, ça me questionne même sur ma réaction en ce moment qui veut tsé... pour la santé mentale, qui veut plus comprendre la santé mentale, qu'est-ce qui ...mais ça peut être piégeant ça parce que tu détermènes déjà des façons assez conventionnelles de penser au lieu de te laisser surprendre par ce qui va émaner. Mais j'pense que ... comme tsé j'regarde les questions que j'posais (il regarde ses notes) 'y nous appartiendra de revenir sur leur pouvoir d'agir dans une perspective *d'empowerment*, qu'est-ce qu'y souhaiteraient faire pour sauver leur peau après le projet. S... nous reviendrons à cela n'est-ce pas?' Tsé là j'parle à ma tête là! Mais dans le fond euh... on est pas revenu (là-dessus) parce que là y a eu l'objectif comme à atteindre...

Bien que l'on ait tous les deux été animés par ce même désir d'*empowerment* pour les participants, par ce qui précède, l'on constate que le praticien était confronté dans son identité-même d'intervenant, identité qui se construit autour d'une mise en action des participants, mise en action qu'il percevait comme étant freinée, voire colonisée par nos interventions. Par conséquent, il recevait nos prises de parole comme des interférences qui enfermaient les participants dans une thématique qu'il estimait, par surcroît, imposée par la chercheuse. C'est

bien ce qu'illustre ce passage où le praticien se remémore un moment dans l'un des ateliers qui sortait du cadre thématique et qui était pour lui une bouffée de fraîcheur:

Faque ça c'a été euh...un beau moment pi ça nous avait fait passer par...un espèce d'état d'égalité d'enfance où là j'avais trouvé dans les jeux de ballons y avait vraiment une espèce de grande liberté. Pi après ça qui s'individualisait avec la maison ben en tout cas ça ç'a avait été un beau moment où je trouve qu'on a agit librement en dehors du sujet.

Or, tout en s'inscrivant, inconsciemment sans doute, dans une dépendance de notre expertise qui, loin d'être au dessus de tout questionnement critique, était le fruit de lectures exhaustives sur les dynamiques urbaines relatives à la coprésence des personnes sans adresse et des domiciliés, tout se passait comme si chacune de nos interventions soulevait une sorte d'incrédulité, voire une frustration chez le praticien inquiet que ce bagage intellectuel ne domine la démarche.

Soulignons toutefois que l'absence de questionnement des contributions de la chercheure-*participante*, regrettée avec le recul par le praticien (p.224-225), s'est appliquée également, comme nous le démontrons dans les chapitres précédents, au reste du groupe. Autrement dit, à part cette question que le praticien soulèvera quant à la relation entre policiers et personnes sans adresse, les méthodes sollicitées par lui, toujours dans le but de produire une pièce de théâtre, n'ont pas favorisé ce questionnement ni à l'endroit des participants, ni à l'endroit de la chercheure.

Un tel questionnement requiert une capacité de rallier théorie et pratique chez le praticien réflexif pour éviter, justement, cette schizophrénie entre la tête et le ressenti du corps

mentionnée plus haut par le praticien. Au lieu, ce dernier explique le désengagement et la fatigue des participants en fonction de ce que nous apportions aux ateliers comme chercheure :

Je revois (la chercheure) faire la moue à l'idée que son corps soit ralenti ces temps-ci par l'envi perpétuel de dormir.... Si on décortique un peu ce moment, on peut y voir plusieurs choses...

Le fait de vouloir excuser rapidement nos participants ralentis par leur consommation peut-être ou leur décrochage à un atelier qui devient trop cérébral?

Aussi, ce questionnement requiert des positions idéologiques explicites chez le praticien. Or, tout en reconnaissant l'inégalité des rapports entre personnes itinérantes et d'autres acteurs sociaux, le praticien et nous citons :

Je crois que si je résistais à valider cette thèse tout de go c'était par souci de garder un doute raisonnable sur la thèse qu'il me semblait que tu tenais tant à défendre. Un doute raisonnable ou une marge de manœuvre que tout artiste qui se respecte va chercher à garder. (Commentaire du praticien suite à la lecture de la thèse).

Du reste, il croit plutôt que leur oppression est intérieure et non le fruit de structures sociales opprimantes (conversation téléphonique subséquente), s'inscrivant ainsi dans la mouvance thérapeutique et individualiste du Théâtre-forum.

De plus, le praticien évoque la pression de production, qui, selon lui, était inhérente à la structure de notre projet de recherche, pour expliquer l'exploration superficielle des oppressions des participants à peine effleurées au cours de 22 ateliers au total, comme l'indique ce passage:

On s'permettait pas parce qu'on avait un objectif de production tsé. Nous autres on avait un événement on avait...

Soulignons, que pour un organisme qui dépend surtout du financement ponctuel par projet et en fonction de thématiques souvent déterminées par les bailleurs de fond le cas échéant, l'objectif de production ainsi que la tenue d'intervention dans divers milieux, sont partie-prenante des processus de création, tout projet confondu. En ce sens, notre projet de recherche, qui s'est échelonné sur une période de six mois, ne faisait pas exception. Autrement dit, les échéanciers pendent toujours au bout du nez des praticiens dans le cadre de projets quels qu'ils soient, à moins de jouir d'un fond de roulement permettant une plus grande liberté d'action. Sauf que, dans d'autres situations, ce praticien contrôle largement les paramètres d'un événement à venir, alors que dans notre expérience, le contrôle de l'événement se devait d'être partagé étant donné la collaboration entre recherche et pratique. Par contre, le souci exprimé par lui concernant le risque de contamination des récits des participants, engendré par nos interventions, aurait mérité plus d'attention par le biais d'un dispositif délibératif formel permettant d'en discuter.

En fait, dans l'esprit des recherches partenariales, la mise en scène, en mot et en corps collective des expériences du groupe dans l'espace public montréalais, en appelait à ce que Petiau et Pourteau (2011) qualifient *d'espaces-temps-confrontation* où les divergences sont abordées théâtralement, ou, à tout le moins, discutées. Ainsi, En plus d'un échéancier trop contraignant qui ne permettait pas au groupe de mûrir progressivement, le temps investi à répéter des répliques l'était au détriment de ces moments visant à confronter les divergences latentes.

Ces *espaces-temps-confrontation* s'apparentent à la *métaxis* de Boal en ce qu'ils renvoient à un mouvement constant entre l'engagement et la distanciation pour chacun des participants, incluant le praticien et la chercheure :

«In the applied theatre, we are not so much interested in having participants surrender their capacity to think and to reflect on the nature of the experience they are having. Applied theatre works best when participants are actively engaged in critically exploring the implications of their own and others' actions. This dual stance –the willingness to both participate in the work and to understand the nature of the participation- might usefully be described as participant-observation (which) highlights the two frames of being and not being. The applied theatre creates situations where participants submit to and control the nature of the experience they are having, a phenomenon Boal Likens to *Métaxis* [...] achieved when a dialogue occurs between the real and the fictional worlds.» (Taylor, 2003: 5-6)

Ce genre d'espace, qui caractérise également la posture d'observation-participante, en appelle donc à une praxis autant chez le praticien que chez la chercheure. Par contre, cette praxis dépend de l'articulation de la théorie et de l'action et non du sacrifice de l'un pour l'autre dans une logique de schizophrénie entre la tête et le corps. Plus encore, le fait de nous «relayer son pouvoir intellectuel» empêchait le praticien d'acquérir une maîtrise de première main des enjeux théoriques et sociaux sous jacents aux expériences du groupe. Ceci explique, en grande partie, les lieux communs qui marquent le ton pamphlétaire du livrable. Pour reprendre à notre compte la pensée de Schön sur le praticien réflexif : «He does not separate thinking from doing» (Schön, 1983, *In* Taylor. 2003: 111)

Conclusion : désaveu et dissidence

Dans le compte rendu que fait Callon sur la domestication des coquilles Saint-Jacques et les marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc, l'échantillon initial de coquilles Saint-Jacques et

le groupe de pêcheurs associés aux trois biologistes en faveur de cette expérience, ont été désavoués par leurs pairs. En effet, seules les premières coquilles Saint-Jacques se sont fixées grâce aux collecteurs et les pêcheurs ont désavoué leurs représentants en satisfaisant leur désir immédiat :

«Dans les deux ans qui suivent les premières (et seules) fixations, les coquilles issues des larves “intéressées” par les collecteurs [...] sont pêchées sans vergogne, un soir de Noël, par une horde de marins-pêcheurs qui n’ont su résister à la tentation d’une pêche miraculeuse. Ainsi, ils ont préféré, ‘comme dans l’aphorisme du célèbre Lord Keynes, leur intérêt immédiat à une hypothétique satisfaction future.» (Callon, 1986 : 200)

Cette expérience, tout comme la nôtre, relate une histoire de désaveu et de dissidence qui s’inscrit dans une absence de délibération et de reconnaissance réciproque entre les acteurs en amont et tout au long de cette démarche. Le peu de commentaires de la part du praticien à l’étape de la problématisation, plutôt que d’un signe d’adhésion, bien que passif, au programme de recherche, était en fait un signe de dissidence. Une dissidence qui s’est par ailleurs accentuée à l’étape de l’intéressement, quand l’identité du praticien du Théâtre-forum a été définie à tort comme s’inscrivant dans la philosophie du Théâtre de l’opprimé et désavouée de façon implicite par le praticien lui-même tout au long du processus. Notre analyse le démontre, sa pratique était loin d’être conforme aux principes du Théâtre de l’opprimé. Son désaveu, certes non intentionnelles, des fondements même du Théâtre de l’opprimé et des points de passage qui s’y rattachent s’explique en grande partie par les pressions implicites qu’ils subissaient de la part de ses anciens employeurs de la coalition de quartier, et qui ont gravement miné son enrôlement dans le programme de recherche, sans compter que ces pressions se sont également répercutées sur ses orientations confuses dans ce projet : non pas une opportunité de faire entendre un récit théâtralisé largement inédit dans le

cadre d'un forum de quartier, mais plutôt d'effectuer une consultation publique suivant la présentation d'une pièce de théâtre.

Aussi, son silence par rapport à notre vision théorique renvoie peut-être au fait qu'il n'avait pas de prise sur les lectures d'oppression qui lui étaient livrées en cours d'ateliers si tant est qu'elles étaient, selon lui, le reflet de nos apriori mais également du discours militant ambiant qui perd, pour lui, de son authenticité. Pour preuve, dans une conversation téléphonique subséquente, le praticien remettait en cause les structures qui reproduisent l'oppression des populations marginalisées⁵⁵ en privilégiant une lecture et une approche plus individualiste en tablant sur les blocages psychiques des groupes avec qui il travaille. Le cas échéant, sa pratique s'inscrirait plutôt dans une mouvance thérapeutique que politique.

Pour ce qui est de l'absence de pairs itinérants au forum public du 6 février, elle peut s'expliquer par un désaveu définitif des moyens explorés pour surmonter le déni de reconnaissance des itinérants mais aussi, indirectement du leadership d'un des participants qui portait ce projet : Carl. Comme le dit pertinemment Callon, «Traduire, c'est [...] exprimer dans son propre langage ce que les autres disent et veulent, c'est s'ériger en porte-parole. À la fin du processus, s'il a réussi, on n'entend plus que des voix parlant à l'unisson [...]» (Callon, 1986 : 204)

Ce résultat est l'aboutissement possible auquel mène la traduction puisqu'elle est d'abord et avant tout un processus. En somme, la problématisation n'est qu'une conjecture qui se

⁵⁵ Par l'usage de l'expression 'Si structures il y a.', lors de cette conversation.

transforme éventuellement en mobilisation au terme d'étapes de traduction qui se chevauchent. Dans notre cas, la problématisation est restée conjecture puisque la mobilisation ne s'est déroulée que partiellement : les domiciliés se sont présentés à l'événement alors que les itinérants n'ont pas senti le besoin de s'y rendre pour s'y faire entendre. Par conséquent, la dernière étape de traduction a été marquée par le désaveu et la dissidence.

Faute d'attention adéquate de notre part à la problématisation des identités des actants, problématisation située entre la recherche et la pratique dans ce processus, nous nous trouvions ainsi coincés dans une sorte de dilemme insurmontable : devant cette séparation de la tête et de l'intuition dans laquelle s'inscrivait le praticien, par les quelques références théoriques amenées par nous lors des ateliers, nous portions seule le fardeau d'une problématisation critique pourtant indispensable à tout processus de recherche et indispensable à une pratique issue du Théâtre de l'opprimé. Du coup, ces interventions dérangeaient, selon notre praticien, le flot des découvertes potentielles.

À l'inverse de cette séparation de la tête et de l'intuition qui marque notre expérience, Taylor (2003) insiste plutôt sur la nécessité pour le praticien et le chercheur réflexif de se saisir pleinement des enjeux liés à la mise sur pied d'une expérience d'intervention théâtrale dans un milieu et avec un groupe donné afin de les explorer théâtralement. Mais surtout, comme le défendent Prentki (2012) et Balfour (2009), le travail du praticien requiert une clarté en termes d'intentions politique, sans toutefois sous estimer les pressions et rapports de pouvoir inhérents à un contexte donné, incluant une opposition acharnée à toute forme de colonisation (par la chercheuse, par les acteurs du milieu) du processus créatif. La clarté d'intentions

renvoie au fait de ne pas sacrifier son engagement premier à l'égard de l'opprimé au nom d'une supposé neutralité. Autrement dit, tout en n'imposant pas ses idées, le praticien doit choisir son camp en reconnaissant que sans une confrontation critique entre le réel des expériences des opprimés et l'idéal exprimé par les *Spect-acteurs*, aucune transformation sociale n'est possible.

Dans l'optique du Théâtre de l'opprimé, cette exploration passe par un travail de projection et de distanciation autour du protagoniste. Pour ce faire: «Teaching artists need to establish activities in which participants can begin to directly enter protagonist's experience.» (Taylor, 2003: 56)

Ironiquement, notre objectif de recherche, l'étude du Théâtre-forum comme moyen dialogique entre les itinérants et les autres acteurs urbains, nous a fait perdre de vue l'aspect délibératif qui traverse le processus collaboratif et ses nombreux points de passage obligés pour l'atteindre. Ainsi, la promesse de résultats liés au programme de recherche nous a fait négliger les modalités collaboratives requises pour y arriver. Un récit édifiant, sans l'ombre d'un doute.

Conclusion

Notre démarche visait à explorer le Théâtre-forum comme dispositif pour soutenir une expérience délibérative. Dans l'esprit du Théâtre de l'opprimé, il s'agissait d'un espace délibératif où les voix souvent inaudibles d'acteurs faibles pourraient potentiellement se faire entendre, et ce, par un espace de dialogue reposant sur la théâtralisation des expériences des acteurs sans adresse dans l'espace public du centre-ville de Montréal, et sur la proximité que procurent les remplacements de personnage comme pierre angulaire du Théâtre-forum. Il ne s'agissait pas d'une intervention visant l'inclusion sociale des premiers concernés dans un espace délibératifs traditionnels mais bel et bien de subvertir ces espaces grâce à une parole inédite produisant ainsi un espace délibératif réflexif et critique.

S'appuyant sur le lien entre le déficit d'autorité épistémologique des personnes itinérantes dans des espaces délibératifs comme les forums de quartier et le déni de reconnaissance qu'elles vivent quotidiennement dans l'espace public, nous postulions que le Théâtre-forum, une pratique d'intervention théâtrale issue du Théâtre de l'opprimé, faciliterait pour ces personnes ce passage de l'indignité à la reconnaissance. Nous visions donc un espace dialogique dont le point d'appui principal reposerait sur l'exploration des perspectives des protagonistes –les personnes sans adresse- passant par la conjugaison entre le langage verbal et le langage théâtral (corporel et ludique).

Au terme de cette expérience, la question à savoir si le Théâtre-forum s'avère un dispositif dialogique potentiellement intéressant pour ouvrir ce passage de l'indignité à la reconnaissance pour les groupes marginalisés demeure entière. Sans sombrer dans l'orthodoxie, force a été de constater que le processus n'a pas respecté les principes du Théâtre de l'opprimé qui exige le travail réflexif de tous.

En effet, contrairement à une approche centrée au premier chef sur les oppressions des protagonistes en situation de rue comme le veut généralement le Théâtre de l'opprimé, les ateliers étaient marqués par une emphase disproportionnée sur les antagonistes nommés par le groupe de participants. Autrement dit, au lieu d'une projection par le jeu théâtral dans la peau de personnes itinérantes, nos participants étaient invités à marcher dans les chaussures qui des policiers, qui des intervenants communautaires, qui des commerçants etc., et ce, sans d'abord tabler sur leurs propres expériences dans l'espace public.

Par conséquent, loin de leur procurer l'opportunité de mettre des mots sur leurs expériences et d'en délibérer entre eux et avec leurs voisins, ou une réflexivité salutaire, voire émancipatrice, par rapport à ce qu'ils vivent quotidiennement, cette insistance sur leurs antagonistes engendrait des propos s'inscrivant dans une logique de bourreaux et de victimes. Ce portrait noir et blanc traduisait également l'investissement inégal de chacun des joueurs car il reflétait surtout les expériences de Carl. Par contre, les expériences de ce dernier seront largement diluées dans la pièce présentée à l'étape finale par peur d'exacerber les tensions sociales qui traversent les liens de coprésence entre itinérants et domiciliés. Mais aussi, cette dilution était

une tentative, bien que maladroite, d'intégrer les nuances des autres participants, faut-il le souligner.

Pour autant, la forme de notre démarche se distingue du Théâtre de l'opprimé à trois autres niveaux : d'abord elle reposait généralement sur l'exécution de consignes établies par les praticiens plutôt que sur une participation active des joueurs en situation de rue, avec comme résultat le désinvestissement d'une partie du groupe qui se contentera de s'en remettre aux expertises des praticiens, de la chercheuse et de Carl, avec son regard singulier sur la rue comme vétéran de la rue particulièrement écorché, voire hargneux.

Ensuite, la mise sur pied d'une pièce de théâtre écrite entièrement par une tierce personne aura pour effet de déposséder les joueurs de leurs propres expériences. En plus, ce choix, qui s'inscrit dans un esprit de sécurité qui s'inspire de la notion controversée de *Safe Space*, minera leurs capacités dialogiques et délibératives lors de l'étape finale lorsqu'ils seront confrontés à la 'hiérarchie' dans l'auditoire. Qui plus est, outre une approche axée sur l'exécution de consignes, ce choix d'une pièce de théâtre écrite par le comédien n'incitera pas les participants à prendre le risque de devenir auteur de leur récit. Par extension, ce choix, ne les amènera pas à problématiser eux-mêmes leurs expériences relationnelles, les affaiblissant, du coup, dans l'espace délibératif du forum de quartier devant un public mixte.

Finalement, l'idée force de notre projet –cette conjugaison entre deux langage: verbal et corporel, pour explorer leurs récits inédits, du moins dans ces rencontres citoyennes que sont

les forums de quartier- a été peu sollicitée autant dans les ateliers de création, que dans l'événement final.

L'événement de l'ATSA, plus spontané, correspondait à la philosophie du Théâtre de l'opprimé : il se déroulait principalement entre pairs sans adresse, et les interventions de l'auditoire s'inscrivaient dans une perspective de solidarisation avec les joueurs sur scènes, dans la mesure où elles étaient axées sur les dilemmes des protagonistes. En revanche, ce sont plutôt les oppressions des spectateurs dans la salle qui ont été l'objet des rares théâtralisations tentées sur scène lors du forum du 6 février pendant que les joueurs en situation de rue étaient réduits au silence après s'être offert en spectacle.

Cependant, bien qu'elles n'aient pas été explorées théâtralement, des histoires de vie nous étaient pourtant révélées dans le cours des discussions. Ces histoires, notamment celle d'Olivier, mais aussi celles des autres joueurs, recèlent les expériences de ruptures affectives avec des personnes significatives comme un parent, mais aussi, ces histoires attestaient du sentiment d'inexistence sociale dans son lien avec le personnel hospitalier comme en témoigne la surdose de Marie. Ces expériences déchirantes traduisent la souffrance sociale, le mal de vivre sous jacent aux difficultés de construire un rapport à soi et aux autres digne de reconnaissance. Suivant Cohen-Cruz (2006), la théâtralisation de ces histoires dans le cadre d'une expérience délibérative comme la nôtre est un acte politique en soi dans la mesure où elle rend public les souffrances sociales souvent invisibles des personnes marginalisées, en leur conférant une autorité épistémologique que l'argument rationnel typique des délibérations traditionnelle n'arrive pas à leur procurer.

Le désir d'une présentation de soi autre que comme nuisance publique était éprouvé par certains des participants comme Serge. Pour Carl, au-delà des antagonismes qui marquent son quotidien, la mise en valeur de ses compétences de squatteur et de sa connaissance intime des racoins insolites de la ville comme espace de socialités rompant avec la ville comme espace de consommation, ainsi que les modes et stratégies d'occupations de différentes populations dans le paysage urbain, était une motivation centrale. Toutefois, au terme de ce processus, Carl et Serge resteront sur leur faim, tandis que pour les autres, cette démarche laisse très peu de traces⁵⁶.

Dans le même esprit, pour les joueurs, la reconnaissance entre pairs sans adresse se présente à la fois comme baume identitaire et comme stratégie de survie comme ne manquera pas de le souligner l'une des spectatrices sans adresse à l'événement de l'ATSA.

D'ailleurs, dans ce contexte effervescent et parfois chargé sur le plan émotif, les voix de nos acteur faibles et de leurs pairs dans l'auditoire se sont faites entendre sans retenu. En effet, comme le démontre notre analyse, les membres de l'auditoire se sont allègrement prêtés au jeu des remplacements de personnages, sans compter qu'ils se sont livrés à des témoignages spontanés de toutes sortes allant de l'impuissance devant les policiers, à des initiatives de survie et d'entraide, en passant par la démystification du présumé antagonisme entre résidents et itinérants, laissant entrevoir un regard nuancé relativement aux liens avec les domiciliés.

⁵⁶ Certains d'entre eux ont été rencontrés sans que nous soyons présente. En lisant les propos de cette rencontre, nous avons fait ce constat.

Finalement, nous avons largement sous estimé les écueils de la co-construction, et ce, en grande partie dû à une certaine familiarité entre la chercheuse et le praticien qui déboucherait vers une complaisance certaine. À l'instar de l'étude de Callon comme modèle analytique (1986), nous constatons que notre définition de l'identité du praticien s'est heurtée à celle de ses anciens partenaires de la table de quartier dont les attentes se situaient dans une logique médiatrice a-conflictuelle comme l'illustre sans équivoque la rectitude politique qui régnait le soir du 6 février 2008. Et, en l'absence *d'espace-temps-confrontation*, ni le groupe, ni le *Joker*, ni la chercheuse n'ont été suffisamment réflexifs pour déconstruire cette rectitude annoncée qui s'est présentée comme des 'flics dans nos têtes'.

Aussi, la controverse que suscitait notre projet auprès d'un organisme du centre-ville pourtant central dans la mobilisation de pairs sans adresse lors de l'étape finale, se posera en obstacle puisqu'elle se traduira par l'absence de pairs et par une absence de résonance dans la salle pour faire écho à ce qui était illustré sur scène.

Ces écarts entre les impératifs de la recherche et ceux de la pratique, sans compter les préoccupations des membres de la coalition, dont plusieurs sont confrontés par les irritants bien réels liés à l'itinérance, traduisaient une étape d'intéressement caractérisée d'entrée de jeu par de nombreuses présomptions quant aux identités respectives des actants appelés à se mouvoir dans le cadre de notre recherche. Ces écarts soulèvent aussi la question des mises au point qui s'imposaient sans doute à cette étape, surtout dans une perspective qui se voulait co-constructive.

Cependant, les eaux troubles qui ont marqué le travail de collaboration entre la chercheuse, le praticien et les participants, n'ont pas été abordées explicitement en cours de processus. Cette situation, pour le moins éprouvante, rendait improbable une évaluation *in situ* et conjointe des activités menées lors des ateliers à la lumière des objectifs que nous nous fixions comme chercheuse, mais que ne partageait pas, de toute évidence, le praticien, ou même certains participants.

Par conséquent, devant un partenariat aussi fragile, ambigu et marqué par la dissidence entre la chercheuse et les actants impliqués dans ce projet, en l'occurrence le praticien, la direction de la coalition de quartier et les participants, la traduction entre la recherche et la pratique, qui entraîne dans son sillon une série de déplacements d'actants, s'est soldée par un désaveu des objectifs de recherche, désaveu qui démentait les points de passage obligé identifiés lors de l'étape cruciale de problématisation du partenariat.

En effet, alors que dans l'étude analysée par Callon les pêcheurs ont préféré satisfaire leurs besoins immédiats, dans notre cas, le praticien a choisi de reporter l'usage de la pierre angulaire du Théâtre-forum –l'échange théâtral- à une intervention ultérieure. Cette dissidence constitue l'un des derniers déplacements dans l'étape finale de notre démarche, déplacement qui s'inscrit dans une série de déplacements tout au long de notre projet : déplacement de nos participants de leur quotidien de la rue aux ateliers, déplacement des personnes fréquentant le site de l'État d'urgence de l'ATSA vers notre présentation, déplacement des parties-prenante du centre-ville vers notre forum du 6 février 2008.

Dans notre chapitre méthodologique, nous avons exposé la forme hybride de recherche-action mise sur pied dans notre démarche, incluant notre posture engagée comme chercheure. En effet, nous étions animée par une volonté de renforcer la positions des participants, comme acteurs faibles, dans ce dispositif créé par le Théâtre-forum, et nous présumions que ces actants partageaient cette volonté. Par contre, en ne se déplaçant pas jusqu'au forum du 6 février, l'absence de pairs itinérants, ne se présentait-elle pas bel et bien comme un désaveu de nos présomptions?

Et, comme nous l'avons démontré dans les pages qui précèdent, il s'agissait d'un processus non pas co-constructif, mais, au final, d'un processus qui s'est apparenté à un échange de service entre trois groupes d'acteurs : le milieu universitaire par l'entremise de la chercheure, le milieu de l'intervention porté par le praticien, et le milieu de l'itinérance par le biais des participants en situation de rue et par Carl en particulier. Cet échange de service renvoie à un défaut dans le processus de co-construction menant à toute fin pratique à une impasse en regard des objectifs de recherche. D'autant plus que les participants n'ont pas eux-mêmes choisi le Théâtre-forum comme médium dialogique.

Pour finir, le forum de 2006 sur la toxicomanie, mentionné en introduction (p.7), tenu par cette coalition de quartier où s'était vivement prononcé un groupe important d'usagers fréquentant une ressource communautaire du centre-ville, révélait, sans conteste, la possibilité pour ces usagers, comme acteurs faibles, de produire et porter eux-mêmes un contre-discours eu égard à leur présence dans l'espace public du centre-ville. Par contre, cette rencontre citoyenne avait déstabilisé ses organisateurs, voire même, ce forum avait provoqué une quasi levée de bouclier

de leur part devant ce qui était perçu par eux comme une dérive qui risquait d'exacerber le clivage entre les groupes représentés ce soir-là. En ce sens, bien qu'elle ait suscité des résistances qui se sont répercutées sur la mise sur pied de notre événement du 6 février, la présence significative de ces usagers à qui, en vertu des procédures de ce forum, l'on accordait un droit de parole, au même titre que les autres membres de l'auditoire, avait au moins le mérite de fournir aux premiers concernés, les utilisateurs de drogues, une arène citoyenne où ils pouvaient se faire entendre et faire valoir leurs perspectives, et ce, soutenus par leurs pairs, présents en grand nombre. Contrairement à ce forum caractérisé par l'urgence de se mobiliser pour assurer pignon sur rue à l'organisme qui l'initiait, pour les pairs itinérants, le fait de prendre leur place dans un forum de quartier était bien loin de leurs préoccupations. Par ailleurs, c'est bien cette expérience, et les réactions vives qu'elle engendrait entre autres, qui nous mettait la puce à l'oreille dans l'élaboration de notre protocole : nous avons été impressionnée par les propos parfois émotifs tenus par ces usagers et de la peur qu'ils inspiraient chez certains des organisateurs de cette rencontre.

En revanche, notre forum du 6 février oscillait largement entre l'invalidation des expériences du groupe et une rectitude politique incapacitante mettant rudement à l'épreuve le dialogue théâtral que nous escomptions. Ce climat, loin de favoriser l'émergence de la voix des acteurs en situation de rue, renvoie sans équivoque à l'importance d'une présence visible et audible significative de personnes marginalisées comme condition *sine qua non* d'un passage de l'indignité à la reconnaissance, et ce, même si cette présence dérange. En cela, contrairement au recours à un dispositif théâtral comme soutien au dialogue, le forum sur la toxicomanie de 2006 démontre qu'une présence importante de personnes souvent absentes lors de ces

rencontres citoyennes, jumelée à une procédure qui compense pour les inégalités délibératives des participants en étant attentive au droit de parole des personnes qui y sont souvent silencieuses, s'avèrent des facteurs primordiaux en ce qui a trait à l'émergence de la voix des acteurs faibles. En ce sens, au-delà du recours à un dispositif dialogique potentiellement novateur comme celui du Théâtre-forum, un processus exhaustif de mobilisation auprès des premiers concernés, soit les groupes marginalisés, se présente comme étant le premier passage obligé dans le cadre d'une recherche qui se veut co-constructive. Il va sans dire que ce constat, qui rejoint, soulignons-le, le socle de représentation pour l'action du praticien, et qui renvoie à l'une des faiblesses majeure de notre méthodologie, est l'une des leçons incontournables à retenir en analyse final dans le cadre de notre projet.

Pour finir, nonobstant ce qui précède, le fait que la question du Théâtre-forum comme dispositif délibératif demeure entière dans notre cas particulier, n'enlève rien au potentiel de ce genre de médium artistique sur le plan dialogique. En effet, étant généralement axé sur l'appropriation de son récit par la création théâtrale, et ce, grâce à une projection dans son propre rôle et dans le rôle de ceux qui partagent une situation commune, une pratique comme celle du Théâtre-forum permet aux personnes marginalisées de saisir leurs expériences comme étant beaucoup plus que le produit d'une subordination insurmontable. En mettant en lumière comment ces expériences se construisent dans des espaces relationnels variés et caractérisés par un mouvement entre déqualification et requalification, le Théâtre-forum met en scène des protagonistes participants activement aux dynamiques relationnelles qui les concernent. Ainsi, plutôt que de s'enfermer dans une logique de victime, un tel processus permet de comprendre comment les personnes marginalisées négocient leurs liens avec les autres dans des situations

où se jouent des rapports de pouvoir plus ou moins asymétriques et saillants. Ceci facilite l'émergence d'un cadrage discursif qui tienne compte de ces rapports de pouvoir souvent invisibles pour les domiciliés dans les forums citoyens.

Dans le même esprit, les écueils liés à l'approche co-constructive dans notre projet, n'enlèvent rien aux potentialités de la co-construction des savoirs comme fondement aux recherches partenariales. S'inscrivant dans la complémentarité des connaissances, ces recherches procurent une réflexivité de part et d'autres qui passe par une mise en commun des référents épistémiques des groupes d'acteurs impliqués: les praticiens, les participants et les chercheurs. En effet, cette mise en commun permet de mieux saisir les forces et les contraintes respectives, facilitant une distance critique face à ses propres réflexes dans le cadre d'une collaboration conjointe. Aussi, chacun a l'opportunité de contribuer à la construction de la science et de s'approprier ses usages ultérieurs, dans une perspective de démocratisation des connaissances plutôt que dans une logique d'asservissement d'un groupe par rapport à un autre. Bref, la co-construction passe par la reconnaissance explicite des compétences de chacun des partenaires et de leur apport indispensable à l'état des connaissances.

Cela dit, cette expérience porte sa pierre à l'édifice infini des connaissances sur les conditions de réalisations de projets de recherche partenariale en général, et sur le Théâtre-forum comme médium dialogique en particulier : d'abord, par le biais de la participation continue du praticien dans divers groupes d'études, la réflexion sur les *best practices* d'une approche comme celle du Théâtre-forum se poursuit en s'appuyant, en partie du moins, sur les forces et faiblesses de notre modeste contribution à ce champs d'étude; ensuite, notre expérience nous

inspire des questions palpitantes de recherche que nous comptons explorer subséquemment. En l'occurrence, suivant Loser, les savoirs théoriques et pratiques sollicités *in situ* par les praticiens de Théâtre-forum dans des contextes où des luttes de pouvoir, souvent implicites, heurtent les convictions idéologiques des différents acteurs en présence et qui révèle le choc des imaginaires respectifs.

En somme, nous demeurons convaincue que le Théâtre-forum et la recherche co-constructive mériteraient d'être explorés d'avantage dans des projets futurs, et ce, afin d'actualiser leurs potentialités et de mieux cerner leurs conditions de réalisation.

Bibliographie

Andoux, C. et Gillet, A., (2011), Recherche Partenariale et co-construction de savoirs entre chercheurs et acteurs : l'épreuve de la traduction, *Revue Interventions Économiques*, 43, pp.1-20;

Andoux-Lemoine, C., (2008), Les partenaires de recherche entre chercheurs et acteurs associatifs, consulté sur internet le 2011-08-25, <http://ecorev.org/spip.php?article757>, pp.1-6;

Baiocchi, G., (2006), Performing democracy in the streets :Participatory Budgeting and Legislative Theatre in Brazil, In Cohen-Cruz J. et Schutzman M. Editors, *A Boal Companion Dialogues on theatre and cultural politics*, Routledge, pp.78-87;

Balfour,M., (2009), The politics of intention: looking for a theatre of little changes, *Research in Drama Education*, 14:3, pp.347-359;

Bellot, C et al. (2005), *Judiciarisation et criminalisation des populations itinérantes de Montréal*, Rapport de recherche pour le Secrétariat National des Sans-abri, 144 p.;

Bellot, C., (2001), *Le monde social de la rue: expériences des jeunes et pratiques d'intervention à Montréal*, thèse présentée à la faculté des études supérieures Ph.D en criminologie, Université de Montréal, 290 p.;

Bensalah, T., (2006), Theatre of the Oppressed and Feminism, *Under Pressure Theatre of the Oppressed International Newsletter*, 25;

Berger, M. et Sanchez-Mazas, M., (2008), La voix des sans domicile. Des usages sociaux du jeu démocratique dans les espaces Dialogue en Belgique, In Payet, J.P. et al, dir., *La voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance*, Collection «Le sens social», PUR, pp.181-194;

Berman, M., (1986), Take it to the Streets Conflict and Community in Public Space, *Dissent*, 33, pp.476-485;

Boal, A., (2002), *Games for Actors and Non-actors*, Routledge, 301 p.;

_____, (1998), *Legislative Theatre: Using Performance to Make Politics*, Routledge, 254 p.;

_____, (1983), Aux limites du théâtre d'intervention: Le 'Théâtre de l'Opprimé' en France, In Ebstein et Ivernel, (1983), *Le théâtre d'intervention depuis 1968*, l'Age d'homme, pp. 152-164;

_____, (1979) *Theater of the Oppressed*, Urizen Books, 197 p.;

Bohman, J., (1996), *Public Deliberation Pluralism, Complexity, and Democracy*, The MIT Press, 253 p.;

Blondiaux, L. et Sintomer, Y., (2002), L'impératif délibératif, *Politix*, 57, pp.17-35 ;

Brown et al. (2003) Framing practice-research engagement for democratizing knowledge, *Action Research*, 1:1, pp.81-102.

Callon, M., (1986), Éléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques dans la baie de Saint-Brieuc, *L'Année sociologique*, pp.169-208 ;

Capra, F., (2007), Foreword, In *Theatre for Living the art and science of community-based dialogue*, Trafford Publishing, pp. 14-19;

Cohen-Cruz, J., (2006), Redefining the private From personal storytelling to political act, In Cohen-Cruz J. et Schutzman M. Editors, *A Boal Companion Dialogues on theatre and cultural politics*, Routledge, pp. 103-113;

Couturier, Y., (2002), Les réflexivités de l'œuvre théorique de Bourdieu : entre méthode et théorie de la pratique, *Esprit Critique*, 4 :3, consulté sur internet, <http://www.espriteritique.fr>;

Cohen-Cruz, J., (1994), Mainstream or Margin? US activist performance and Theatre of the Oppressed, In *Playing Boal Theatre, Therapy, Activism*, Mady Schutzman and Jan Cohen-Cruz editors, Routledge, pp. 110-124;

Daly, G., (1998), Homelessness and the Street: Observation from Britain, Canada and the United States, In Fyfe, N.R., dir., *Images of the Streets Planning, Identity and Control in Public Space*, Routledge, pp.111-128;

Delli Carpini, M.X. et al., (2004), Public Deliberation, Discursive Participation, and Citizen Engagement : A Review of the Empirical Literature, *Annual Review of Political Science*, 7, pp.315-344;

Denoit, N., (2003), Un préalable au débat public: Rendre la ville sensible, In Castagna et al, dir., *La situation délibérative dans le débat public*, Volume 2, *Collections Perspectives "Villes et Territoires"*, 11, Presse Universitaires François-Rabelais, pp. 297-309;

Diamond, D., (1994), Out of the Silence Headlines Theatre and Power Plays, In *Playing Boal Theatre, Therapy, Activism*, Mady Schutzman and Jan Cohen-Cruz editors, Routledge, pp. 35-53;

_____, (2007), *Theatre for Living the art and science of community-based dialogue*, Trafford Publishing, p. 336;

Dolan, J., (2010), Utopia in Performance, *Theatre Research International*, 31:2, pp.163-173;

Dundjerovic, A.S. et Bateman I.N., (2006), Antanas Mockus's Cultural Cindadana: Theatrical Acts for Cultural Change in Bogotá, Colombia, *Contemporary Theatre Review*, 16:4, pp. 457-467;

Dwyer, P., (2004), Making Bodies Talk in Forum Theatre, *Research in Drama Education*, 9:2, pp.199-210;

Fabian, J., (2001), *Anthropology with an Attitude : Critical Essays*, Stanford University, pp. 158-178;

Filewood, A., (1987), Documentary and Audience Intervention: It's About Time, In *Collective Encounters: Documentary Theatre in English Canada*, University of Toronto Press, pp.152-181;

Fischbach, F. (1999), *Fichte et Hegel la Reconnaissance*, Collection Philosophies, Presses Universitaires de France, p.133;

Fisher, A.S., (2011), Developing an ethics of practice in applied Theatre: Badiou and fidelity to the truth of the event, *Research in Drama Education*, 10:2, pp.247-252;

Fraser, N., (1992), Rethinking the Public Sphere: A Contribution to the Critique of Actually Existing Democracy, In Calhoun, C., Dir., *Habermas and the Public Sphere*, MIT Press, pp. 109-142;

Fraser, N. et Honneth, A., (2003), *Redistribution or Recognition? A Political-Philosophical Exchange*, Verso, 276 p.;

Gallagher, K. et Rivière, D., (2007), When Drama Praxis rocks the Boat : struggles of subjectivity, audience, and performance, *Research in Drama Education*, 12:3, pp. 319-330;

Gaudreau. P., (2005), Faire face au «pas dans ma cour», *Nouvelles Pratiques Sociales*, 17 :2, PUQ, pp. 160-165;

Goodin. R.E., (2003), *Reflective Democracy*. Oxford University Press, 279 p.;

Grosjean, B., (2007), Théâtre forum: pour une étude ludique des interactions et des stratégies de changement. *Amlet*, 23, pp. 1-5;

Gutman, A. et Thompson, D., (1997), *Democracy and Disagreement*, The Belknap Press of Harvard University Press, 423 p.;

Hamel, P., (2008), *Ville et débat public Agir en démocratie*, Les Presses de l'Université Laval, 175 p.;

Honneth, A., (1995), Integrity and Disrespect: Principles of a Conception of Morality Based on a Theory of Recognition, In *The Fragmented World of the Social: Essays in Social and Political Philosophy*, State University of New York Press, pp.247-260;

Honneth, A. (2003), The Point of Recognition: A Rejoinder to the Rejoinder, In *Redistribution or Recognition? A Political-Philosophical Exchange*, Verso, pp.237-267;

Honneth, A., (2007), Le motif de tout conflit est une attente de reconnaissance Entretien avec Axel Honneth, *Mouvements*, 49, pp. 145-152;

Honneth, A., (2007), Recognition as Ideology, In Van Den Brink, O. Et Owens, D., dir., *Recognition and Power. Axel Honneth and the Tradition of Critical Social Theory*, Cambridge, pp. 323-347;

Hunter, M.A., (2008), Cultivating the art of safe space, *Research in Drama Education*, 13:1, pp.5-21;

Jorgensen, D.L., (1989), *Participant Observation: A Methodology for Human Studies*, Sage, pp.12-25;

Kahane, D., (1999), Symposium: Diversity & Civic Solidarity Diversity, Solidarity and Civic Friendship, *The Journal of Political Philosophy*, 7:3, pp. 267-286;

_____, (2002), Délibération démocratique et ontologie sociale, *Philosophie*, 29:2, pp. 251-286;

Kohn, M., (2004), *Brave New Neighborhoods the Privatization of Public Space*, Routledge, London et New York, 232 p.;

Knauer, J.T. et Melville, K., (2003), Bridging the Expert-Citizen Divide in Classrooms, Organizations and Communities, In Castagna et al, *La situation délibérative dans le débat public*, Volume 2, Presse Universitaires François-Rabelais, pp. 137-149;

Lamoureux, J., (2004), Citoyenneté et mouvement communautaire au Québec: théâtralisation et figuration d'autres scènes du politique, *Cahiers de l'Action Culturelle*, 3 :1, pp. 65-70;

Lamoureux. D., (2008), Démocratiser radicalement la démocratie, *Nouvelles Pratiques Sociales*, 21 :1, pp.121-136;

Lefébure, P., (2007), La CPDP sur l'extension du tramway à Paris (2006) comme occasion d'interroger les ambiguïtés du débat public, In Revel et al., Dir., *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, La découverte, pp. 167-177 ;

Le Texier. E., (2006), Minorités et espace public dans la ville. Le «Chicano Park» à San Diego (Californie), *Espaces et sociétés*, 123, pp. 85-157;

Leydet, D., (2002), Introduction, *Philosophiques*, 29:2, pp. 175-191;

Leydet, D. et Pourtois, H., (2005), Pluralisme et conflits dans les théories contemporaines de la démocratie, *Archives de philosophie du droit*, 49, UQAM, pp. 71-92;

Linds, W., (2006), Metaxis : Dancing (in) the in-between, In Cohen-Cruz J. et Schutzman M. Editors, *A Boal Companion Dialogues on theatre and cultural politics*, Routledge, pp. 114-124;

Loser, F., (2010), *La médiation artistique en travail social. Enjeux et pratiques en atelier d'expression et de création*, Collection du centre de recherche social, les Éditions, Genève, 272 p.;

Marcant, O. et Lamare, K., (2007), Espaces publics et co-construction de l'intérêt général : apprentissages croisés des acteurs, In Blatrix, C. et al., Dir., *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, La découverte, pp.227-238;

Markell, P. (2003), *Bound By Recognition, a critical engagement with the politics of recognition*, Princeton University Press, 320 p.;

Martineau, M. et Lepage, D., (2006), *Le Théâtre d'intervention au Québec, une pratique plurielle et des défis*, rapport présenté pour le sous-comité reconnaissance du comité permanent en théâtre d'intervention (C.P.T.I.), pp. 1-7;

Miller, G., (2003), *Rescuing Recognition: A Critique of Bound by Recognition*, www.citation.allacademic.com/.../p212357-1-php, pp.1-33;

Mitchell. D., (2003), *The Right to the City Social Justice and the Fight for Public Space*, New York, London, The Guilford Press, 270 p.;

Neelands, J., (2007), *Taming the Political: the struggle over recognition in the politics of applied Theatre*, *Research in Drama Education*, 12:2, pp.305-317.

Nordmann, C., (2006), *Bourdieu/Rancière-la politique entre sociologie et philosophie*, Éditions Amsterdam, Paris, 179 p.;

Österlind, E., (2008), Acting out of habits –can Theatre of the Oppressed promote change? Boal's theatre methods in relation to Bourdieu's concept of habitus, *Research in Drama Education*, 10:1, pp.71-82;

Parazelli, M., (2004), Jeunes de la rue et gestionnaires urbains Une topologie conflictuelle, In Boudreault P.W., dir., *L'imaginaire urbain et les jeunes : la ville comme espace d'expériences identitaires et créatrices*, sous la direction de, Presses de l'UQAM, Ste-Foy, pp. 182-201;

_____, (2009), Le défi du renouvellement démocratique des pratiques d'action et d'intervention sociales, *Nouvelles pratiques sociales*, 22 :1, pp.3-12;

Payet, J.P., (2011), L'enquête sociologique et les acteurs faibles, *SociologieS*, consulté sur internet le 2012-01-16, sociologies.revues.org/3629;

Payet, J.P. et al. (2008), *La voix des acteurs faibles. De l'indignité à la reconnaissance*, Collection «Le sens social», PUR, p.248;

Payet, J.P. et Battegay, A. (2008), *La reconnaissance à l'épreuve explorations socio-anthropologiques*, Septentrion Presses universitaires, 321 p.;

Petiau, A. et Pourteau, L., (2011), Regard sur la participation de populations marginalisées à la recherche-action. Le cas des squatters en Ile-de-France, *Revue Interventions Économiques*, 43, pp.1-17;

Popen, S., (2006), Aesthetic spaces/imaginative geographies, *In* Cohen-Cruz J. et Schutzman M. Editors, *A Boal Companion Dialogues on theatre and cultural politics*, Routledge, pp. 125-132;

Pourtois, H., (2002), Luttes pour la reconnaissance et politique délibérative, *Philosophiques*, 29:2, pp. 287-309;

Prentki, T., (2012), *The fool in European Theatre Stages of Folly*, Palgrave Macmillan, pp.201-220;

Rawls, J., (1993), *Justice et Démocratie*, Éditions du Seuil, Paris, 385 p.;

Reinelt, J. et Hewitt, G., (2003), The Prisoner's Dilemma: Game Theory, Conflict Resolution, and the New Europe, *Contemporary Theatre Review*, 13:2, pp. 41-55;

Renault, É., (2004), *L'expérience de l'injustice Reconnaissance et clinique de l'injustice*, Éditions La Découverte, p. 412;

Renault, É. Et Zeneidi-Henry, D., (2008), Formes de reconnaissance conflictuelle : relation sociales, appropriation de territoire, culture et politique dans un groupe de Punks squatters, *In* Payet J.P. et Battegay, A., dir., *La reconnaissance à l'épreuve explorations socio-anthropologiques*, Septentrion Presses universitaires, pp.193-200;

Revel et al. (2007), *Le débat public : une expérience française de démocratie participative*, La découverte, 393 p.;

Ricoeur, P., (2004), *Parcours de la reconnaissance trois études*, Éditions Stock, Paris, 386 p. ;

Rohd, M., (1998), *Theatre for Community, Conflict & Dialogue The Hope is Vital Training Manual*, Heineman, 150 p.;

Rössler, B., (2007), Work, Recognition, Emancipation, *In* Van Den Brink, O. Et Owens, D., dir., *Recognition and Power Axel Honneth and the Tradition of Critical Social Theory*, Cambridge, pp.135-163;

Roy, S. 2008. Itinérance et non-reconnaissance: le rapport social à l'action. *In* J-P., Payet et A. Batteguay, dir., *La reconnaissance à l'épreuve Exploration socio-anthropologique*, France: Presses Universitaires du Septentrion, pp.201-208;

Salverson, J., (2001), Change on who's terms? Testimony and an Erotics of Injury, *Theatre*, 31:3, pp.119-125;

_____ (1999), Transgressive Storytelling or an Easthetic of Injury : Performance, Pedagogy and Ethics, *Theatre Research in Canada*, 20:1;

_____ (1996), Performing Emergency: Witnessing, Popular Theatre, and the Lie of the Litteral, *Theatre Topics*, 6:2, pp.181-191;

_____ (1994), «Playing with tension»: What «voice» does popular theatre speak?, *Canadian Theatre Review*, 78, pp.4-8;

Sanders, L.M., (1997), Against Deliberation, *Political Theory*, 25:3, pp. 347-376;

Schutzman, M., (1994), Brechtian Shamanism The political therapy of Augusto Boal, In Mady Schutzman and Jan Cohen-Cruz editors, *Playing Boal Theatre, Therapy, Activism*, Routledge, pp. 137-157;

Schutzman, M. et Cohen-Cruz, J., (1994), *Playing Boal Theatre, Therapy, Activism*, Routledge, 245 p.;

Sénécal, G. Et Herjean, P., (2008), Le quartier comme espace transactionnel, *Cahiers de géographie du Québec*, 52:146, pp.191-214;

Shaughnessy, N., (2011), Truths and lies : exploring the ethics of performance application, *Research in Drama Education*, 10 :2, pp.201-212;

Shragge, É., (2006), *L'action communautaire: dérives et possible*, Écosociété;

Snow, D. et Anderson, L., (2001), Salvaging the Self, In Branaman, A., dir., *Self and Society*, Blackwell, pp.219-241;

Spry, L., (1994), Structures of Power Toward a theatre of liberation, In Mady Schutzman and Jan Cohen-Cruz editors, *Playing Boal Theatre, Therapy, Activism*, Routledge, pp. 171-185;

Taussig, M. et Schechner, R., (1994), Boal in Brazil, France, the USA An interview with Augusto Boal, In Mady Schutzman and Jan Cohen-Cruz editors, *Playing Boal Theatre, Therapy, Activism*, Routledge, pp. 17-35;

Taylor, P., (2003), *Applied Theatre Creating Transformative Encounters in the Community*, Heinemann, 137 p.;

Williams, M.S., (2002), Représentation de groupe et démocratie délibérative: une alliance malaisée, *Philosophiques*, 29:2, pp. 215-249.

Wright, T., (1997), *Out of Place Homeless Mobilizations, Subcities, and Contested Landscapes*, State University of New York Press, 408 p.;

Young, I.M., (1994), Justice and Communicative Democracy, In Gottlieb, R. Dir., *Tradition, Counter-Tradition, Politics: Dimensions of Radical Democracy*, Philadelphia, pp.123-144;

Annexe : Mains Tendues

Tableau de distribution par scène

Scène	Cap	Oz	Sylva in	Déd é	Mau ve	Pasc al	Donal d	Lu c	Mus ik	DT	Autr e
PERCUSSION Intro Guitare	Fig. i- mag e	Fig. i- mag e	Fig. i- mag e	Fig. i- mag e	Fig. i- mag e	M Nar.		MJ			
Sc.1 File d'attente	Ho mm e	TTP	EVI	MM	Fille						
MUSIQUE					M						
Monologue Le citoyen						X					
MUSIQUE					M						
Scène 2 La rafle	TN	P			T	I					
Monologue Potman			X								
MUSIQUE					M	M			M		
Scène 3 Le trafic	P2		TN	Rev. (fig.)	P1						

Monologue Visite guidée					X						
SCÈNE 4 Commerçant et son asso.	C	Gan g	Gan g	Gan g	TiNé ant (L)	Prés .					
Scène 5 Le chien				A			C				
Monologue (le chien)				X							
Monologue Le bloc		X									
Scène 6 Le Squatt	X S	T	T	P	T	G					
Scène 7 Logique de service						TN	I				
Scène 8 L'enquête	P1		G	F	P2						
MUSIQUE					M						
Scène 9 La suite	D	S	EVI	V	L						

Légende : M=musicien, X=monologue, Fig. =figurant

INTRO-Images

Distribution

Narrateur	Meneur de jeu
comédien	Luc

Narrateur appelle l'attention du public à l'aide de la percussion.

Meneur de jeu lit sur percussion rythmant le tout la brève présentation qui suit alors que les participants présentent une séries de photos de groupe en dix images corporelles.

Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, bonsoir!

Et bienvenue à ce merveilleux camp de réflexion artistique :

L'État d'Urgence (1).

Nous sommes La troupe _____ (2).

Nous sommes jeunes (3),

beaux (4),

séduisants (5),

sympathiques (6),

et nous venons vous faire du théâtre (7).

Mmmph! Non, gang. C'est pas tout à fait ça.

En fait, nous venons, avec l'aide de Mise au jeu (8)

ouvrir une réflexion (...) (9),

par l'entremise du théâtre (10)!

Narrateur

Bienvenue dans le centre-ville de Montréal! Le plus gros show de théâtre en ville : toujours la même pièce, avec les mêmes décors mais les acteurs changent tout le temps.

Sur air chanté à la guitare par Narrateur

Un autre soir, dans le centre-ville
 On se dit qu'y a rien à faire,
 on noie sa petite misère en regardant les filles
 L'autobus est passé, le monde est ben stressé
 À voir le monde de même, ça m'a faite décrocher

Dans un monde de fous, les gens sensés
 Se retrouvent à, se retrouvent à l'asile
 Moi chu pas fou, pour relaxer, mon oasis à moi
 c'est le centre-ville.

Scène 1 La file d'attente

Distribution

Homme	TTP	EVI	MM	F
Olivier	Capone	Sylvain	André	Mauve

Devant la Maison du Père. Plusieurs hommes font la file d'attente.

Un homme veut passer devant EVI, d'autres viennent le défendre, insultes, la ligne se refait.

EVI- Merci les gars. D'habitude je m'obstine pas trop avec les achalants mais à soir y fait frette en crise...

- TTP- En crise...
- MM- Je te connais pas... c'est ton premier hiver dehors?
- EVI- Ouais... chu un peu mal pris dans le moment. Mais je resterai pas dehors longtemps...
- MM- As-tu un bon sleeping?
- EVI- J'en avais un pas pire, oui... mais là je me suis faite voler mes sacs par un esti de cave.
- TTP- Ça prends-tu un esti de crotté...
- MM- Avais-tu ben des affaires dedans?
- EVI- Pas tant... mais j'avais mes lames de rasoirs. J'ai l'hépatite, moi... Le monde sont caves. Y volent des affaires mais y savent même pas quoi...
- TTP- (*à EVI*) Tu iras te chercher une couverture à *Welcome*
- EVI- J'y avais pensé. Y t'en donne plus si tu couches pas là. Pis moi y est pas question que je couche là.
- MM- C'est une manière de te contrôler. Y disent qu'ils veulent nous aider mais dans le fond, y veulent juste qu'on utilise leurs services pour continuer d'avoir leurs subventions.

TEMPS

- EVI- Ahhhhh.... Crisse.... J'ai frette....
- TTP- Si tu veux, je peux te fournir de quoi qui va assez te geler que t'auras plus frette!
- EVI- Ouin... *Hésitation*... Non, merci.

Arrive en courant une fille ben gelée qui saute dans les bras de MM.

MM- Salut ma belle.

Fille- Chu contente de te voir.

MM- Pis? Finalement t'es partie avec lui l'autre soir?

F- Certain... t'checke-moi le front... asti de sauvage...*Ils se serrent*
 ...à TTP T'aurais-tu quelque chose pour moi?

TTP- T'aurais-tu de l'argent pour moi?

F- Regarde, fais-moi pas chier. Je file pas, là. Je vais te payer, promis. Je vais trouver quelque chose.

TTP- Je vais y penser. Repasse me voir vers 7 heures.

Elle quitte.

EVI- Bon ben, moi je crisse mon camp...

MM- Où tu vas aller?

EVI- Je le sais pas. Mais là j'ai trop frette. Je vais marcher un peu, ça va me réchauffer.

MUSIQUE

Monologue-Le citoyen

Distribution

Le citoyen	Tinéant (musicienne)	Potman	Passant
comédien	Érika	Sylvain	Michael

J'ai toujours aimé Montréal. C'est une belle ville. Sauf que plus je vieillis, plus que j'ai peur de me promener le soir. Même le jour, j'ai peur. C'est plein de monde bizarre, des fous qui restent dans la rue. Des gangs qui vendent de la drogue. C'est rendu qu'on se fait demander une cigarette à chaque coin de rue. Moi, quand je les vois, je sais plus où me mettre. Ils me parlent. Ils me demandent de l'argent. Moi, je fais semblant de pas les voir. Ben quoi? À mon âge, ça se peut être sourd!?! J'ai l'impression qu'ils me jugent. J'ai peur qu'ils m'engueulent si je leur dis non. Alors j'aime autant rien dire.

Pis on dirait qu'ils font exprès de choisir les places que le monde aime pour aller les acher. Moi j'aimais bien ça aller au théâtre avant. J'y vais plus. Ça finit trop tard. Mais là, il paraît qu'ils vont réaménager ce coin-là, pour faire un quartier des spectacles, qu'ils disent? IL faudrait pas qu'il y ait juste plus de lumières plus de policiers pour que ce soit plus sécuritaire....

Un passant entre côté cour et passe devant deux itinérants.

Tinéant Potman : Aurais-tu une cigarette?

Passant : Veux-tu bien me foutre la paix avec ta cigarette, fais comme tout le monde, trouve toi donc une job pis achète-toi-en des cigarettes!!!

Tinant Potman : En as-tu une job? Donne-moi en donc! Donne-moi en une job....

Passant : vous êtes ben toutes pareils...

Les comédiens figent

Citoyen : J'aime pas ça les voir. Il doit ben y avoir moyen de leur demander d'aller ailleurs? Ou ben de leur construire un centre? On paye assez de taxes. Moi chu ben d'accord avec ça que le gouvernement les aide. Mais qu'il nous aide nous autres aussi.

.Citoyen arrive dans la scène figée des trois personnages, au moment où il parle, les acteurs défigent.

....excusez, est-ce que je peux vous aider?...

Passant : On t'as-tu demandé de quoi toi? Laisse-donc le monde tranquille...

Citoyen : *se soumet, tous sortent de scène. Le Passant, côté jardin.*

MUSIQUE

Scène 2 La rafle

Distribution

Ti Néant (T)	Intervenant (I)	Policier (P)	Scarfo (TN)
Marie	Pascal	Oz	Cap

Dans un organisme.

TiNéant- Coudonc! Où est-ce qui est passé tout le monde? Y avais-tu une manif pis je m'en rappelais pus?

Intervenant- Toi? T'étais où?

T- J'ai été faire un tour en campagne. As-tu vu Maboule? On avait rendez-vous en face de chez Dupuis. C'est pas son genre de manquer un rendez-vous. J'avais des affaires pour lui...

I- Y a eu une opération hier. Y ont embarqué tout le monde. Sans discrimination!

T- Pourquoi? Sacrament! J'espère qu'ils l'ont pas pogné. Y est mandat. Y se tenait tranquille depuis un boutte. Ça allait ben. Y vont juste y faire du trouble pour rien.

I- Identification. Y a ben des nouveaux depuis quelques temps. Qu'est-ce tu veux. Ils aiment ça savoir le nom du monde dans le coin! Sont débarqués avec des paniers à salade. C'était pas beau à voir. C'était congé férié. Y en ont profité. Personne travaillait. Tout était fermé. Pas trop de témoins... Bah! Polo pis Scarfo se sont quand même faite un peu de fun. Ils leurs ont payé une osti de traite! Scarfo, y est raide... *Les deux sourient avec une pointe de fierté. Ils figent.*

Un policier tenant Scarfo par la prise du cassage de bras (cf Sonia) traverse la scène. Ils ont tous deux essoufflés. Ils ont combattu. Ils ont tous les deux le sourire du sportif épuisé, satisfait de sa dépense d'énergie.

Scarfo- *Pas trop baveux.* Tu dois être content là? Tu devrais me remercier. Je t'ai permis de donner ton show comme il faut, là, hein? Regardez ça madame comme je suis truand. La répression, c'est pour votre sécurité qu'on fait ça. N'empêche, vous vous en êtes tiré pas pire. Pour six gars avec des matraques, vous vous défendez ben...

Le policier lève bras de Scarfo vers le haut et celui-ci gémit de douleur. Ils sortent par l'autre côté.

T- Mais toi? T'étais là? Pis t'as rien faite? Vous êtes pas supposés être là pour nous aider?

I- Qu'est-ce que tu voulais que je fasse? Si j'avais parlé trop fort, ils m'auraient embarquée moi avec. Pour eux autres, on est juste des pushers de flûte.

TEMPS

T- Pour maboule, peux-tu faire de quoi?

I- S'ils l'ont pogné, pas vraiment non. Si y a pas de famille, la loi à l'aide pas. Je peux essayer d'appeler à RDP savoir si ils l'ont. Mais je te le garantis pas, je finis à 4 heures. Toi, qu'est-ce que tu vas faire? TEMPS Tu peux aller à Droit devant, peut-être qu'ils savent...

T- Je le sais pas trop. Y finissent à quelle heure eux autres?!!!

Je vais aller faire un tour...

I- T'es sur les nerfs là. Tu le sais que ça va te donner le goût de consommer...
essaye donc de trouver quelqu'un à jaser

T- Ah, c'est correct. Lâches-moi tranquille.

Monologue Potman

Distribution

Personnage
Serge

Salut tout le monde. Je m'appelle Potman. Je suis un ancien jeune de la rue. Aujourd'hui, je vis en appartement.

J'ai commencé à vivre dans la rue quand j'ai choisi de pas avoir de responsabilités. Mais je me suis fait dire que je n'avais pas ce choix là. Je me suis fait tasser par des résidents qui se plaignaient à la police. Les gens me disaient : « Va donc travailler. » Et je leur répondais : « Donne-moi en une job... » Là, ils riaient de moi, ou de ma réponse. Ils me jugeaient. Il y a même un commerçant qui m'a chassé à coup de moppe. Eille! Une moppe! J'ai tu l'air d'un verre de coke renversé sur le plancher? Si t'avais moins peur de me parler, chose, tu verrais que je suis parlable.

Je trouve ça poche qu'on exclue des gens dans notre société. Faut arrêter de mettre les pauvres et les débiles à part de tout. Il y a du monde qui sont étiquetés, même dans la rue : les autochtones, les noirs... Tout le monde a le droit de choisir comment vivre. Même si tu reçois de l'aide sociale ou que t'as choisi de rester dans la rue.

Aujourd'hui, j'essaye de rentrer comme je peux dans la société, en me disant qu'un jour on va me prendre comme je suis. Je vais encore quêter des fois. Pour boucler mes fins de mois ou pour ma consommation. Pis quand je vois les gens passer, il y a une question que j'ai le goût de leur poser : Tu te sentiras comment si c'était toi qu'on excluait socialement? Qu'est-ce que tu ferais si c'était un de tes proches qui serait dans la rue? Si c'était un de tes enfants que tu voyais quêter, là-bas?

Pensez à ça et méditez un peu... Moi je suis un peu fatigué, je m'en vais me coucher...

(Il s'installe au banc pour la scène Le trafic)

MUSIQUE

Scène 3 : Le trafic

Distribution

<i>TN</i>	<i>Policier (P1)</i>	<i>Policier (P2)</i>	<i>Revendeur</i>
<i>Serge</i>	<i>Mauve</i>	<i>Capone</i>	<i>Oz</i>

À Jardin, TiNéant relaxe sur un banc de parc. À Cour, un revendeur de drogue fait des transactions, sous l'œil plus ou moins complice d'un policier. Le policier s'approche de TN.

Policier- Bon, il serait temps que tu circules, là.

TiNéant- Pourquoi? J'ai rien d'autre à faire, là. Je relaxe un peu. J'ai ben le droit?

P- Écoute, tu monopolises du mobilier urbain. Ces bancs-là sont pour tout le monde. Pis toi tu empêches le monde de venir s'asseoir.

TN s'assoit par terre.

P- Me niaises-tu?

TN- Pas du tout. Le banc est libre, là. Mais y a personne qui vient s'asseoir. Ils doivent avoir peur de toi!!!

P2 commence à rédiger une contravention.

P- Je vais avoir besoin d'une carte d'identité.

TN- Comment ça?

P- Tu es une nuisance à la libre circulation (cf Mauve). Tu bloques le trottoir.

TN- Ben voyons donc, y est grand en masse ce trottoir-là. Je prends moins de place que le pot de fleur que la ville a installé, pis tu leur donnes pas de ticket? Pis le gars qui arrête pas de vendre du stock de l'autre côté de la rue, tu fais rien pour ça?

P- T'as vu ça toi? *Il tourne une nouvelle page sur son calepin de ticket.* Complicité pour trafic de drogue... je vais avoir besoin d'une pièce d'identité...

TN- Depuis tantôt que tu le regardes, t'es pas complice toi?

P- Je pense que je sais plus que toi comment faire ma job. Regarde, je vais être correct avec toi, je te donne 30 secondes pour décamper...

MONOLOGUE- La visite guidée

Distribution

Personnage
Marie

À un moment donné, j'avais embarqué dans un projet (...) On avait organisé des visites guidées du quartier. C'était nous autres les guides. Y a une vieille madame qui était venue participer. Elle, ça faisait 20 ans qu'elle habitait le quartier. À la fin de la visite, elle est restée avec nous autres un bon boutte, pour prendre un café. Elle nous a dit qu'elle avait découvert des choses qu'elle avait jamais vues dans son quartier. Ben... qu'elle avait déjà vues, mais pas de cette manière-là. Eille, moi j'étais content. On avait réussi notre objectif. Ça fait que j'y ai

demandé : « Comme quoi, par exemple? » Elle a dit : « Ben... vous autres, par exemple. Je vous avais déjà vu mais, je pensais pas que vous étiez comme ça. » Depuis ce temps-là, je me suis rendu compte qu'elle se promène souvent dans le quartier, pis que moi, je l'avais jamais remarquée avant. Je me vante pourtant de connaître mon quartier!!! À c't'heure, on dirait qu'on se reconnaît. On se salue. Des fois elle me donne une piastre, ou ben un café. Souvent j'y aide à porter ses sacs d'épicerie. Qu'est-ce tu veux, elle est rendue vieille la madame. Des fois je me demande où c'est que je vais être, quand je vais être rendu assez vieille pour pus être capable de porter mes sacs...

Scène 4 Le commerçant et son association

Commerçant (C)	Président (P)	TiNéant	« Gagne »
Carl	Pascal	Sylvain	Tous les autres

Un commerçant prend l'air devant son magasin. Arrive son président d'association des commerçants.

Président- Salut, salut! Fais beau, hein? Pis? Les affaires vont bien?

Commerçant-Ah! On peut pas se plaindre. Je pense que j'ai réglé mon problème de pétage de vitrine! Depuis trois mois que j'ai du monde qui couchent dans mon entrée, j'ai pas eu une vitrine de pétée. Si je peux faire durer ça au moins un an, je vais essayer de me négocier une baisse de mes primes d'assurances.

P- Ben justement, à ce sujet-là.... Tu sais qu'en tant que président de l'association des commerçants, il faut que je tienne compte des demandes de tout mon monde. On est pas tout seul. Pis là, les autres commerçants m'ont demandé de venir te voir pour mettre un terme à l'entente que t'as avec te gang. Ils voudraient qu'on clean la place un peu.

C- Ben là. Moi ça protège mes vitrines pis le jour y sont pas là, fait que ça dérange pas mes clients.

- P- Ouais mais les clients des autres, sont là le soir pis la nuit, pis ça dérange. Ça sent la pisse, c'est dégueulasse.
- C- Ah non par exemple... Moi ma gang, ils me tiennent ça ben propre. Ça fait partie de l'entente. Pour la pisse, je regarderais plutôt du côté de tes clients, qui en boivent six pis qui en pissent douze... dehors... à l'endroit où il y a du monde qui dorment.
- P- Pis ta gang, y pissent où d'abord?
- C- Effectivement, y a pas grand place pis c'est un problème. Heureusement, y a l'UQAM!
- P- N'empêche... Y a jamais eu autant de fuckés sur Ste-Catherine. S'il fallait qu'y arrive un accident. Le monde a peur.
- C- Je comprends ton problème.
- P- NOTRE problème. Pis si notre problème se règle pas, comme organisme, on va faire un *moove*.
- C- Pourtant moi, je dors ben mieux depuis trois mois... J'ai un souci de moins.
- P- Ça va par contre t'en faire un nouveau, pis un gros, si tu te mets ton association de commerçant à dos...
- C- Je pourrais jaser avec eux ma gagne pour leur demander une liste de monde correct qui pourraient dormir dans les entrées des autres commerçants aussi...
- P- On pense que c'est pas un bon message à envoyer que le centre-ville c'est un dortoir à ciel ouvert.
- C- Qu'est-ce que je fais moi là?
- P- Toi, je le sais pas, mais moi, je compte sur toi.

Commerçant rencontre sa gang

- C- Ouin, ben je suis désolé, mais ça chiale pas mal. Va falloir que vous alliez faire un tour ailleurs pour un bout. L'association des commerçants veut faire un *move*.

TiNéant- C'est ben plate! On était ben icitte... c'est pas mal passant. Faut que ça passe pour que ça paye. Icite, le monde nous donnent même pendant qu'on dort. Tu peux pas les envoyer chier, ton association?

C- J'ai pas grand pouvoir...Je suis obligé d'être membre.

Ti Néant : Si toi t'as pas grand pouvoir, qu'est-cé tu penses qu'on a nous autres?

C- On est dans un système capitaliste mais c'est quand même pas comme si on vivait dans une démocratie!!! *Les deux se frappent le poing.* Regarde, prenez trois semaines pis revenez me voir, on verra comment ça va se passer...

Scène 5 Interruption Le chien

Concierge (C)	Acteur
Dominique	Jennie

Une personne entre dans la salle et invective les acteurs sur scènes, qui décrochent de leur rôle.

Concierge- Eille, c'est-tu à vous autres le chien qui traîne dehors depuis trois heures?

Acteur- *Ironique* « Bonjour, excusez-moi de vous déranger... » De quel chien tu parles? Parce que celui habillé en bleu j' y dis souvent de pas traîner icitte mai il ne m'écoute pas!

C- Très drôle. On a pas le droit de laisser traîner des chiens sans surveillance. C'est un endroit public icitte.

- A- Premièrement, ça fait juste une heure que je suis arrivé. Mon chien y est plaqué, pis y est attaché DANS la cour. Est tranquille. A fait de mal à personne.
- C- Ouais ben moi ça fait pas mal plus qu'une heure que je suis là pis elle était là quand je suis arrivé. Fait que fais-la dégager ou je la fais ramasser. C'est un parking, elle pourrait se faire écraser par un char. C'est dangereux pour les chars. *Il quitte ainsi que les autres personnages laissant A seul en scène.*
- A- C'est pour mon chien que c'est dangereux le beigne. Où tu veux que je la laisse? Je peux pas la rentrer en-dedans. Les chiens c'est comme la cigarette, dehors! Je ne suis pas pour la laisser toute seule chez nous non plus. C'est un bébé, est toute petite pis ben joueuse en plus. Elle va venir folle tu seule. Laisse-tu ton enfant tu seul chez vous? Pis ta grand-mère? Je m'occupe mieux de mon chien que toi de ta propre famille. J'y parle plus que toi à tes propres enfants, je suis certain. Pis a m'aime plus aussi. Elle me reproche jamais rien, elle. *TEMPS* C'est normal que nos enfants nous fassent des reproches à un moment donné. J'en ai faite à mes parents. J'aimerais juste ça que le monde comprenne que mon chien c'est quelqu'un, avec une personnalité qui lui est propre pis avec qui je vis. C'est l'être vivant avec qui je communique le plus dans ma semaine.

Monologue-Le Bloc

Distribution

Personnage
Olivier

Moi, ce que je trouve le plus difficile dans la réinsertion, c'est quand je reviens dans mon appartement. Je suis tout seul. Je m'ennuie. Pis là ben, je vois noir.

Mon bloc c'est l'enfer. Je capote là-dedans. Y a un trou de balle dans chaque porte. Des seringues qui traînent dans le corridor. Y en a qui se battent. Y en a qui se gèlent. Y a l'autre qui jouit tellement fort que les murs tremblent. Sont pas ben ben épais tu vas me dire.

Feignant de beugler au voisin d'au-dessus.

Mets-en un petit peu moins, fille. Il te croira pas encore ben longtemps ton avocat.

Des fois, je suis content. Je passe une bonne journée. Je fais une couple de piastres en déchargeant des boîtes pour le dépanneur. Pis là je rentre dans mon appartement. Je suis tout seul. Je m'ennuie. Pis là, je vois noir.

Scène 6 Le Squatt.

Distribution

Squatt (S)	Guide (G)	Policier (P)	Touristes
Carl	Pascal	Dédé	Les autres

Squatt- À un moment donné on s'était faite un vrai beau squatt! On était 3. Ça marchait ben. On voulait trouver une place tranquille qui impliquerait pas de résidants ou de commerces, pour pas avoir à faire au SPVM. Des fois, il s'agit juste de savoir quel boutte de terrain appartient à qui.

Qu'est-ce tu veux, ils se parlent pas ce monde-là. La rue pis le trottoir est surveillé par un, la bande de gazon par un deuxième, pis l'entrée du métro par deux autres qui s'entendent pas sur la responsabilités de chaque tuile du plancher. C'est comme les viaducs : en-dessous c'est provincial, même si t'es en ville. Ou ben comme le CP. Anyway, je vous dirai pas c'est où, j'y retournerai ben peut-être, quand ce sera plus tranquille. Pis à un moment donné, il s'est passé quelque chose de bizarre...

Bruit d'autobus qui freine. À Jardin, un guide touristique mène un groupe. Les touristes déboulent, photographient le squatt, serrent la main de Squatt, lui donnent de l'argent, des sandwiches, se font photographier avec lui...burlesque...

Guide- Comme je vous le disais, Montréal est vraiment une ville très ouverte, très tolérante. Sa communauté gaie est une des plus respectées des grandes villes du monde et ses services policiers ont un bon dialogue avec les résidents sans domiciles fixes, qui peuvent y vivre avec un sentiment de sécurité.

Les touristes quittent à Cour. Le guide traîne. Squatt s'approche.

S- Dis-moi donc toi... C'est qui qui t'as dit qu'on était icitte?

G- Un gars que j'ai rencontré au bureau du tourisme. Pis? Aimes-tu ça? Si ça te tente, j'ai 250 Chinois en ville la semaine prochaine. *TEMPS. Squatt réfléchit.*

S- Es-tu capable de les amener sur l'heure des repas? *Ils se serrent la main.*

G- On va voir ce qu'on peut faire. *Il rejoint les touristes.*

S- Eille là c'est devenu hot! Pendant 2-3 semaines le frisé est venu faire son tour avec des touristes pis nous autres on a fait la piastre pis on a mangé..., chinois!

G- Après les prostituées, t'es mon meilleur vendeur.

TEMPS

S- Évidemment, ça faite jaser. Les riverains se sont plaints. C'était rendu qu'on était 70 là-dedans! Pis y sont venus voler toutes nos bébelles que les touristes nous avaient laissées. Crisse, y avait du beau stock là-dedans. C'était rendu qu'on avait presque la tv. Y disaient que c'était du stock qu'on leur avait volé... ou ben que, AH, ils l'avaient trouvé! Un soir, j'étais tout seul... *Police entre par Jardin.* Ah ben tabarnack! Eille! Vous êtes pas sur votre territoire icitte.

P- Ah non? Pis toi? C'est qui qui va dire que t'étais icitte à soir? *Il détruit le squatt avec violence. Quand il a fini, il se retourne vers Squatt.*

P- *Au CB. Venez-vous en les gars. Y est tu seul.*

Squatt fait un beau sourire et décampe comme un cartoon de Bugs Bunny.

Scène 7 Logique de service

Distribution

TiNéant (TN)	Intervenant
comédien	Sylvain

Dans un organisme.

TiNéant- Je comprends pas pourquoi vous vous obstinez de même. Il me semble que c'est pas logique. On procède pas de la bonne manière. On aide personne, là.

Intervenant- Bon, bon... Va falloir que tu débarques de sur tes grands chevaux, là. Ça fait des années que l'organisme roule. Je pense qu'on sait ce qu'on fait.

TN- Je suis choqué parce que vous nous écoutez pas. Ce qui se passe dans la rue, ça s'apprend pas sur les bancs d'école. Je l'ai faite la rue, moi. Je le sais. Pis je demande juste à vous aider.

I- Nous aider? Il y a ben des usagers réguliers qui nous disent que tu les mets mal-à-l'aise. Tu parles fort. Tu leur dis qu'on fait pas comme il faut. T'essayes de les convaincre. Tu leur dis de se rebeller contre nous autres. Je trouve pas que ça nous aide ben ben...

TN- Wow, wow... Je dis du mal de personne. J'essaye de les mobiliser, de les brasser. Pis je m'occupe pas juste d'eux autres dans le local icitte! Je les aide, et ils le savent. Au même titre que vous autres.

I- Ben justement. Peut-être que t'as pus besoin de nous autres. Peut-être que t'es rendu assez bien outillé pour assurer ta sécurité dehors. De toutes façons, t'es pas vraiment addict? Notre programme s'adresse aux addicts. Tu voudrais toute faire et toute décider. Mais en même temps, as-tu assez d'ambitions pour aller au bout de tes idées? Je pense que tu as besoin de réfléchir à ta position... en dehors de notre programme.

TN- Qu'est-ce que ça veut dire?

I- Qu'on en a assez discuté. Je pense pas qu'on va pouvoir finir par s'entendre. On t'inviterais à pas revenir au local pour un boutte...

TN- Ah ben, elle est bonne celle-là! Astheure que je vous ai dit tout ce que vous vouliez savoir, vous avez pus besoin de moi?

I- On a pas besoin de toi... Nous autres, on donne des services. La question c'est : toi, as-tu besoin de nous autres?

TN- Je me demande bien c'est qui qui a besoin de qui dans tout ça...

MUSIQUE

Scène 8 L'Enquête

Distribution

Policier 1 (P1)	Policier 2 (P2)	Fille (F)	Gars (G)
Carl	Mauve	Dédé	Sylvain

2 Policiers arrêtent un gars et une fille.

Policier 1- Hey! Vous deux. Papiers d'identité.

Fille- Wow! Comment ça? Qu'est-ce qu'on a fait?

P2- On nous a signalé deux personnes qui prenaient de la drogue dans le parc. On arrive, vous êtes là.

G- C'est vrai qu'il y a deux crackheads qui menaient le diable pas mal tantôt, mais ils sont partis.

P1- Tes papiers d'identités, s-v-p.

F- T'es pas obligé d'y donner.

P2- Il y a deux endroits où t'es toujours obligé de t'identifier : derrière un volant, pis dans un parc après sa fermeture.

F- crisse! Y est onze heures et 10!

P1- Le parc est fermé. Papiers d'identité.

- G- J'en ai pas. *(il devient agressif et « fronte » le policier. Celui-ci se durcit et commence son protocole d'intervention physique de connivence avec son partenaire. G baisse les yeux et courbe l'échine comme un chien qu'on dresse. Le policier se calme.)*
- P1- *(à son partenaire)* Reste ici avec lui 2 minutes. *(il s'éloigne avec la fille)*
- P1- Couches-tu avec?
- F- Ben là....
- P1- J'espère que tu te protèges. Parce que je le connais lui. T'es pas la première. Pis y est pas propre propre.
- F- Ben là... C'est pas de tes affaires.
- P1- Pourquoi tu couches dehors? Y en a plein de refuge pour femmes en difficultés. C'est dommage qu'une belle femme comme toi gâches ta vie avec de la drogue. Si tu te maganais pas, tu pourrais te trouver un mari et t'en sortir.
- F- *(enlève sa perruque, c'est un gars)* Regarde, chose, t'as-tu fini de niaiser? C'est quoi ton no. de matricule, toi? J'ai-tu fait quelque chose pas correct? As-tu quelque chose pour m'arrêter? *(TEMPS Le policier est sidéré.)* Veux-tu mes papiers d'identité?

P1- Non, non... ça va être correct. *(retrouve les deux autres)* T'as pas de papiers, toi? Viens-t-en, on va t'identifier.

Scène 9 La Suite des choses

Distribution

Leader (L)	Défaitiste (D)	Vendeur (V)	En voie insertion (EVI)	S
Marie	Cap	Dédé	Sylvain	Oz

MUSIQUE

On retrouve la gang qui s'était faite chasser de l'entrée de commerce.

Leader- Bon... Qu'est-ce qu'on fait astheure?

Défaitiste- Rien! Qu'est-ce que tu veux faire? On peut rien faire.

Vendeur- Ça changera pas grand choses. On est habitués de se faire tasser. On va changer de spot, c'est tout. Moi, tant que je peux venir vendre mon stock, j'ai pas vraiment besoin de dormir...

EnVoieInsertion- Ouin... Des fois je me demande ... si c'était pas de ton stock ... je ferais peut-être assez d'argent pour me payer une place où coucher.

L- Je veux pas, moi, me payer une place où coucher! Moi j'ai choisi de vivre dans la rue. J'ai choisi de pas courir comme un asti de fou. De pas travailler comme un débile pour rendre tout le monde riche sauf

moi... Je vois pas pourquoi on pourrait pas rester ici. On avait une entente... je comprends pas... faut qu'on se batte pour assumer nos choix.

D- Va falloir se séparer. Tant qu'on est un groupe, il y a du monde qui va se plaindre.

V : Pis tant que le monde va se plaindre, on va manger des coups de pieds au cul par la police.

EVI- Coups de pieds au cul... j'ai pas mérité ça... je suis écoeuré... je veux que ça change...

L- Ça prend du pouvoir pour changer les choses.

D- Pis ça prend de l'argent pour avoir du pouvoir.

L- Je suis pas d'accord. L'argent c'est pas la solution à tout. J'ai-tu besoin d'argent pour manger? Faut être sans cœur rare pour mourir de faim à MTL. Y en a en masse de la bouffe. En masse du stock de jeté dans les poubelles. Pis dire qu'on passe pour ceux qui laissent des déchets traîner. J'ai rien moi côlisse! C'est pas moi qui jette toutes mes affaires à terre! Faut trouver une façon pour que les médias diffusent notre point de vue.

V- Je ne suis pas sûr de vouloir que les médias viennent mettre le nez dans ma petite business...

D- Oublie pas que c'est les médias qui entretiennent l'image qu'on est juste des trous-du-cul de la société.

- EVI- Les Médias! A repart sur son trip de vouloir devenir une vedette!
- L- Je veux pas devenir une vedette, je veux que la population ait le droit de voir tous les côtés de la médaille. Je veux que le monde sache la vérité. L'Injecteur pis l'Itinéraire, c'est ben beau, mais c'est surtout du monde déjà au courant qui le lisent. Faut parler plus fort.
- V- Ouin, ben, en attendant, j'ai pas juste ça à faire moi, parler. J'ai une business à faire rouler... *(il quitte)*
- D- Attends-moi... *(il quitte)*
- L- *(à EVI)* Pis toi?
- EVI- Moi... moi... *(ironique et découragé)* je pense que je vais me trouver une détox ou un séjour prolongé aux soins intensifs, je suis tanné de penser...*(il quitte)*
- L- *(à Silencieux qui n'avait pas encore parlé)* Toi? Tu dis rien comme d'habitude?
- S- *(se lève et va serrer L dans ses bras)* Bonne chance...*(il quitte)*
- L- *(seul en scène)* Ce que j'aime le plus de la rue, c'est la fraternité, la solidarité qu'on y trouve. Ce qui m'écoeure le plus de la rue, c'est qu'en bout de ligne, t'as pas le choix : c'est chacun pour soi...

